PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

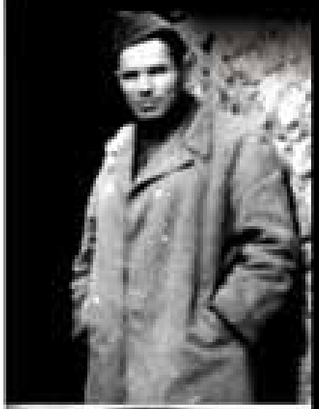
Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

ISSN : 1112-9883

www.memoria.dz N°84 - Mars 2017 Prix : 200 DA

ÉDITÉ PAR LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION El-Djazaïr.com



Complot des colonels

Ammar Guerram BRISE LE SILENCE

POUR UNE VIVE MÉMOIRE

AMMAR KHELIFA
amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Les nations se hissent par le savoir et se maintiennent par la mémoire. C'est cet ensemble d'événements qui se créent successivement aujourd'hui pour qu'un jour on ait à le nommer : Histoire. Sans cette mémoire, imbue de pédagogie et de ressourcement, l'espèce humaine serait tel un atome libre dans le tourbillon temporel et cosmique.

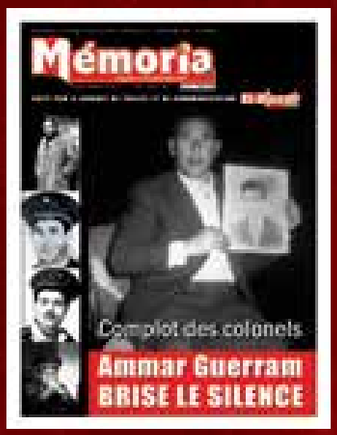
L'homme a eu de tout temps ce pertinent besoin de vouloir s'amarrer à des référentiels et de se coller sans équivoque à son histoire. Se confondre à un passé, à une ancestralité. Cette pertinence va se confiner dans une résistance dépassionnée et continue contre l'amnésie et les affres de l'oubli. Se contenir dans un souvenir, c'est renaître un peu. L'intérioriser, c'est le revivre ; d'où cette ardeur permanente de redécouvrir, des instants durant, ses gloires et ses notoriétés.

En tant que mouvement dynamique qui ne s'arrête pas à un fait, l'Histoire se perpétue bien au-delà. Elle est également un espace pour s'affirmer et un fondement essentiel dans les domaines de prééminence et de luttes. Transmettant le plus souvent une charge identitaire, elle est aussi et souvent la proie pitoyable à une éventualité faussaire ou à un oubli prédateur. Seule la mémoire collective, comme un fait vital et impératif, peut soutenir la vivacité des lueurs d'antan et se projeter dans un avenir stimulant et inspirateur. Elle doit assurer chez nous le maintien et la perpétuation des liens avec les valeurs nationales et le legs éternel de la glorieuse révolution de Novembre.

Il est grand temps, cinquante ans après le recouvrement de l'indépendance nationale, de percevoir les fruits de l'interaction et de la complémentarité entre les générations. Dans ce contexte particulier et délicat, les moudjahidate et moudjahidine se doivent davantage de réaffirmer leur mobilisation et leur engagement dans le soutien du processus national tendant à éterniser et à sacraliser l'esprit chevaleresque de Novembre. Ceci n'est qu'un noble devoir envers les générations montantes, qui, en toute légitimité, se doivent aussi de le réclamer. A chaque disparition d'un acteur, l'on assiste à un effacement d'un pan de notre histoire. A chaque enterrement, l'on y ensevelit avec une source testimoniale. Le salut de la postérité passe donc par la nécessité impérieuse d'immortaliser le témoignage, le récit et le vécu. Une telle déposition de conscience serait, outre une initiative volontaire de conviction, un hommage à la mémoire de ceux et de celles qui ont eu à acter le fait ou l'événement. Le témoignage devrait être mobilisé par une approche productive d'enseignement et de fierté. Raviver la mémoire, la conserver n'est qu'une détermination citoyenne et nationaliste. Toute structure dépouillée d'histoire est une structure sans soubassement et toute Nation dépourvue de conscience historique est une nation dépourvue de potentiel de créativité et d'intégration dans le processus de développement.

C'est dans cette optique de rendre accessibles l'information historique, son extraction et sa mise en valeur que l'idée de la création de cette nouvelle tribune au titre si approprié : Memoria, a germé. Instrument supplémentaire dédié au renforcement des capacités de collecte et d'études historiques, je l'exhorte, en termes de mémoire objective, à plus de recherche, d'authenticité et de constance.

amar.khelifa@eldjazaircom.dz



Supplément
N°54 -Mars-2017

Fondateur Président du Groupe
AMMAR KHELIFA

Direction de la rédaction
Zoubir KHELAIFIA

Coordinatrices
Meriem KHELIFA

Reporter - Photographe
Abdessamed KHELIFA
Ghazi NACEF

Rédaction
Adel FATHI
Dr Boualem TOUARIGT
Dr Boudjemaâ HAICHOUR
Leila BOUKLI
Hassina AMROUNI
Yahia MAOUCHI
Zoubir KHÉLAIFIA

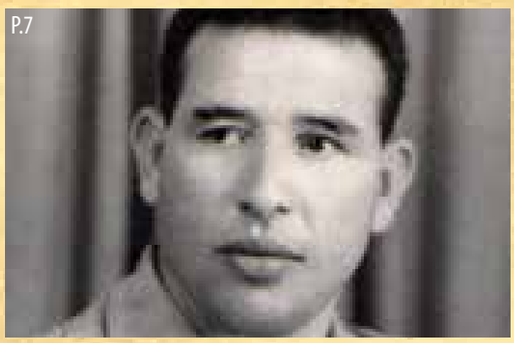
Direction Artistique
Halim BOUZID
Salim KASMI

Impression
SARL imprimerie Ed Diwan

Contacts :
SARL COMESTA MEDIA
N° 181 Bois des Cars 3
Dely-Ibrahim - Alger - Algérie
Tél. : 00 213 (0) 661 929 726
+ 213 (21) 360 915
Fax : + 213 (21) 360 899
E-mail : redaction@memoria.dz
info@memoria.dz

SUR FACEBOOK
Mémoria

El-Djazair.com
GROUPE
GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
www.eldjazaircom.dz



AMMAR GUERRAM

COLONEL MOHAMED LAMOURI

OFFICIERS DU TERRAIN

P.7 Histoire
Le complot des colonels
AMMAR GUERRAM BRISE LE SILENCE

P.13 Portrait
QUI EST AMMAR GUERRAM ?

P.17 Histoire
LES OFFICIERS DU TERRAIN CONTRE L'EXTÉRIEUR

P.21 Portrait
« LE COMPLOT DES COLONELS » OU L'IMPUISSANCE DU GPRA

P.25 Histoire
LA RÉUNION DES COLONELS

P.29 Histoire
L'INDIGNATION DU COLONEL SI SALAH

P.33 Histoire
POUR L'HONNEUR DES COMBATTANTS

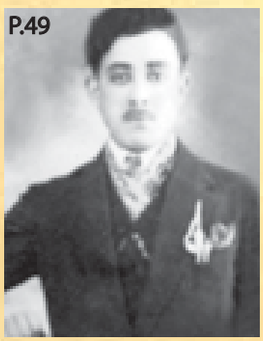
COLONEL NOUAOURA

BOUDJEMAÂ ILIHEM

GUERRE DE LIBÉRATION

P.37 Histoire
Le chahid Boudjemaâ Ilihem
LE REDOUTABLE FIDAÏ D'AÏN BEÏDA

P.41 Histoire
À l'occasion de la célébration de la fête de la victoire
UNE STÈLE ÉRIGÉE À LA MÉMOIRE DES 17 MARTYRS D'AÏT OUMAOUCHE



MAOUCHE AHMED

COLONEL AMIROUCHE

COLONEL SI EL HAOUES

COLONEL M'HAMED BOUGARA

Supplément du magazine
ELDJAZAIR.COM
Consacré à l'histoire de l'Algérie
Edité par :
LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
El-Djazair.com
Dépôt légal : 235-2008
ISSN : 1112-8860

SOMMAIRE

SALAH BOUBNIDER

STÈLE ÉRIGÉE À LA MÉMOIRE DES 17 MARTYRS D'AÏT OUMAOUCHE

P.51 Portrait
Le Chahid Ahmed Maouche dit Ahmed N'Abdallah
UN GUERRIER HORS-PAIR

P.55 Portrait
Mohamed Ben Aissa dit Mohamed Ben Mohamed
LA MODESTIE DES GRANDS

P.69 Histoire
En avant-première à Alger
LE MALG PAR L'IMAGE

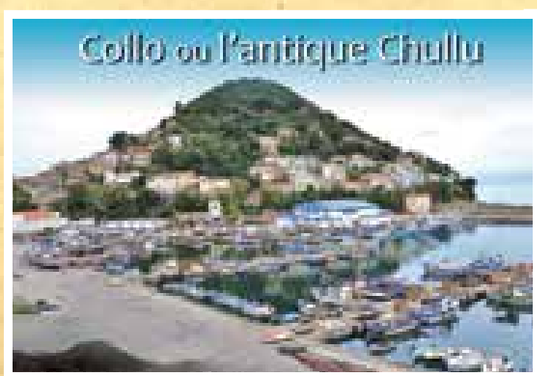
P.81 Contribution
LE JAPON ET LA LUTTE POUR L'INDEPENDANCE DE L'ALGERIE

MOHAMED BENAISSA

LE JAPON ET L'INDEPENDANCE DE L'ALGERIE

HISTOIRE D'UNE VILLE

P.89 COLLO OU L'ANTIQUE CHULLU



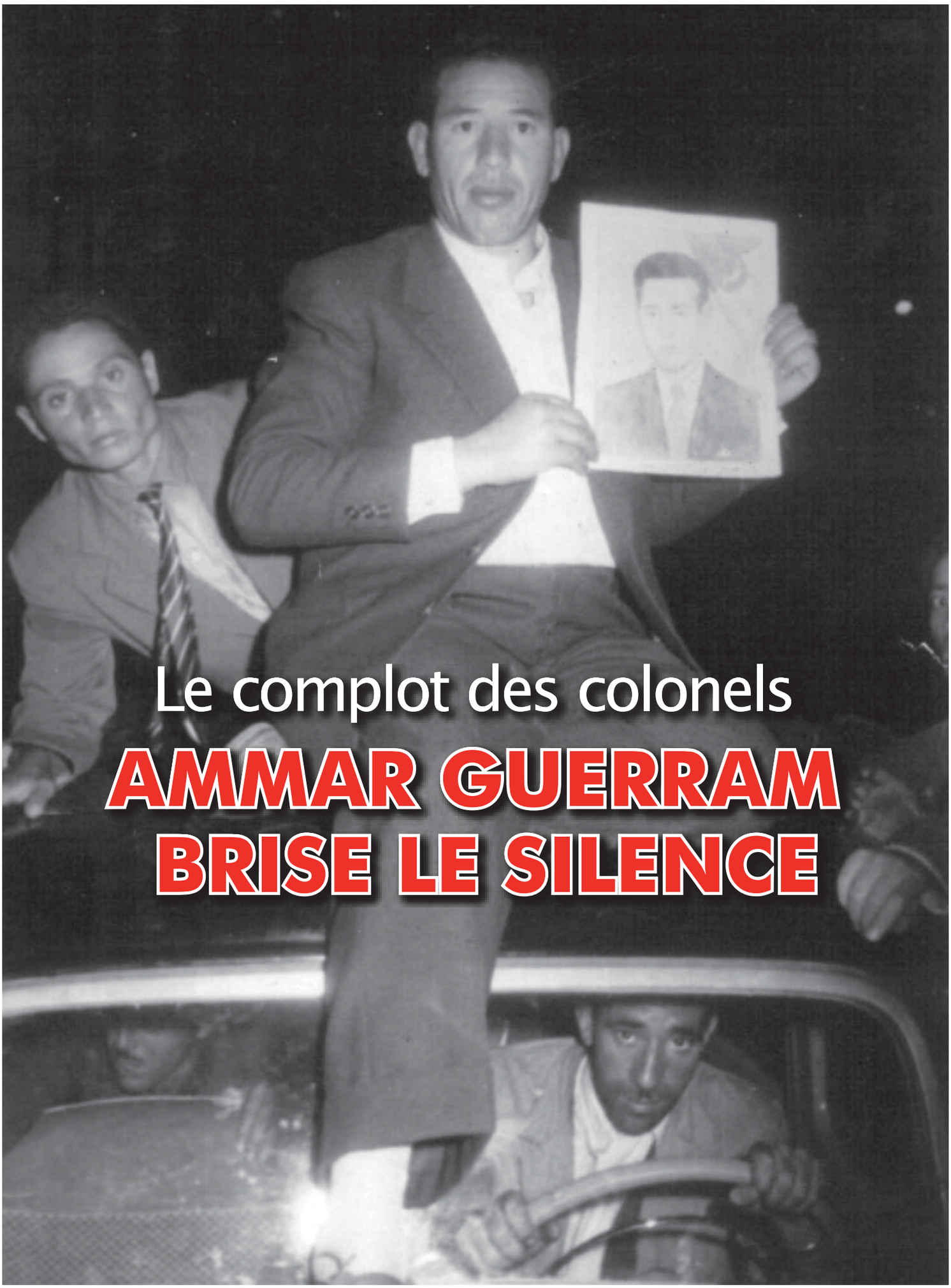
Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

Mémoria, au cœur de l'histoire de l'Algérie

www.memoria.dz

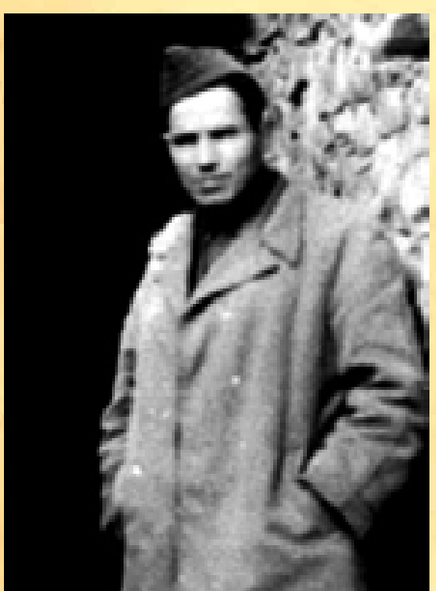


Le complot des colonels

AMMAR GUERRAM BRISE LE SILENCE

Par Zoubir Khélaifia

Accusé, à tort ou à raison, d'avoir dénoncé le colonel Mohamed Lamouri, le colonel Ahmed Nouaoura, le colonel Aouachria et le commandant Mostefa Lakehal, de son vrai nom Saïdi Djemoï, tous les quatre exécutés dans ce qui est communément appelé « le complot des colonels », Ammar Guerram sort de son silence et donne sa version des faits. Acteur principal dans cette affaire qui a fait couler beaucoup d'encre et en fait autant de nos jours – l'ancien président de la République Chadli Bendjedid, officier de l'ALN dans la Base de l'est, a jeté un pavé dans la mare en déterrant en 2008 l'affaire dite du « complot des colonels » et remué une histoire qui n'a toujours pas révélé tous ses secrets –, l'ancien chauffeur de Krim Belkacem en Tunisie bat en brèche tout ce qui a été colporté sur ce douloureux épisode de notre révolution et considère qu'il a agi, en son âme et conscience, pour éviter un bain de sang



Mohamed Lamouri

Ahmed Nouaoura

Mustapha Lakehal

L'enfant d'Oum El Bouaghi, issu d'une famille qui a tout donné à la révolution, rompt aujourd'hui le silence et raconte avec force détails l'affaire Lamouri qu'il a vécue en personne et qu'il continue de vivre à travers des souvenirs pénibles d'un passé lointain mais toujours présent dans son esprit. Le nom de Ammar Guerram revient à chaque fois que cette affaire est évoquée et pour mettre un terme définitif aux différents sons de cloche, il a tenu à donner son précieux témoignage à la revue Mémoria qui est allée à sa rencontre dans sa ville natale, Oum El Bouaghi. De prime abord, cet ancien moudjahid ne donne pas l'impression de quelqu'un qui détient de lourds secrets mais plutôt d'un homme paisible, au crépuscule de sa vie. Au fil de la discussion, il s'avère être la boîte noire,

Mohamedi Said

enregistreuse des moindres détails de notre révolution. Et quand il se met à remonter le temps, il fait appel à une mémoire indéfectible pour dévider ses souvenirs. Le complot des colonels a pris son origine dans le mécontentement des moudjahidine des Aurès et de la Base de l'Est. Ils reprochaient aux dirigeants de la révolution leur méthode de commandement et leur enclin à vivre dans l'opulence alors que leurs frères de l'intérieur menaient la guerre contre l'occupant. En fait, ce mécontentement remonte à l'année 1956, date de la tenue du congrès de la Soummam, quand les Aurèsiens et ceux de la Base de l'est, s'estimant lésé, avaient rejeté toutes les résolutions qui y ont découlé. La crise couvait et un climat de suspicion s'est installé en Tunisie. Les liquidations physiques d'Abbas Laghrour et ses compagnons, en juillet 1957, puis d'Abane Ramdane, au mois de décembre de la même année, ont non seulement semé le trouble

Abbas Laghrour

mais aussi la peur dans le camp des moudjahidine de la Wilaya 1 et de la Base de l'Est. Ils considéraient que la révolution a dévié de ses nobles objectifs, notamment sous le règne des *« 3 B »*, Krim Belkacem, Abdelhafid Boussouf et Lakhdar Bentobal. Lamouri, Nouaoura, Aouachri, Mostefa Lakehal et l'écrasante majorité des moudjahidine des Aurès-Nememchas et la Base de l'Est ont décidé d'agir pour remédier à une situation qui empire de plus en plus. D'autant que la nomination de Mohamed Saïd à la tête du COM-Est, en 1958, avec comme adjoints, Mohamed Lamouri, Amara Bouglez et Benaouda était la goutte qui a fait déborder le vase. Mais le pire est à venir quand, dans sa réunion du Caire, le CCE, sous des prétextes fallacieux, a décidé de sanctionner les membres du COM-Est. *« Nous avons senti, nous les officiers à la Base de l'Est, que l'affaire cachait un complot visant à éliminer nos responsables et à se venger d'eux, surtout que nous avions remarqué une différence dans les sanctions et leurs degrés. En effet, les sanctions extrêmes ont été prononcées à l'encontre des commandants de la Wilaya I et de la base de l'Est, alors que le CCE s'est contenté de légères sanctions à l'encontre des autres membres. C'est ainsi que Bouglez fut dégradé et il fut interdit d'exercer la moindre activité. Il fut envoyé à Baghdad. Lamouri fut également dégradé et éloigné, lui aussi, vers Djeddah, mais il n'est pas parti et s'est réfugié en Libye. Tandis que le CCE s'est contenté d'éloigner Benaouda pour trois mois à Beyrouth. Quant au premier responsable du COM, Mohammedi Saïd, le premier*

De dr. à g. : Chadli Bendjedid, Amara Laskri (Bouglez) et Yazid Noubli

Ammar Guerram en compagnie de notre reporter à Oum El Bouaghi

accusé de la mauvaise gestion, il fut rattaché au gouvernement au Caire pour être chargé, un mois après, de diriger la nouvelle organisation : l'Etat-major de l'Est », est-il indiqué dans le témoignage de Chadli Bendjedid.

La version de Guerram Ammar

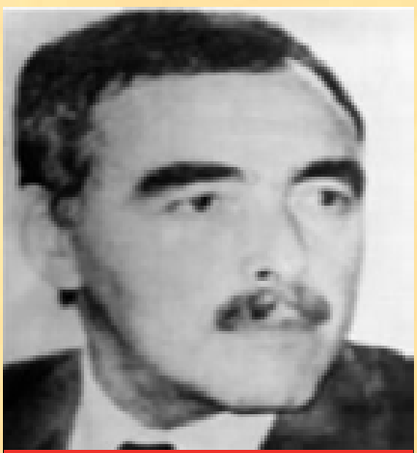
L'entrée en scène de Ammar Guerram va faire beaucoup de dégâts bien que celui-ci ignore au départ les dessous de la mission dont il est investi par Ahmed Nouaoura et Abdellah Belhouchet, deux officiers de l'ALN de la Wilaya 1. *« L'éviction de Lamouri a créé un profond malaise dans les rangs des moudjahidine qui lui vouaient beaucoup de respect »*, raconte Guerram avec émotion d'autant qu'il reconnaît les capacités intellectuelles de Lamouri, fils de Ain Yagout, village situé entre Ain M'lila et Batna. Ce dernier, chef de la Wilaya I, a rejoint la Tunisie où il jouissait d'une grande estime. Désigné comme représentant de l'Algérie en Arabie-Saoudite, il est d'abord, et sur décision du GPRA, envoyé en Libye où il est étroitement surveillé. Il faut avouer, relate Guerram, que l'aura que dégage Lamouri force non seulement au respect mais elle fait peur également, notamment aux 3 B, manifestement décidés à lui attribuer un rôle de figurant. *« Lamouri a envoyé un rapport détaillé à Djamel Abdennacer où il est clairement rapporté la déviation de la révolution de la voie tracée par ses précurseurs »*, a encore indiqué Ammar Guerram tout en insistant sur le rôle décisif joué par le chef des services de renseignement, Fethi Dhib. L'Egypte du Raïs n'a jamais pardonné la proclamation de la naissance du GPRA en Tunisie et voulait en quelque sorte faire payer le prix à ceux ayant pris cette décision. Mohamed Lamouri représentait donc l'homme providentiel pour mener une campagne de déstabilisation contre le Gouvernement provisoire. Ses récurrents voyages au Caire ont mis la puce à l'oreille aux responsables de la révolution qui le suivaient à la trace. Une fois le plan de renversement du GPRA mis en place, Abdellah Belhouchet et Ahmed Nouaoura ont sollicité Ammar Guerram pour partir à Tripoli dans une mission dont il ignorait les contours au départ, mais qui, en fait, consistait à ramener Lamouri au Kef, en Tunisie. Du moins, c'est ce qu'il affirme avec assurance. Une fois arrivé au café Le Commerce, à Tripoli, lieu du rendez-vous, il trouva Mohamed Lamouri et Saïdi Djemoi, plus connu sous le sobriquet de Mostefa Lakehal. Il devait, et dans la discrétion la plus absolue, accomplir cette mission, de très haute importance, d'autant qu'il connaissait parfaitement les voies et routes qu'ils devaient emprunter pour échapper à la vigilance non seulement de la police tunisienne mais également à celle des responsables du GPRA. Et c'est à un véritable parcours de combattant, semé d'embuches et de dangers, que vont se livrer les

Abdellah Belhouchet

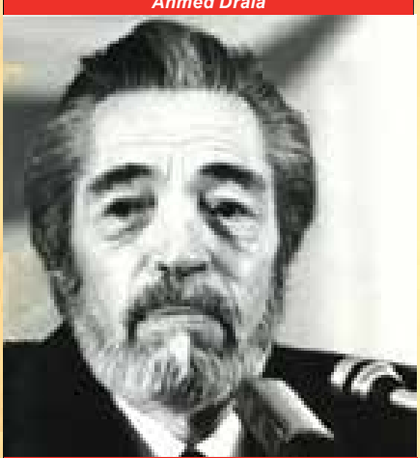
Au Caire en 1957. de g. à dr. Krim Belkacem, Fathi Dib, Abane Ramdane, M'Hammed Yazid, Lamine Debaghine, Saad Dahlab, Benyoucef Benkhedda et Ferhat Abbas

trois moudjahidine en partance pour le Kef. Ils ont dû déjouer la surveillance, les obstacles et autres barrages de police, très nombreux d'ailleurs, pour atteindre la ville tunisienne où se s'étaient réfugiés les alliés de Lamouri. *« Ils étaient une trentaine qui l'attendaient au Kef et dès notre arrivée, ils ont commencé à scander son nom et à crier leur hostilité au GPRA »*, témoigne Ammar Guerram. Sa mission terminée, il fit une petite sieste avant de reprendre le volant pour rallier Tunis. Mais le calvaire et le supplice l'attendaient dans un barrage de police. *« En cours de route, précisément à Medjez El-Bab, une ville située à quelque 50 kilomètres de Tunis, je tombais sur un barrage dressé par la garde tunisienne. Son chef, Mahdjoub Benali, m'intima l'ordre de descendre du véhicule et immédiatement et sans préambule, je fus embarqué pour interrogatoire. Arrivé sur les lieux, je fus surpris par la présence de tout le staff du gouvernement tunisien. Le chef du gouvernement, El Bahi Ledghem, son ministre de l'Intérieur, Tayeb Lemhiri, ont ouvert le bal des interrogatoires »*, raconte Ammar Guerram avant d'être soumis à un autre interrogatoire du même genre mais cette fois-ci par les membres du GPRA, également présents sur les lieux. *« Sous la pression et les menaces, j'ai fini par craquer et montrer l'ordre de mission délivré par Abdellah Belhouchet et Ahmed Nouaoura »*. Comment tout ce beau monde était au courant de cette mission, qui a donné le nom d'Ammar Guerram et pourquoi la police tunisienne l'attendait à Medjez El-Bab ? En tout état de cause, ce moudjahid est embarqué en direction de la ville du Kef, fief de Lamouri et ses compagnons. La villa qui les abrite est alors encerclée et ses occupants sont alors sommés de se rendre mais Salah Essoufi, se trouvant sur le toit de la villa, a répondu par des tirs d'arme. *« Moult palabres et discussions ont fini par convaincre les Aurèsiens et ceux de la Base de l'Est de déposer les armes et de se rendre aux autorités tunisiennes qui les ont dispersés dans des cellules de la prison de Tunis »*. Ammar Guerram a été une nouvelle fois contraint de passer en revue tous les *« rebelles »* afin de les identifier. Le reste de l'histoire est connue, Mohamed Lamouri, Mostefa Lakehal, Ahmed Nouaoura et le colonel Aouachria sont tous les quatre accusé d'avoir fomenté un coup d'état contre le GPRA, ils sont condamnés à mort par la cour présidée par Houari Boumediene puis exécutés, dans la nuit du 15 et 16 mars 1959. Belhouchet, Messaâdia, Ahmed Draïa et quelques autres récalcitrants sont envoyés au Mali alors que le reste des combattants est resté en prison. Ainsi s'achève ce douloureux épisode de notre révolution sans pour autant avoir livré tous ses secrets. Ammar Guerram s'en lave les mains et réfute toutes les accusations portées contre lui dans cette affaire.

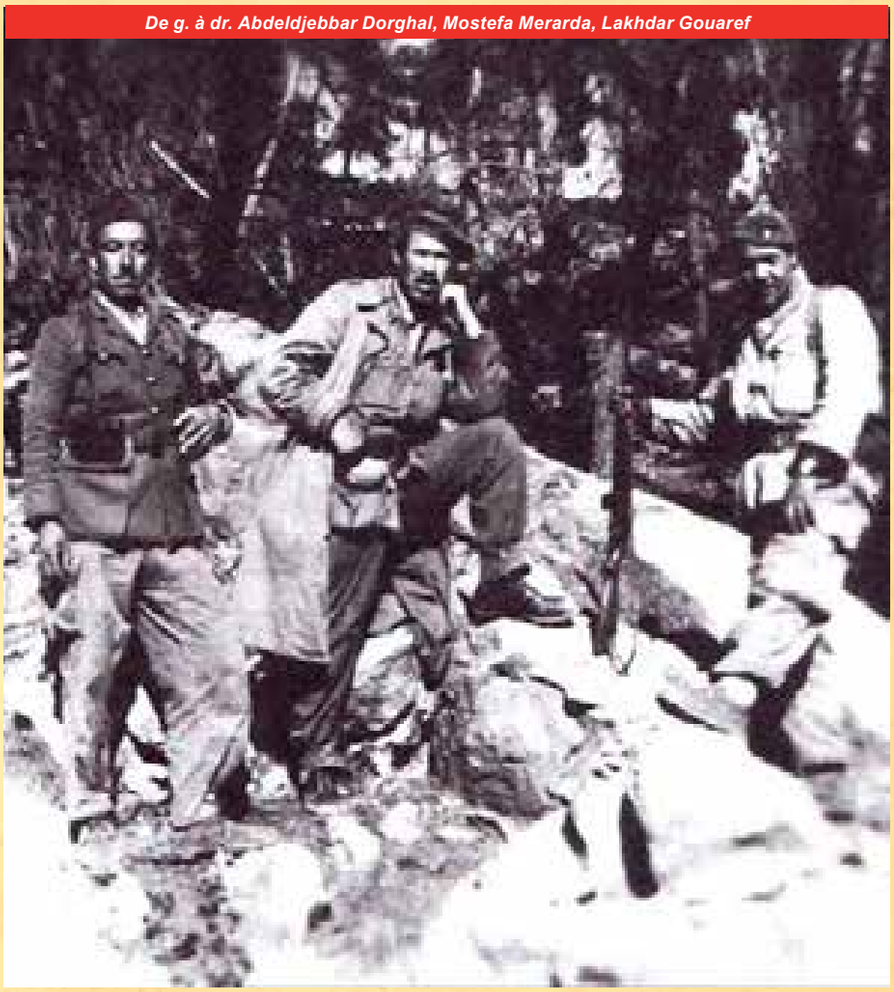
Mostefa Benaouda



Ahmed Draïa



Chérif Messaâdia



De g. à dr. Abdeldjebbar Dorghal, Mostefa Merarda, Lakhdar Gouaref

« Je n'ai pas donné ces valeureux combattants ni même été à l'origine de leur arrestation ». Il clame son innocence et porte l'entière responsabilité sur Belhouchet qu'il accuse d'avoir trahi ses compagnons. *« De l'avis de plusieurs moudjahidine dont Mostefa Merarda dit Bennoui, chef intérimaire des Aurès-Nememchas, c'est lui qui a mis au parfum le GPRA et pour preuve, il n'a pas été exécuté »*. Ammar Guerram s'en tient à ces graves accusations bien qu'il soit toujours cité comme étant le principal accusé dans *« le complot des colonels »*.

Zoubir Khélaifia

Au congrès de Tripoli 1962 Si Slimane Gaid Ahmed, Cdt Mostefa Merarda, El Hadj Lakhdar

Qui est *Ammar Guerram ?*

Par Zoubir Khélaifia

Guerre de libération

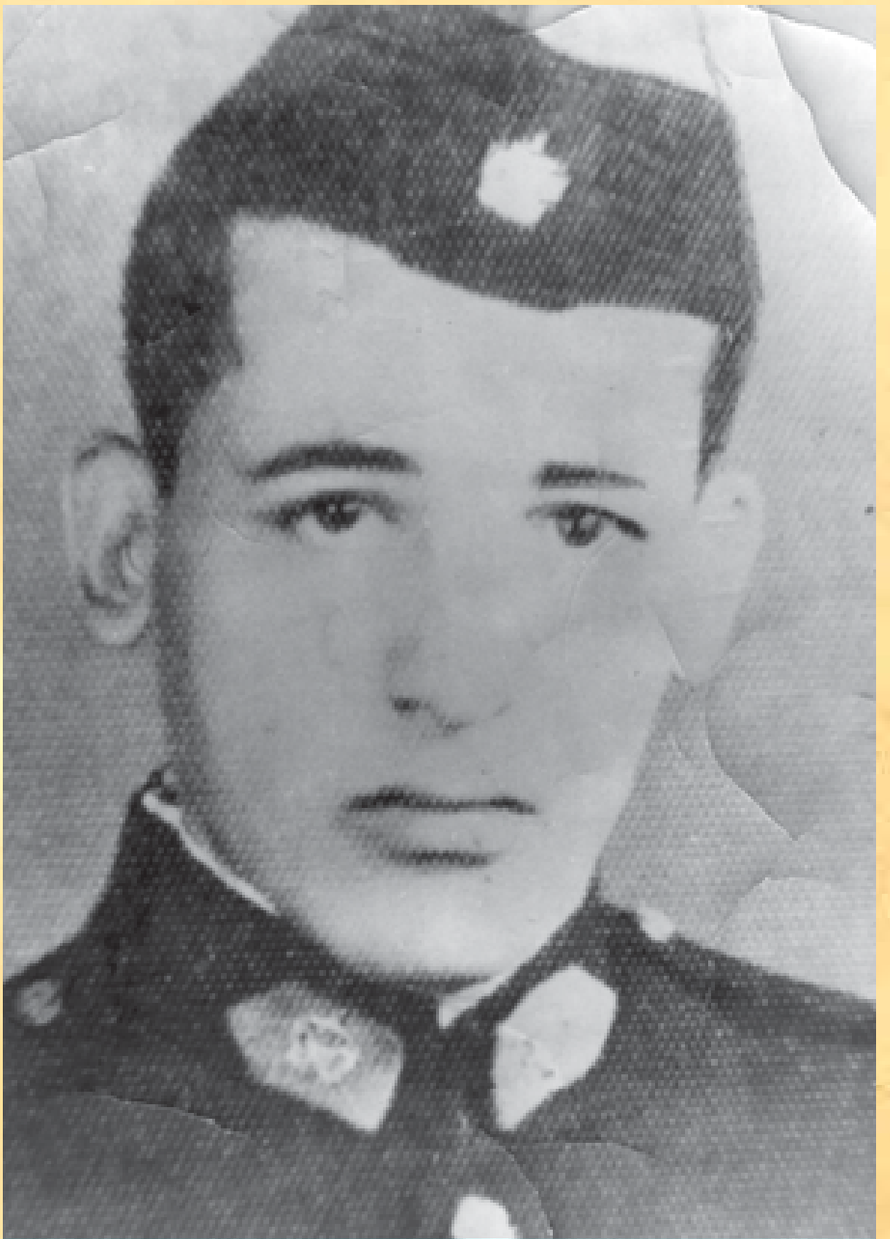
Histoire

Natif d'Oum El Bouaghi en janvier 1925, Ammar Guerram est issu d'une famille propriétaire terrienne. Fils de Sebti Ben Ammar et Hadji Noua, il grandit dans une fratrie de huit enfants dont l'ainé Belgacem militait au sein de l'association des Oulémas avec laquelle il entretenait des rapports très étroits dans un environnement imprégné par une inimitié sans limite à l'occupant. Dès son jeune âge, Ammar a fréquenté l'école coranique et bien évidemment était à l'écoute du militantisme de son frère aîné. Il fréquenta alors le scoutisme puis adhéra à l'UDMA de Ferhat Abbès

Le jeune militant n'avait alors qu'une vingtaine d'années mais il activait dans cette formation politique sous les ordres du chef local, Chadli Mekki. A la fin des années 1940, toute la demeure des Guerram était un lieu incontournable où se relayaient les leaders politique de passage à Oum El Bouaghi, anciennement appelée Canrobert. Ainsi, Cheikh El-Ibrahimi et Ferhat Abbès y ont transité avec leurs délégations respectives. Les activités du dynamique Ammar ne se résumaient pas uniquement à la politique puisque le football était également son hobby. L'opulence dans laquelle vivait sa famille l'a grandement aidé à présider les destinées de l'US Canrobert, actuellement l'US Chaouia, club créé en 1936 et qu'il continua à présider pendant et après la guerre. Signe du destin, Abderrezak Bouhara, alors lycéen à Constantine, évoluait dans ce club aux côtés de Abdelaziz Zerdani, Rabah Abdelmadjid et Nouar Boubakeur. *«Je me déplaçais souvent dans cette ville pour les ramener durant le week-end puis je les raccompagnais une fois le match terminé»*, raconte le fils d'Oum El Bouaghi avec fierté. Cette fin des années 1940 verra également la création de Ennadi par une poignée de militants tels que : Guerram Belgacem, Hassani Med Tahar, Merzoug Loucif, Rebbah Redjem, Chibani Mahmoud, Sohbi Med Seghir, Mechri Zaïd et Adlène Abdelkader. Une sorte d'association où se pratiquaient toutes les activités mais qui, en fait, servait de tremplin à la lutte politique. Plus tard, Bouhara rejoint le maquis avec plusieurs autres joueurs de l'USC, tous acquis à la cause nationale. Cela dit, les activités du frère aîné Belgacem ne sont passées inaperçues d'autant qu'à un moment donné, il avait l'intention d'abattre le premier responsable militaire de la ville de Canrobert. L'intervention in extré-

Ammar Guerram en compagnie de notre reporter à Oum El Bouaghi

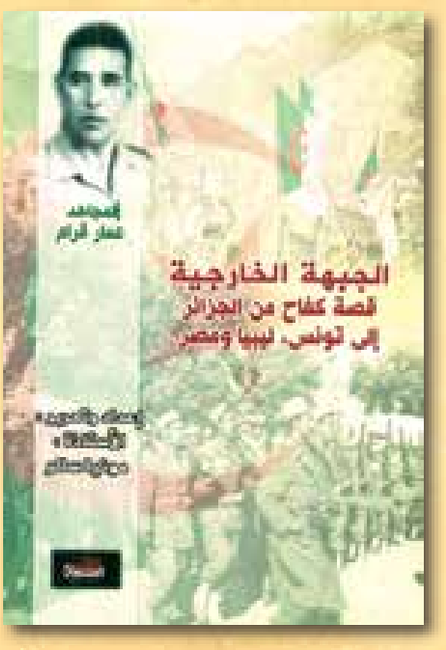
mis d'El-Ibrahimi l'a finalement dissuadé « pour éviter un bain de sang, El-Ibrahimi a appelé mon frère et l'a prié de ne pas commettre cet attentat ». Ma famille est alors prise pour cible par les autorités françaises dont les harcèlements et les menaces se multipliaient jusqu'à l'été 1954. A partir de cette date, la vie de la famille va basculer. Chaâbane Laghrour, frère du chef des Aurès Abbas Laghrour, et son groupe de combattants affectés dans cette région pour étendre la révolution sont entrés en contact avec Belgacem. Ce chef se déplaçait à Djefa, Tamlouka, Chebka et bien d'autres contrées pour sensibiliser les citoyens et éventuellement opérer des recrutements pour élargir les rangs de l'ALN. Durant toute sa mission, Chaâbane Laghrourn passait ses nuits dans la ferme des Guerram. *« Nos silos étaient utilisées pour cacher les premiers moudjahidine Nememchas dirigés alors par ce même Chaâbane ».* Les choses s'accélèrent et peu à peu et, sans se rendre compte, Ammar rentrait de plain-pied. La guerre venait d'éclater, le 1er novembre 1954 et dans les Aurès, où plusieurs actions armées ont été commises par les combattants agissant sous les ordres de Mostefa Benboulaïd, Abbas Laghrour, Adjal Adjoul et Chihani Bachir. Ammar et ses frères étaient aux aguets. *« Deux ou trois jours après le déclenchement de l'insurrection armée, Lakhdar Medkour, chauffeur d'El Hakem, m'a demandé d'être présent devant la caserne. Un fois sur les lieux, j'ai pu voir les soldats français blessés lors des actions armées menées par Abbas Laghrour à Khenchela. »* Quelques mois plus tard, Athmani Tidjani, un autre chef des Aurès, lui aussi exécuté en Tunisie par ses frères d'armes, m'a enjoint l'ordre de dénicher des infirmiers pour prodiguer des soins à des moudjahidine. *« J'ai emmené le docteur Belmouffok, un Constantinois qui a porté les premiers soins au malade qui répondait du nom de Noureddine Khelladi ».* Une autre histoire allait commencer pour Ammar, investi d'une autre mission, encore plus périlleuse que ses devancières. La voiture qu'il possédait, une Citroën, allait lui être d'un grand secours puisqu'il devait se rendre en Tunisie pour rencontrer, Abdelhaï et un certain Abdelkrim. Une fois le contact établi à Sebkha, à Tunis,



Le Chahid Smail Guerram, frère de Ammar

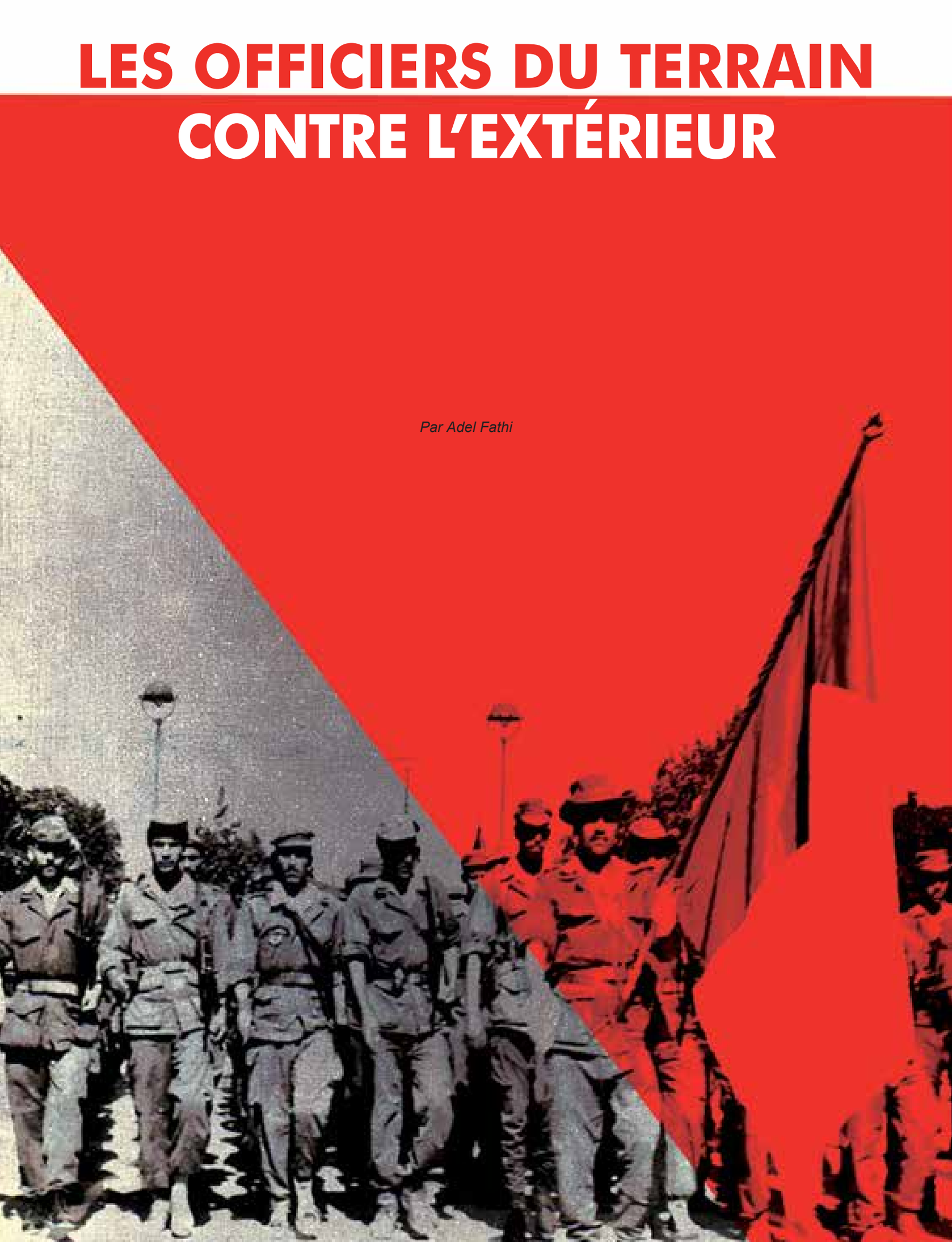
les trois moudjahidine auront l'insigne honneur d'ouvrir le premier bureau du FLN dans la capitale tunisienne. Ammar faisait la navette entre Tunis et Oum El Bouaghi jusqu'au jour où ses activités ont été découvertes par l'ennemi. Bien évidemment, et pour éviter d'être arrêté, il rejoint le maquis à Sedrata, dans la zone 5 de la Wilaya I où sévissaient Salah Soufi, Mohamed Belhouchet, Laâbidi El Hamel et autres combattants de la première heure. Puis, il partira en Tunisie avant de rejoindre la Libye pour effectuer des opérations d'acheminement d'armes en direction du maquis. Il rejoint par la suite, le ministère de l'Armement dirigé alors par Krim Belkacem auquel il servait de chauffeur. L'affaire dite *« le complot des colonels »*, dans laquelle il a joué les premiers rôles, a fait couler beaucoup d'encre. Ammar Guerram a tenu à libérer sa conscience et à rétablir la vérité, du moins sa vérité.

Zoubir Khélaifia



LES OFFICIERS DU TERRAIN CONTRE L'EXTÉRIEUR

Par Adel Fathi

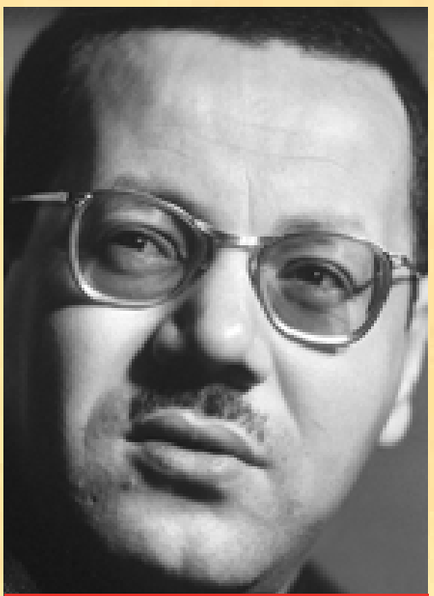


Les réserves et reproches envers la direction politique de la Révolution n'ont jamais cessé depuis l'installation de celle-ci à l'extérieur, c'est-à-dire depuis le départ des membres du Comité de coordination et d'exécution (CCE) en Tunisie, au lendemain de l'échec de la bataille d'Alger et de l'arrestation ou la neutralisation de la plupart de ses dirigeants, en octobre 1957. Mais la contestation s'est rapidement accentuée, pour prendre parfois une forme de rupture irrémédiable, à partir de 1958, suite au déclenchement par l'armée française d'une série d'opérations de grande envergure à travers tout le territoire national, avec comme objectif de neutraliser les maquis de l'ALN et de couper les maquisards des populations civiles, par la création de zones interdites.

Pour y faire face, les moudjahidine manquaient cruellement d'armement, de munition et parfois aussi de relève, après la mort d'un nombre impressionnant de combattants. C'est alors que les chefs de maquis pressaient les dirigeants de l'extérieur de leur venir en aide, afin de briser le blocus qui se resserrait terriblement sur eux. Les faibles réponses qu'ils reçurent ont poussé certains d'entre eux à sortir de leurs réserves, et à organiser une riposte.

Cela dit, il y a eu aussi d'autres raisons, autrement plus politiques, liées aux méthodes de la lutte armée et à la gestion politique de la Révolution, qui ont amené des officiers de l'ALN de l'intérieur à s'insurger de la façon la plus frontale et violente qui soit contre le commandement de l'extérieur. C'est le cas notamment de l'affaire dite «complot des colonels», appelée aussi «l'affaire Lamouri», du nom du célèbre colonel de la Wilaya I Mohamed Lamouri. Celui-ci, avec d'autres officiers d'envergure des Aurès et de la Base de l'Est, comme Mohamed Aouachria, Ahmed Nouaoura, Mostafa Lakehal, étaient persuadés que la révolution du 1er Novembre 1954 avait dévié de sa voie originelle, et qu'il fallait réagir instamment pour remédier à une situation qui allait, selon eux, de pire en pis. Face à l'incommunicabilité qui régnait entre ce groupe d'officiers et le noyau dur du GPRA (le fameux triumvirat, composé de Krim Belkacem, Ben-

Lakhdar Bentobal


Abdelhafid Boussouf

Krim Belkacem

tobal et Boussouf), les dissidents n'ont eu d'autre choix que de franchir le pas, en recourant à la violence pour amener la direction installée à Tunis à revoir les décisions qu'elle avait prises à l'encontre des officiers de la Base l'Est, après la dissolution du Comité des opérations militaires (COM), et globalement pour l'obliger à composer avec la réalité des maquis de l'intérieur, qui ne toléraient plus désormais le laxisme et l'apathie des chefs politiques.

C'est également cette rupture qui amena quatre commandants de wilayas, et pas des moindres, à savoir les colonels Si Lakhdar (Wilaya I) Amirouche (Wilaya III) et Si M'hammed Bouguerra (Wilaya IV), Si Houès (Wilaya VI), de convoquer une réunion au sommet, qui s'est tenue à Ouled Asker, sur le territoire de la Wilaya II (Nord-Constantinois) en décembre 1958. Une réunion à laquelle le chef de cette même wilaya, le colonel Ali Kafi, n'a pas voulu (ou pu) assister, parce qu'il avait tenu à marquer ses distances vis-à-vis d'une démarche – celles des quatre colonels – qui contestait la conduite imposée par l'Extérieur, en voulant remettre au goût du jour la célèbre devise du congrès de la Soummam : «Priorité de l'intérieur sur l'extérieur ». On sait que le colonel Ali Kafi a préféré, à la fin, rejoindre la direction politique en Tunisie, à un moment où l'armée coloniale resserrait l'étau sur les maquis.

On peut citer aussi l'affaire Salah Zamoum, qui illustre parfaitement ce désaccord profond entre les officiers de terrain et les politiques basés à l'extérieur. Se sentant désabusé et à court d'armes et de munitions depuis 1958, le colonel par intérim

Colonel Amirouche

Colonel Si Lakhdar

Colonels M'Hamed Bouguerra

Colonel Si Houès

Colonel Ali KAfi

de la Wilaya IV s'en est officiellement plaint au GPRA, mais en vain. Il décide alors, avec deux de ses adjoints, Si Mohammed (Djilali Bounaâma) et Si Lakhdar Bouchemaa, d'entrer en contact avec le gouvernement français pour engager, de leur propre initiative, des négociations de paix. Ils ont même eu droit à une rencontre avec le général de Gaulle à l'Elysée, lequel s'en inspira pour lancer son fameux projet de «Paix des braves», qui, du reste, sera aussitôt rejeté par le commandement du FLN/ALN.

La rupture entre l'intérieur et l'extérieur prendra une forme encore plus violente, lors de l'affrontement entre les combattants de certaines wilayas de l'intérieur avec l'armée des frontières, à quelques jours de l'indépendance. Plusieurs wilayas ont, en effet, refusé d'abdiquer devant les unités déployées par l'Etat-major général de l'ALN, en y voyant un coup de force et une confiscation du pouvoir. Même si, pour une fois, le GPRA fut forcé de s'allier avec les chefs de maquis de l'intérieur pour contrer l'offensive de l'armée des frontières, avec laquelle il était en guerre. C'est ainsi que cette armée a rencontré une résistance farouche sur le territoire des Wilayas II, III et surtout IV, où des batailles rangées ont fait des dizaines, voire des centaines de morts. Si certains officiers de cette wilaya et aussi de la Zone autonome d'Alger (ZAA), tels que le commandant Azeddine ou Yacef Saadi, ont choisi de rallier l'EMG, appuyé par le bureau politique d'Ahmed Ben Bella, les principaux dirigeants des maquis, à leur tête le colonel Si Hassan (Youcef Khatib), ont, eux, continué à combattre, jusqu'au jour où, pour arrêter l'effusion de sang, les deux camps durent signer un compromis.

Adel Fathi

Djilali Bounaâma

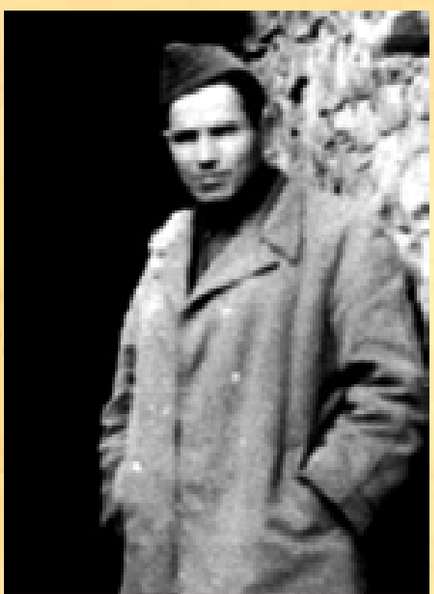
Commandant Si Lakhdar Bouchemaâ

COMPLOT DES COLONELS

LE COMPLOT DES COLONELS OU L'IMPUISSANCE DU GPRA

Par Adel Fathi

De toutes les dissidences montées contre la direction de l'extérieur de la révolution, celle conduite en 1959 par le chef de la Wilaya I, le colonel Mohamed Lamouri, fut de loin la plus retentissante, mais aussi la plus hasardeuse et la plus tragique, puisqu'elle s'achève par l'exécution de tous ses promoteurs dans une parodie de procès qui restera une tache noire dans l'histoire de la guerre de Libération.



Mohamed Lamouri

Ce soulèvement d'officiers irréprochables contre l'autorité centrale, installée alors en Tunisie, traduit le vrai état des lieux dans les maquis, quatre ans après le déclenchement de l'insurrection, et l'insoutenable précarité des moudjahidines de l'intérieur, confrontés au rouleau compresseur des grandes opérations lancées par l'armée française contre les positions de l'ALN.

Avec son adjoint à la Wilaya I, le colonel Ahmed Nouaoura, Lamouri s'appuie particulièrement sur les officiers de la Base de l'Est, dont des chefs de bataillons, à l'image du colonel Mohamed Aouachria, et le commandant Mostefa Lakhel, pour préparer son offensive contre l'extérieur, incarné par le GPRA, installé en Tunisie. On ne peut pas imaginer comment les choses se seraient déroulées, si son action avait abouti : le centre de gravité serait-il déplacé à l'intérieur ? Les officiers de l'intérieur auraient-ils eu plus de prérogatives, plus de pouvoir de décision, comme l'auraient souhaité ses compagnons et lui-même ? Difficile de conjecturer, car on ne peut pas, non plus, concevoir une guerre de leadership dans de pareilles conditions, sans fractures irrémédiables.

Ce qui est sûr c'est que le colonel Lamouri n'a pas bien planifié son coup, puisque son plan fut rapidement déjoué par Mahmoud Chérif, membre du CCE, puis du GPRA et commandant résidant de la Wilaya I, et dont l'autorité était ouver-

Mustapha Lakehal en uniforme, deuxième à partir de la gauche

Etat-Major wilaya IV, *debout de dr. à g. Colonel Ouamrane, Rachid dit Max, Ali Khodja, Si Smain Mokrani, Si Lakhdar, Si M'hamed, Si Salah. Assis, de g. à dr.: Djeha, Abdelkader Kebdi, Ahmed El Boucher, Faradj Mohamed, Abderrahmane Laâla, Capitaine Boualem.*

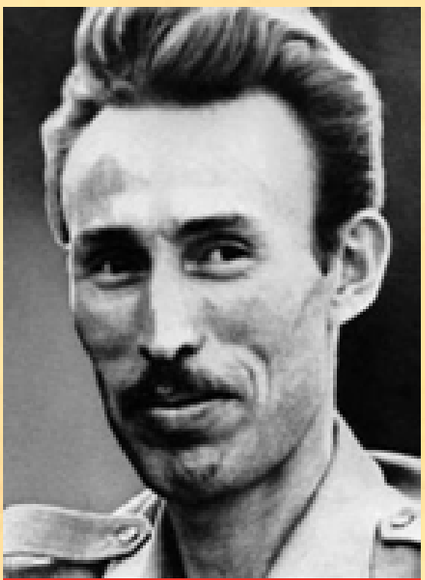
tement contestée par Lamouri et son état-major. Le colonel Mahmoud Chérif coordonna avec le colonel Ouamrane pour démanteler immédiatement tous les réseaux de soutien aux officiers dissidents, aussi bien sur le territoire national algérien que sur le sol tunisien, parce que des hommes de Lamouri avaient déjà réussi à s'exfiltrer par la frontière dans le secret le plus total et se réunissaient notamment dans la région de Kef.

Mahmoud Chérif

Certains partisans du colonel Lamouri lui ont reproché, par exemple, le fait d'avoir préparé son action en Tunisie, alors qu'il aurait dû le faire depuis l'intérieur, et plus précisément de la région qu'il dirigeait, où il ne risquait pas d'être parasité ou arrêté

Sentant l'imminence d'un «complot» qui se tramait contre son pouvoir, le GPRA dut faire appel aux autorités tunisiennes pour arrêter les «conspirateurs». Ce qui a, au passage, permis d'éviter un bain de sang qui aurait aggravé une situation déjà assez explosive le long des frontières, avec la montée des dissidents de la Base de l'Est, et l'apparition des premiers signes de désaccord entre le GPRA et l'Etat-major général de l'ALN. Or, jusqu'à cette période, les deux camps étaient soudés contre l'adversité qui leur venait de… l'intérieur.

Lamouri et ses adjoints furent dégradés avant d'être jugés et condamnés à mort par un tribunal «révolutionnaire» présidé par


Houari Boumediene

le colonel Boumediene lui-même. Aucune circonstance atténuante n'a été accordée aux accusés, ce qui dénote l'absence totale de dialogue, au niveau de la direction, sur les questions soulevées par la révolte de ces officiers qui avaient pourtant prouvé leur loyauté et leur dévouement au combat libérateur. La violence avec laquelle le GPRA et l'état-major de l'armée ont réagi à cette tentative de « putsch » menée par le colonel Lamouri et ses compagnons, montre à quel point les dirigeants de la Révolution à l'extérieur redoutaient une montée de la contestation de l'intérieur du pays, où les combattants commençaient à se plaindre sérieusement du manque d'armes et de munition.

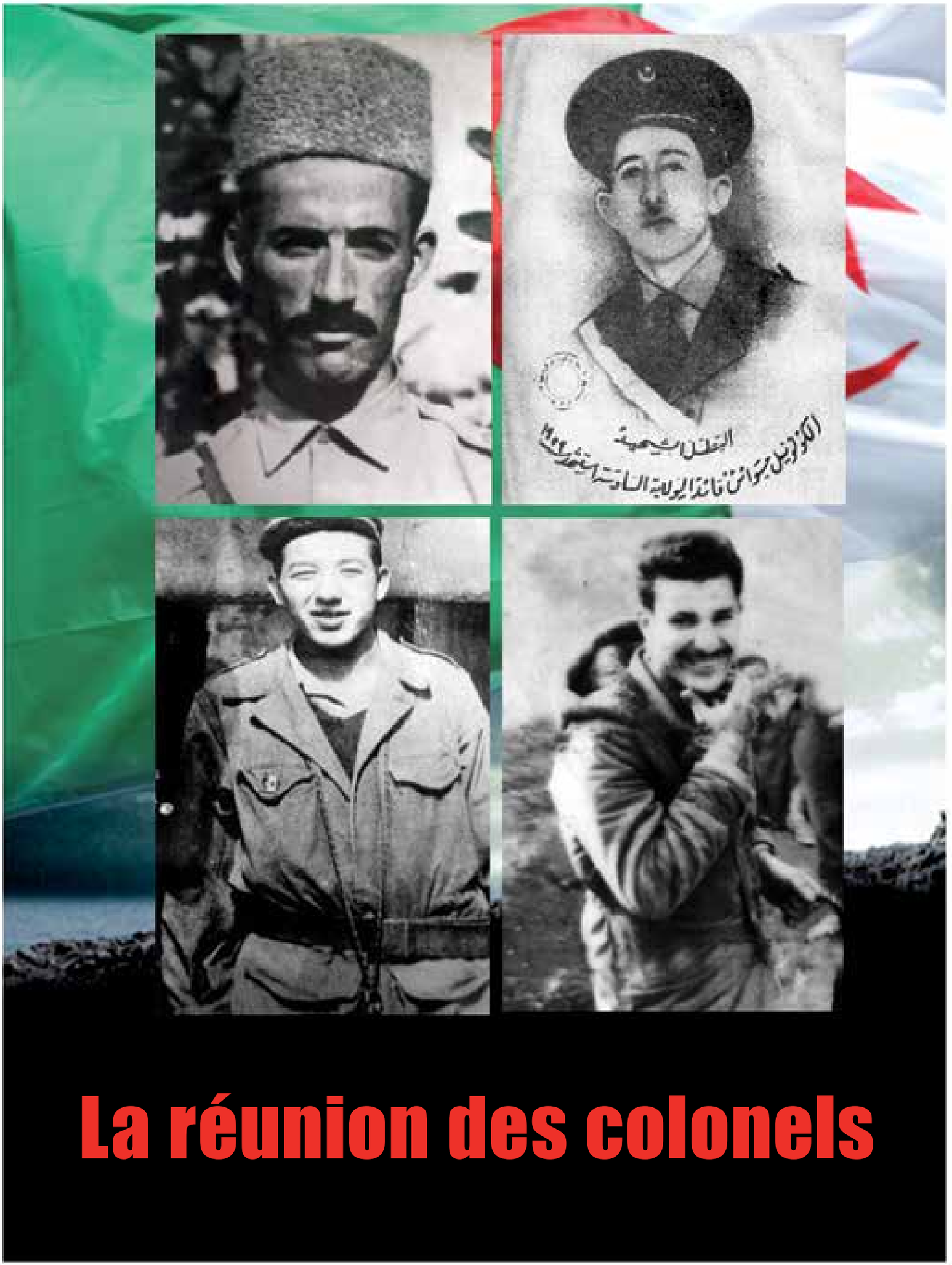
Cette triste fin des officiers contestataires aura eu comme effet, entre autres, de soulever immédiatement une vague de révolte, surtout au sein de la Base de l'Est, où les bataillons vont vite déclarer leur dissidence contre l'état-major de l'ALN. Il a fallu de longs pourparlers avec ses dirigeants pour les ramener au calme.

L'action était présentée alors par les tribuns du GPRA, comme un «complot» fomenté avec le soutien des services secrets égyptiens et du chef de son service des affaires maghrébines, l'omniprésent Fathi Dib, pour renverser le gouvernement provisoire et installer à sa place une nouvelle direction, «malléable et corvéable » à merci. Or, les officiers «récalcitrants» de la Wilaya I (les éternels «mouchaouichine»), étaient, eux, persuadés que le GPRA, détenu par un «triumvirat» (les fameux 3B : Bentobal Lakhdar, Belkacem Krim et Boussouf Abdelhafid), avait largement outrepassé ses prérogatives et que seule une action extrême pouvait ramener la Révolution sur sa voie initiale.

La neutralisation des officiers dissidents de la Wilaya I, en plus d'avoir porté un coup dur au moral des moudjahidine, a entrainé la dissolution, jugée prématurée et aux conséquences désastreuses du COM (Commandement des opérations militaires) de l'Est, sous la direction du colonel Si Nacer (Mohammedi Saïd) et secondé par Amara Bouglez, chef historique de la Base de l'Est, et le colonel Mostefa Benaouda, son rival. Les cadres de cette structure qui avait son égal à l'Ouest, étaient accusés d'incompétence. Cette décision de dissolution marqua le début d'un long processus conduisant à la marginalisation quasi-totale de toute une région, restée sans commandement, sans organisation et où un climat de suspicion et d'animosité perdurera, pour certains, jusqu'au cessez-le-feu. Autre conséquence de cette situation : l'acheminement des armes et des munitions vers l'intérieur sera presque totalement paralysé.

Adel Fathi

Amara Bouglez en surbrillance



La réunion des colonels

Par Adel Fathi

Décembre 1958, l'insurrection armée entamait une année charnière face à un déploiement jamais égalé de l'armée coloniale dans le cadre du plan Challe qui visait à démanteler les maquis de l'ALN, alors que les dirigeants du CCE, au Caire, proclamait dans l'euphorie la naissance du premier gouvernement algérien provisoire. S'il est vrai qu'une nouvelle ère s'ouvrait pour la cause algérienne, à travers ce formidable outil diplomatique qu'est le GPRA, pour les officiers de l'intérieur, la situation ne faisait qu'empirer, et l'incommunicabilité avec les dirigeants de l'extérieur ne cessait de s'aggraver jusqu'à atteindre, par moments, la rupture.

Se sentant abandonnés dans une conjoncture qui appelait une intensification des efforts en direction des maquis de l'intérieur, exsangues et sans ressources, quatre principaux chefs de maquis ont décidé de se réunir pour discuter des moyens à mettre en œuvre pour sortir de cette impasse. Il s'agit des colonels de la Wilaya I, Si Lakhdar, de la Wilaya III, Si Amirouche, de la Wilaya IV, Si M'hammed Bouguerra, et de la Wilaya VI, Si Houès. Le chef de la Wilaya V, le colonel Lotfi, qui avait donné son accord préalable à la réunion, n'a pu rejoindre cette lointaine contrée, tout en approuvant a priori toute décision qui en émanerait.

Les participants ont choisi pour leur réunion un haut lieu de la lutte armée dans le Nord-Constantinois, qui s'appelle Oued Asker, près de Skikda, lieu où était installé le PC de la Wilaya II, et qui avait été bombardé six mois plus tôt. Les récits des témoignages sont, d'ailleurs, unanimes à dire qu'il s'agit du plus grand et du plus important bombardement aérien dans toute l'histoire de la révolution algérienne. Les forces coloniales qui avaient eu des informations sur une réunion regroupant des cadres de la wilaya, et à laquelle étaient présents le colonel Ali Kafi, ses adjoints Lamine Khène, Salah Boubnider et le Docteur Toumi, avaient mobilisé pour la

Colonels Amirouche

Colonel Si Lakhdar

Colonel M'hamed Bouguerra

Colonel Si Houès

Colonel Lotfi

circonstance 157 avions de chasse. Mais fort heureusement, les pertes étaient minimes, et les responsables en sortirent indemnes.

La réunion des colonels à Oued Asker dura presque une semaine (du 6 au 12 décembre 1958), ce qui prouve l'importance de l'événement, l'acuité et la complexité des sujets qui étaient discutés. Premier couac de cette réunion au sommet : le chef de cette même wilaya, le colonel Ali Kafi, fait faux bond, prétextant une mission urgente à Tunis. Or, la vérité est que le colonel Kafi savait d'emblée que les quatre colonels voulaient contester la conduite du GPRA, auquel ce fidèle de Lakhdar Bentobal était attaché. D'ailleurs, depuis cette date, Ali Kafi rejoint définitivement Tunis, cédant la Wilaya II au colonel Salah Boubnider (Sawt El-Arab), officiellement à partir de mai 1959.

Beaucoup d'acteurs et d'auteurs ont reproché à Ali Kafi de s'être «désengagé» avec ses collègues – lors de cette réunion d'Oued Askeur – et d'avoir préféré, à la fin, rejoindre la direction politique en Tunisie, à un moment où l'armée coloniale resserrait l'étau sur les maquis. Acculé, Ali Kafi se justifia en s'appuyant sur une lettre portant la signature du colonel Amirouche et sur une déclaration que celui-ci aurait prononcée lors de cette fameuse rencontre de Oued Asker –mais dont l'ex-chef de la Wilaya II ne dévoile pas la teneur – pour dire que cette «initiative» des quatre colonels s'inscrivait dans le même esprit de «négociations avec l'ennemi» auxquelles, d'après lui, avaient pris part d'autres symboles de la Révolution, citant Abane Ramdane Ben Bella, Lamine Debaghine et Mohamed Khider, avec le gouvernement Guy Mollet.

Etant entièrement acquis à la devise cardinale du congrès de la Soummam : «Priorité de l'intérieur sur l'extérieur», le groupe des quatre cherchait en fait, à travers leur initia-

Lamine Khène

Ali Kafi

Salah Boubnider

Abane Ramdane

Mohamed Khider

Mohamed Lamine Debaghine

tive qui était vite perçue comme une tentative de sédition, à construire sur le terrain un rapport de forces qui pouvait leur permettre de faire entendre leurs revendications. D'où, sans doute, ce besoin de faire dans une sorte de démonstration des forces sur un terrain qui était censé être sous l'autorité d'un partisan de la direction de l'Extérieur, à savoir le colonel Kafi. Evidemment, le principal problème qui hantait les chefs des maquis était, à cette époque, celui de l'armement qui commençait à peser sur le cours de la lutte armée dans les maquis. Ils voulaient avoir une réponse claire et définitive sur les atermoiements de l'Extérieur. Il faut dire qu'à l'époque, les caravanes d'acheminements se faisaient de plus en plus rares, depuis que la double ligne électrifiée sur les frontières avec la Tunisie a été renforcée.

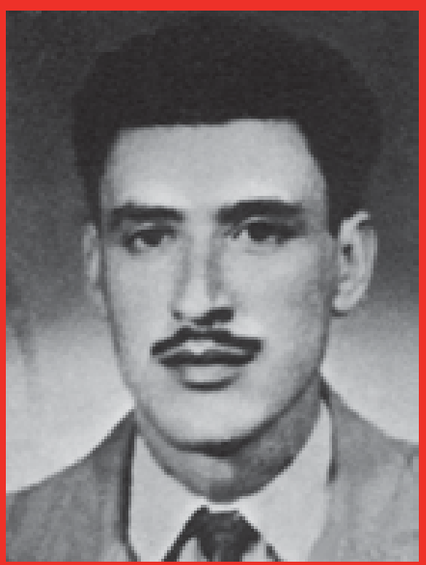
Après examen de la situation générale de la Révolution, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, les deux colonel Amirouche et Si Houès, furent chargés par leurs pairs de prendre contact avec la direction de la Révolution à l'extérieur, pour poser tous les problèmes qui ont été soulevés par les chefs de maquis, notamment celui relatif à l'acheminement des armes et des munitions, qui manquaient cruellement à cette période marquée par les grandes offensives de l'armée française. En exécution de cette mission, le colonel Amirouche partit de la Wilaya III au mois de mars 1959 pour rencontrer son camarade Si El Haouès aux environs de Bou Sâada. Si El-Haouès et Amirouche allaient effectuer pour la troisième fois le voyage en Tunisie. La suite, tout le monde la connait : les deux vaillants officiers sont tombés près de Bou Ssâda, dans une embuscade pour laquelle l'armée ennemie avait mobilisé une impressionnante armada. Leur message ne sera jamais parvenu à destination.

Adel Fathi

28 mars 1959, Djebel Thameur - Boussaada, les corps des martyrs tombés au champ d'honneur dont le colonel Amirouche et Si El-Haoues

L'indignation du colonel **Si Salah**

Par Adel Fathi



L'affaire Salah Zamoum, commandant par intérim de la Wilaya IV, illustre parfaitement ce désaccord profond entre les officiers de terrain et les politiques installés à l'extérieur. Se sentant, comme nombre de chefs de l'intérieur, désabusé et abandonné suite à l'offensive menée par l'armée française visant à démanteler les maquis de l'ALN, en se retrouvant notamment sans armes et sans ressources, il s'en est officiellement plaint au GPRA, mais en vain. Il a fait lui-même un voyage en Tunisie pour acheminer aux maquis des armes et des munitions d'où il est revenu, selon des témoignages, indigné par les intrigues qui occupent les représentants du GPRA à Tunis qui lui semblaient peu soucieux du sort des maquisards qui se battaient dans les maquis. Le même constat fait par les colonels réunis à Oued Aseker (lire par ailleurs). Avant lui, son prédécesseur, le colonel Si Sadek Dehiles était lui aussi parti en Tunisie pour ramener des armes et n'est revenu en Algérie, comme on le sait, qu'au cessez-le-feu.

Très à l'avance par rapport à beaucoup d'autres wilayas, en matière d'organisation et même de formation politique, la Wilaya IV en payera le prix fort en termes de pertes humaines, du fait qu'elle était, durant toute la période de la guerre, soumise à une incessante pression des forces armées coloniales, qui n'avaient lésiné sur aucun moyen pour venir à bout des katibas et autres commandos – dont le légendaire commando Ali-Khodja –, qui avaient ébranlé les états-majors de l'armée française. Cette wilaya fut également en proie, d'avril à juin 1959, au syndrome de la «bleuite» qui avait fait des ravages en Kabylie. Le commandement de l'ALN au niveau de la Wilaya IV fut contraint, à son tour, de mener sa propre «purge» qui a fait, selon des statistiques non vérifiées, plus de 450 morts, dont une majorité de cadres. A cela s'ajoute l'apparition de mouvements de dissidences successifs dans les rangs de l'ALN qui acheva de déstabiliser sérieusement le colonel Salah Zamoum et son état-major.

Devant cette situation inextricable, Si Salah décide, avec deux de ses adjoints, Si Mohammed (Djilali Bounaâma) et Si Lakhdar Bouchemaa, et sans consulter la direction politique à l'extérieur, de nouer des contacts directs avec les autorités coloniales pour engager, de leur propre initiative, des

Lakhdar Bouchema

Djilali Bounaâma

Ferhat Abbas

négociations de paix qu'ils considéraient comme étant la seule issue à l'impasse dans laquelle était arrivée, à leurs yeux, l'insurrection armée, tout en affirmant avoir agi de la sorte pour la révolution et pour leur pays.

Au début de l'année 1960, avec les opérations intensives et dévastatrices du plan Challe qui ratissaient continuellement le territoire de la Wilaya IV qui s'étend sur un vaste territoire comprenant l'Algérois, la Mitidja et tout l'Ouersenis, le colonel Salah Zamoum, persuadé que la guerre risquait d'être perdue si aucun secours ne parvenait de l'extérieur, ne dissimule pas devant ses troupes sa rancœur vis-à-vis du GPRA et de l'armée des frontières qui étaient encore soudés face aux colonels contestataires de l'intérieur.

Les chefs de la Wilaya IV ont même été reçus en grande pompe, le 10 juin 1960, à l'Elysée par le général de Gaulle, suite à quoi ce dernier lancera son fameux projet de «Paix des braves». Le GPRA et tout le commandement du FLN/ALN ont non seulement rejeté l'offre du pouvoir français, mais ont aussi voué aux gémonies les initiateurs de cette démarche, alors que tous savaient déjà que c'est en désespoir de cause que Si Salah et ses compagnons s'étaient engagés sur cette voie périlleuse et sans issue. Il se trouve que beaucoup de moudjahidine et d'auteurs considèrent encore à ce jour l'initiative prise par les dirigeants de la Wilaya IV comme une «trahison». Ceux-là feignent d'ignorer que ces discussions ont amené le GPRA lui-même à accepter, à un moment, l'offre du général de Gaulle d'engager des négociations de paix qu'il appelait «la paix des braves». Il a même envoyé une délégation à Melun du 25 au 29 juin pour préparer une rencontre entre le président du GPRA Ferhat Abbas et celui de la République française. Faute d'un accord préalable sur la remise des armes, qui était le principal préalable de la partie française, avec la désignation en commun accord de la destination des combattants, et n'étant pas près à d'autres concessions, le président français a décidé de mettre fin aux entretiens.

La suite, tout le monde la connait : l'adjoint de Si Salah, le commandant Djilali Bounaâma, dit Si Mohammed, se retourne contre ses compagnons, en faisant exécuter Si Lakhdar Bouchemaa, puis en arrêtant Si Salah. Celui-ci, se sachant menacé de mort, tenta de rallier la Wilaya III. Il tomba dans une embuscade que lui tendit une unité de l'armée ennemie dans les environs de M'Chadallah, près de Bouira, le 20 juillet 1961. Prenant les rênes de la wilaya IV dans des conditions chaotiques, Djilali Bounaama tomba lui, à son tour, dans un traquenard avec trois autres officiers, dans un refuge près de Blida.

Ainsi, tous les hommes des négociations de l'Elysée du 10

Saâd Dahleb, Benyoucef Benkhedda, Mohamed Boudiaf et Krim Belkacem

juin 1961 étaient morts en moins d'un mois. Au même moment, débutent les premiers pourparlers entre le gouvernement français et le GPRA qui vont se poursuivre jusqu'à la libération du pays, mais la méfiance envers les combattants la Wilaya IV laissera des séquelles profondes jusqu'après l'indépendance, avec notamment l'affrontement sanglant et «honteux» qui opposera les troupes de l'armée des frontières aux résistants de la Mitidja et de l'Ouarsenis. Tout ce qui a changé c'est que, pour une fois, la Wilaya IV – avec d'autres wilayas – était du côté du GPRA pour contester ce qu'ils qualifiaient de «coup de force» de l'état-major général de l'armée.

Adel Fathi

Membres du GPRA

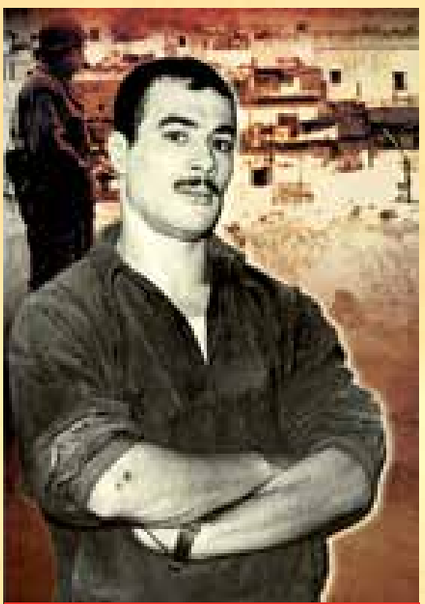
POUR L'HONNEUR DES COMBATTANTS

Par Adel Fathi

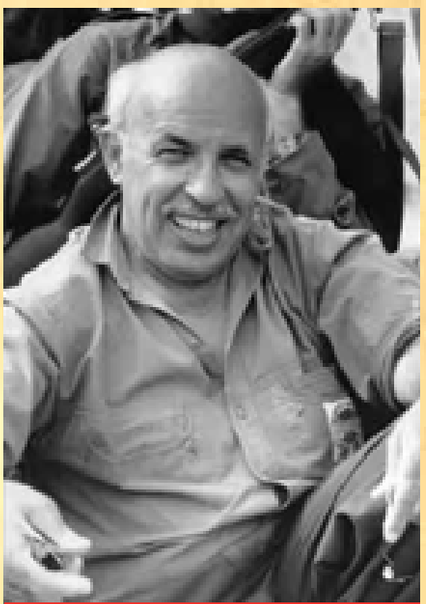
L'image la plus illustrative du divorce entre l'intérieur et l'extérieur fut sans doute celle de l'affrontement sanglant entre les officiers de certaines wilayas avec l'armée des frontières, à quelques jours de la proclamation de l'Indépendance.

De la date de la proclamation de officielle de l'Indépendance, le 2 juillet, jusqu'au 9 septembre 1962, date de l'arrivée de l'armée des frontières à Alger, le pays était livré à l'anarchie due à l'absence totale d'autorité centrale. Deux longs mois, durant lesquels les deux camps rivaux, l'Etat-major général de l'ALN, appuyé par un bureau politique très ambitieux sous la houlette de Ben Bella, et le GPRA, soutenus par des états-majors de wilayas qui lui étaient loyales, se sont livré une guerre sans merci pour la conquête du pouvoir.

Ces wilayas ont, en effet, refusé d'abdiquer devant les unités déployées par l'Etat-major général de l'ALN, en y voyant un coup de force et une tentative d'usurpation du pouvoir. Même si, pour une fois, le GPRA, plus divisé que jamais et éloigné des réalités de la lutte, fut contraint de nouer des alliances avec les chefs de maquis de l'intérieur pour stopper l'offensive de l'armée des frontières, avec laquelle la rupture avait atteint un point de non-retour. C'est ainsi que cette armée a rencontré une résistance farouche sur le territoire des Wilayas II, III et surtout IV, où les affrontements ont fait des dizaines,



Yacef Saâdi

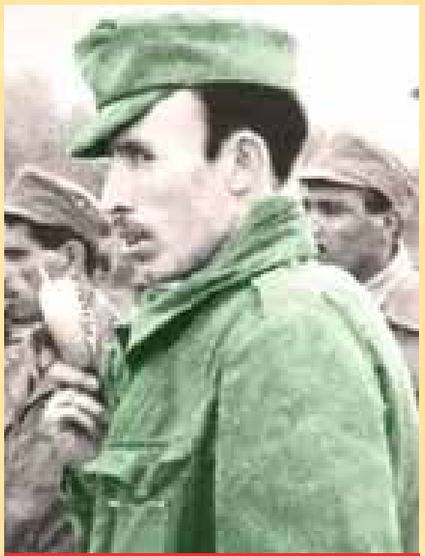


Commandant Azzedine

voire des centaines de morts. Si certains officiers de cette dernière et aussi de la Zone autonome d'Alger (ZAA), à l'image du commandant Azeddine et Yacef Saadi, ont choisi de rejoindre l'EMG, les principaux dirigeants des maquis, à leur tête le colonel Si Hassan (Youcef Khatib), étaient, eux, décidés à poursuivre leur opposition, jusqu'au jour où, de guerre lasse, les deux camps durent conclure un compromis pour arrêter cet engrenage infernal d'une guerre civile qui ne disait pas son nom.

Tout a commencé les 24 et 25 juin 1962 à Zemmoura, où les chefs des principales wilayas se sont réunis d'urgence pour tenter de s'opposer collectivement et de mettre sur pied un plan de contre-attaque face au déferlement annoncé de l'armée des frontières. Mais cette réunion n'a abouti à aucun résultat, et ses initiateurs se sont vite aperçus que, du point de vue militaire, ils n'étaient pas en mesure de combattre des troupes estimées à près de quarante mille djounoud bien équipés et bien entrainés. D'aucuns estiment aujourd'hui que si cette initiative avait été prise avant la proclamation du cessez-le-feu, elle aurait pu drainer plus de combattants et dissuader, sans doute, les «assaillants» d'avancer sur la capitale. Mais ce qui a surtout fait capoter la rencontre de Zemmouri, c'est la défection des dirigeants des wilayas limitrophes avec la Tunisie

Youcef Khatib


Houari Boumediene

Kaid Ahmed

et le Maroc, à savoir les Wilayas I (avec la base de l'Est) , V (Ouest) et VI (Sud), lesquels étaient plutôt, pour divers motifs, en symbiose avec l'armée des frontières. Il est vrai aussi que l'échec de ce conclave avait décidé les chefs de l'armée des frontières et leurs «alliés politiques» de passer à l'action sans attendre.

Face à l'avancée massive des unités de l'armée des frontières, les combattants de la Wilaya IV (comprenant l'Algérois et une partie de l'Ouarsenis) ont été de loin les plus déterminés et les plus engagés sur le terrain, jusqu'à en payer le prix fort. Les dirigeants de l'Etat-major général en étaient bien conscients ; c'est pourquoi ils ont tout essayé pour gagner leur ralliement ou tout au moins leur neutralité. C'est ainsi que Boumediene a d'abord envoyé des émissaires successifs, parmi lesquels son fidèle adjoint le commandant Si Slimane (Kaïd Ahmed), pour négocier avec les dirigeants de cette wilaya, afin de leur céder le passage vers la capitale, comme il l'avait déjà essayé, avec un certain succès, en Wilaya II. Mais aucune de ces tentatives n'a abouti face à l'intransigeance des officiers de cette wilaya, appuyés un moment par les chefs de la Wilaya III (Kabylie) qui sont allés même jusqu'à arrêter Kaid Ahmed, pendant un certain temps, avant de le relâcher. D'autres émissaires, à l'image d'Ahmed Benchérif et Mohamed Chaabani, ont encore tenté de convaincre l'état-major de la Wilaya IV d'un arrangement susceptible de permettre un passage sans effusion de sang. Mais peine perdue. Dans la foulée, le célèbre colonel de la Wilaya VI historique, Mohamed Chaâbani, commençait

Colonel Chaâbani

Etat Major EMG : Boumediene, Azzedine, Kaid Ahmed, Mendjeli

déjà à prendre ces distances avec l'EMG, avant de devenir l'un des opposants les plus farouches à l'armée des frontières en contestant ouvertement la légitimité du pouvoir proclamé en 1962, qu'il jugeait, par-dessus tout, autoritaire.

Devant l'impasse des négociations, l'affrontement fut inévitable. Les combats étaient menés, du côté de l'EMG, par le colonel Boumediene en personne. Selon les chiffres avancés par le commandant Lakhdar Bouragaa, ancien officier de cette wilaya qui ralliera un peu plus tard le Front des forces socialistes de Hocine Aït Ahmed, les combats auraient fait près d'un millier de morts, seulement à Ksar El-Boukhari, Sour El-Ghozlane et dans la région d'El-Asnam (actuellement Chlef).

Il faut dire aussi que si la sagesse a enfin primé dans cette guerre fratricide, c'est grâce essentiellement à la perspicacité et au patriotisme des chefs de wilayas dissidentes, à leur tête le colonel Youcef El-Khatib qui n'a pourtant jamais essayé de monnayer son intervention pour faire cesser l'effusion de sang. Avec le chef du bureau politique, Ahmed Ben Bella, il s'escrima à trouver un terrain d'entente qui pût garder l'honneur des combattants et celui de la Révolution. Ce qui ne paraissait pas évident au début.

Adel Fathi

Khider, Bitat, Ben Bella et le colonel Boumediene en 1962

Par Zoubir Khélaifia

Son nom suffisait à lui seul à faire trembler l'ennemi. Fidaï, il est l'auteur de plusieurs actions armées dans la ville d'Ain Beida. Au maquis qu'il a rejoint pour échapper à l'étau qui commençait à se resserrer autour de lui, il n'en a pas moins continué à semer la peur dans le camp des soldats français. Boudjemaâ Ilihem, de son vrai nom Ilihem Laïd, a rejoint l'ALN dès le déclenchement de la lutte armée. Il a vu le jour le 14 octobre 1918 à Oued Nini, un petit bourg situé entre Ain Beida et Khenchela.

Révolutionnaires de Aïn Beïda

Fils de Soltane Ben Ali et Fatima Bouteraâ Bent Tahar, il a fréquenté l'école coranique et, dès son âge, appris les rudiments de l'agriculture aux côtés de son père, paysan de son état. Ils travaillaient la terre pour subvenir aux besoins familiaux. Aucune autre ressource de revenu sauf ce qu'ils cultivent en été qu'ils consomment le long de l'année. Son appartenance tribale aux Haraktas a fait qu'il fut l'un des premiers à être contacté par Lahcène Marir, lui aussi issu de la même tribu, mandaté par le commandement des Aurès pour étendre la révolution à toutes les localités de la région. Dès les premiers contacts, Boudjemaâ Ilihem n'a pas hésité à rejoindre les rangs de l'ALN. Il y est enrôlé comme fidaï, au début de l'année 1955. Combattant urbain, il est redouté par l'ennemi, non aguerri à cette nouvelle forme de guérilla. Boudjemaâ Ilihem n'est pas le seul à avoir répondu à l'appel de la patrie. Ils sont nombreux à s'être ralliés à

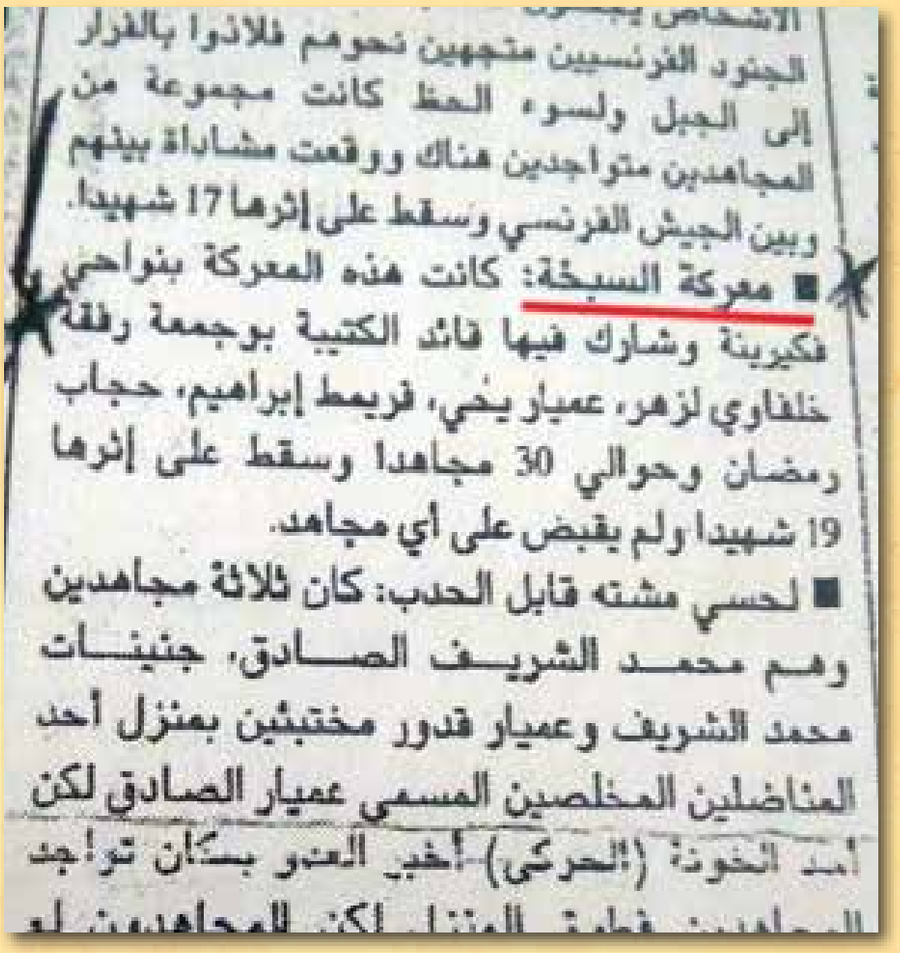
la cause en cette période où l'élargissement des rangs de l'ALN était non seulement sélectif mais également soumis à des conditions draconiennes, comme par exemple la périlleuse mise à l'épreuve des candidats au maquis avant qu'ils soient officiellement recrutés. Entre autres, Lakhdar Fadhli dit Lakhdar El-Merouani, Chergui Med Salah, Benzaoui Babay et Keffis Rachid faisaient également partie de la première fournée des fidayine de la ville d'Ain Beida. Bien évidemment, l'organisation de cette ville et ses alentours est dévolue aux Nememchas novembristes, les premiers responsables de la révolution auxquels revient l'insigne honneur d'avoir chapeauté cette rude mission. Une fois cette dernière accomplie, ils ont tous rejoint leur région d'origine passant ainsi le témoin aux combattants haraktas. Boudjemaâ Ilihem évolue alors sous la coupe de Brahim Delfi, le premier chef de cette région. Une fois le maquis mis en place et les rangs de

Chahid Boujemaâ Ilihem

Lahcène Marir en compagnie de sa mère

l'ALN consolidés par les nouvelles recrues, il fallait coûte que coûte étendre la guerre aux centres urbains. Ain M'lila, Oum El Bouaghi, Ain Beida et Meskiane sont la cible d'actions armées, notamment à la grenade. Des opérations de ce genre sont sporadiquement menées pour semer la peur, la zizanie et le trouble dans les rangs ennemis. La première attaque armée, en 1955, est l'œuvre de ce même Boudjemaâ Ilihem qui a lancé une grenade contre le bar-restaurant Leboube, aujourd'hui café des Moudjahidine situé à la rue Abbas-Laghrour. Ce lieu fréquenté par les colons et les militaires français a subi d'énormes dégâts et mis l'ennemi sur la défensive bien qu'il ait mené des opérations de répression atroces sur les civils innocents. Le bal des actions armées urbaines est ainsi ouvert et d'autres fidayine entrent en scène, à l'image de Benzaoui Babay, auteur d'un attentat à la grenade contre la ferme Bourahli. Durant la même année, Mohamed-Salah Chergui et Lakhdar El-Merouani incendient l'usine Guig et quelques mois plus tard, Boudjemaâ Ilihem tire des salves sur le siège de la gendarmerie, situé au centre-ville. Au mois d'avril de la même année, le policier Potard est abattu par le fidaï, Rachid Keffis à proximité du cinéma Alphonse (Le Phare). Comme toute riposte, l'ennemi se venge sur les civils. Mohamed Zaïdi, Méziani Abderrahmane, son oncle Ahmed, et Messai Maâtallah sont alors froidement exécutés dans une corvée de bois des plus inhumaines. Cette série d'opérations continuera à faire trembler l'ennemi. En 1957, Hafsi Mabrouk dit Tchamba, cordonnier de son état et joueur de l'équipe musulmane USM Ain Beida, prend pour cible l'horloger Morio qu'il attaque à la grenade. En 1958, un policier est abattu ainsi que deux indicateurs dans un attentat commis par Lakhdar El-Merouani. D'autres actions armées sont rondement

Hafsi Mabrouk, alias Tchamba


الجنود الفرنسيين متجهين نحوهم فلاذوا بالفرار
إلى الجبل ولسوء الحظ كانت مجموعة من
المجاهدين متواجدين هناك ووقعت مشاداة بينهم
وبين الجيش الفرنسي وسقط على إثرها 17 شهيدا.
■ معركة السبخة: كانت هذه المعركة بنواحي
فكيرينة وشارك فيها قائد الكتيبة بوجمعة رفقة
خلفاوي لزهر، عمير يحي، فريمط إبراهيم، حجاب
رمضان وحوالي 30 مجاهدا وسقط على إثرها
19 شهيدا ولم يقبض على أي مجاهد.
■ لحسي مشته قابل الحدب: كان ثلاثة مجاهدين
وهم محمد الشريف الصادق، جنينات
محمد الشريف وعمير قدور مختبئين بمنزل أحد
المناضلين المخلصين المسمى عمير الصادق لكن
أحد الخونة (الحركي) أخبر العدو بمكان تواجد

menées par les fidayine qui, à travers leur courage et leur bravoure, ont réussi à faire douter l'ennemi. Le cloisonnement étanche a grandement contribué au succès de toutes les opérations mais peu à peu, et au fil des mois, celui-ci est graduellement percé suite à des délations. Ainsi, Boudjemaâ Ilihem a pu être identifié par les services français. Contraint de prendre le maquis, en 1957, il est immédiatement nommé chef de groupe. A cette époque, le découpage effectué à l'issue du congrès de la Soummam, a érigé la ville d'Ain Beida et ses environs en secteur 3 de la Wilaya I, dirigé à cette époque par Houam Layachi. Il a mené plusieurs batailles et accrochages durant lesquels l'ennemi a essuyé de lourdes défaites. Durant l'année 1957, Boudjemaâ Ilihem s'est montré héroïque dans ses confrontations avec l'ennemi. Il allait même être promu à un rang élevé, n'eût été ce fatidique mois de février 1958 où son parcours de combattant a pris fin dans une rude bataille. Cette dernière a eu lieu, en plein hiver, au douar Tarf des Oueld Beglel, au lieu-dit Sebkha, à l'est d'Oum El Bouaghi, quand une trentaine de moudjahidine, agissant sous ses ordres sont victimes d'une délation. Entre autres, et en plus de Boudjemaâ Ilihem, se trouvaient Khalfaoui Lazhar, Amiar Yahia, Grimet Brahim, Hadjeb Ramdane, Hafsi Mabrouk, alias Tchamba, Sellam, Maouche et une vingtaine d'autres combattants. Encerclés alors qu'ils se reposaient chez un certain Belkheir, ils ripostèrent aux assauts d'un ennemi, soutenu par l'artillerie lourde et les avions bombardiers. Une dure bataille opposa alors ces valeureux guerriers à toute une armée de soldats français dépêchés sur les lieux. Elle dura un peu de cinq heures et pas moins de 19 moudjahidine, dont le chef Boudjemaâ Ilihem, sont tombés au champ d'honneur alors que leurs compagnons restés vivants ont pu sortir indemnes de l'un des plus grands accrochages du secteur 3 de la zone 4 des Aurès-Nememchas. Ce baroudeur dont le nom est encore sur toutes les lèvres des habitants de la région a tenu la dragée haute à l'ennemi en tant que fidaï ou encore en tant que maquisard.

Zoubir Khelaifia

À l'occasion de la célébration de la fête de la victoire

UNE STÈLE ÉRIGÉE À LA MÉMOIRE DES 17 MARTYRS D'AÏT OUMAOUCHE

Par Yahia Maouchi

Guerre de libération

Histoire

Sur initiative de l'association « Frères Maouche », le village Aït Oumaouche, dans la commune d'Amizour, à une trentaine de kilomètres à l'Est du chef-lieu de la wilaya de Béjaïa, a érigé une stèle en hommage à ses 17 martyrs, tombés au champ d'honneur durant la guerre de Libération nationale (1954-1962). Le monument dédié à ces derniers a été inauguré, par Mohamed Hattab, wali de Béjaïa, lors d'une cérémonie organisée à l'occasion de la célébration des festivités commémorant le 55e anniversaire de la fête de la Victoire 19 mars 1962. L'association du village a choisi également cette date historique pour procéder à l'inauguration d'un nouveau monument surplombant le village et qui a été érigé afin de rendre hommage au chahid Maouche Allaoua, et cela au niveau du cimetière dans lequel ont été réinhumés les restes des chouhada originaires de ce village.

Ainsi, la journée de 19 mars a été marquée par la levée des couleurs nationales et la pose d'une gerbe de fleurs au niveau du carré des Martyrs dans la commune d'Amizour, ainsi qu'au niveau du cimetière des chouhada du village d'Aït Oumaouche. Après l'inauguration et le dépôt d'une gerbe de fleurs sur le monument flambant neuf du Chahid Maouche Allaoua, le wali s'est recueilli également au cimetière des chouhada. M. Hattab a, par la suite, inauguré la nouvelle stèle commémorative, en hommage aux 17 martyrs du village. Après le salut et la levée du drapeau par un groupe de jeunes scouts, l'hymne national et une minute de silence à la mémoire des chouhada, le représentant du village a pris la parole pour souhaiter la bienvenue aux invités, dont le P/APC d'Amizour, le président d'APW, des Moudjahidine, du secrétaire de wilaya de l'Organisation nationale des moudjahidine (ONM), les représentants de plusieurs médias, et bien d'autres invités. Une exposition a été organisée sur site pour relater le parcours de ces combattants. Le wali ainsi que la délégation qui l'accompagnait se sont rendus au domicile de la veuve du chahid Allaoua Maouche, des cadeaux symboliques lui ont été remis. A huit heures, c'est avec ferveur que les villageois s'étaient déplacés pour la cérémonie de recueillement et le dépôt des gerbes de fleurs au carré des martyrs du village. Les habitants tous âges confondus, ne sont pas venus pour satisfaire à un quelconque rituel, contraignant. Ils étaient là, en signe de respect et de reconnais-

La placette du village, où est érigé le mémorial du Chahid Maouche Allaoua

Le Wali de Béjaia déposant une gerbe de fleur à la mémoire des Chouhada d'Ait Oumaouche

sance à ceux qui sont morts pour que des générations vivent, libérées du joug colonial. La stèle commémorative sur laquelle sont gravés les noms des 17 martyrs est érigée au centre du village dans un endroit culminant. Dès les premières lueurs du jour, des grappes de visiteurs affluaient de toutes parts vers ce village abondamment pavoisé de l'emblème national. En cette journée commémorative et du recueillement, le village est drapé des couleurs nationales sur le long du chemin qui mène au village. Des femmes en tenues traditionnelles vont et viennent dans tous les sens, donnant plus de couleur et de joie à cette journée du souvenir. Pour leur part, les membres de l'association du village se sont mobilisés tel un seul homme pour accueillir dans les meilleures conditions possibles leurs invités. L'organisation était d'ailleurs parfaite, en dépit du nombre important d'amphitryons.

De nombreux invités

C'est aussi l'occasion de réunir ses moudjahidine et moudjahidate encore de ce monde ainsi que ses ressortissants éparpillés à travers le territoire national, lesquels, pour la plupart, ont répondu à l'invitation en venant, par leur présence, partager cet hommage et exprimer leur solidarité et leur profonde reconnaissance à l'association du village. A cet égard, de nombreux invités représentant les institutions élues et les associations de la région ont également pris part au riche programme qui a débuté la veille par l'ouverture de l'exposition de photos des martyrs du village, réalisée par l'association Frères Maouche. Une projection, en nocturne, d'un film retraçant le parcours héroïque de Krim Belkacem, a précédé également le recueillement et les festivités d'inauguration. Ainsi, les retrouvailles entre les anciens compagnons d'armes ont été célébrées dans une atmosphère de grande émotion. Il y a là, surtout, les familles et les proches des martyrs, certes un peu tristes, mais fiers du sacrifice suprême que leurs parents ont consenti pour l'indépendance de l'Algérie. Par ailleurs, juste après la fin des festivités d'inauguration, et la visite de la demeure de grand chahid Maouche Ahmed, à Tahammamt, une conférence débat a été présidée au centre culturel Malek-Bouguermouh, par le dynamique président de l'APC et animée par des anciens maquisards. Une conférence qui a attiré une foule nombreuse autour des questions liées à la lutte de Libération nationale. Le riche débat qui s'en est suivi et qui s'est prolongé jusqu'à la fin d'après-midi, témoigne à l'évidence de l'intérêt porté par les jeunes pour tout ce qui concerne l'histoire récente de leur région, mais aussi celle de tout le pays. Plusieurs anciens maqui-

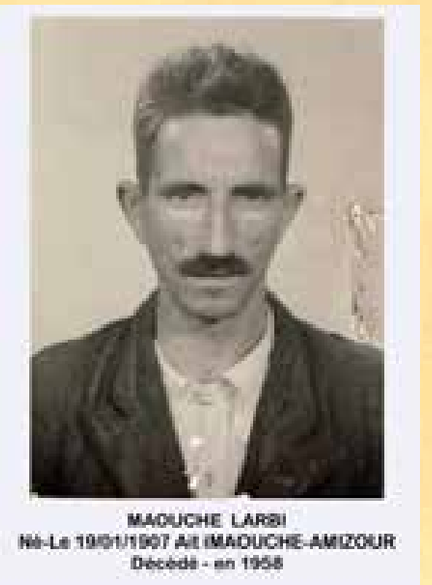
La fête était grandiose au village d'Aït Oumaouche

MAOUCHE AHMED/Abdellah
Né-Le 12/07/1903 Ait MAOUCHE-AMIZOUR
Décédé - en 1957

sards ont pris la parole pour narrer les dures circonstances qu'ils ont vécues durant la Révolution. Des fils de chahid sont aussi intervenus. De vieilles femmes ont déclamé des poèmes à la gloire des martyrs. En outre, de belles jeunes filles qui portaient la traditionnelle robe kabyle ont entonné d'une voix céleste des chants patriotiques. Un groupe de filles a également interprété quelques chansons révolutionnaires sous les youyous et les applaudissements de l'assistance. Ensuite, place aux remerciements et à la remise des cadeaux aux participants. Plus de quarante invités entre moudjahidine, fils et veuves de chahid, familles, journalistes et amis ont été honorés par l'association. Enfin, un délicieux couscous auxquels étaient conviés les participants a marqué la fin de la cérémonie. Tous les participants se sont accordés à dire que cette journée a été une grande réussite. Ils ont tenu à féliciter les organisateurs pour cette réalisation unique en son genre. Gloire éternelle à nos vaillants chouhada.

Des témoignages émouvants

Evoquer le 19 mars prête toujours à discussions, en ce sens que les langues des anciens se délient spontanément. Ils n'ont pas besoin d'être interrogés pour raconter leur vécu durant la guerre de libération. Ils racontent pêle-mêle, l'événement historique du 19 mars, ou encore les hauts faits d'armes des 17 martyrs du village qui ont sacrifié leur vie pour l'Algérie. On évoque tour à tour tous ces anciens combattants dont la communauté ne cesse de vanter les mérites. C'est finalement, de cette façon que les plus jeunes découvrent l'histoire de l'Algérie qui devient de plus en plus attractive. A ce sujet, le moudjahid Maouche Larbi, un ancien membre de la fédération de France du FLN, évoquera : *« Notre village, qui ne comptait pas plus d'une cinquantaine d'âmes pendant la révolution, a pu quand même sacrifier pour la patrie 17 de ses meilleurs et courageux fils. Il n'y a pas une famille qui ne compte pas deux ou trois chahid. Ceci, au moment où tous les villageois, hommes et femmes, contribuaient par le renseignement, l'approvisionnement en nourriture, la surveillance des mouvements de l'ennemi… Même les immigrés apportaient leur apport financier. Ce qui nous a valu une répression féroce de la part des forces coloniales, bombardements, incendies des maisons, tortures, emprisonnements…».* Le même témoin précisera que toutes ces exactions n'ont pas altéré le courage et la détermination des valeureux moudjahidines pour infliger des pertes considérables à l'armée française lors d'innombrables batailles. En outre, les présents ont eu droit à des témoignages émouvants sur leurs hauts faits d'armes et sur ceux de tous les villageois en général, cependant le témoignage le plus émouvant reste celui de la veuve Maouche Halima, surnommée Imma Kouka. Elle a perdu un mari, juste à quelques jours, avant cessez-le-feu, mais également trois de ses frères qui ont rejoint le maquis le même jour, et qui sont tombés au champ d'honneur, le même jour aussi. *« Ce jour-là, mon époux s'est réveillé très tôt, et après avoir accompli sa prière, je lui ai proposé alors de lui faire du café, il m'a dit non, je le prendrais, peut-être, au village, si dieu me prête vie. Avant de sortir, il a pris deux bonbons, et il les a donnés à notre fils, qui s'est réveillé tôt aussi. Ainsi, il est sorti, et à peine quelques instants, j'ai entendu des coups de feu. Je ne sais pas pourquoi, mais, tout de suite j'ai compris que c'était lui qu'on venait de tuer. J'ai réveillé mes enfants, et je leur ai dit que votre père vient de décéder »*, nous dira d'un air empreint de tristesse et d'émotion.



Halima Maouche, veuve du Chahid Allaoua

« C'est une deuxième indépendance pour moi »

Et d'ajouter : *« Il y a de cela deux ou trois mois, j'ai fait un rêve bizarre. J'ai vu mon époux, que dieu ait son âme, à l'endroit même où il a été assassiné. Il avait un bâton à la main, et il avait l'air d'écrire quelque chose avec. Il s'est retourné vers moi, et m'a dit : dis-leur que cette petite parcelle de terre, vous ne pourrez ni la cultiver ni la vendre. Elle restera pour l'histoire. Je lui ai alors dit, crois-tu que juste parce que tu l'as dit, ils vont te croire ? Alors, il me l'a répété deux fois encore, après je me suis réveillée bouleversée. Je n'avais pas compris alors, jusqu'à ce qu'on vienne me parler de cet hommage qu'ils voulaient rendre à nos martyrs. A vrai dire, je n'ai jamais cru voir ce jour. Pour moi c'est une deuxième indépendance. On n'a pas le droit de ne pas rendre hommage à tous ces chouhada. Vous voyez ? Moi par exemple, j'ai perdu, mon époux et trois de mes frères, c'est terrible »*, raconte-t-elle, les larmes aux yeux. Comme elle, beaucoup de femmes

Maouche El Hachemi et son Fils Allaoua se recueillant à la mémoire de leur père et grand père Maouche Allaoua

de village ont perdu au moins un membre de leur famille. C'est le cas d'ailleurs de Nana Fatima, veuve du chahid, Amar Maouchi. *« Mon mari vivait en France, il est rentré pour rejoindre les rangs de l'ALN, dès le début de la guerre. Il a été arrêté et a passé trois ans en prison. À sa sortie, on a voulu l'affecter en France, mais il a refusé. Il voulait revenir dans son village. Il a continué à militer ici. Il a été arrêté une seconde fois, il a passé 12 jours, dont trois au cachot dans l'obscurité totale, sans manger ni boire, puis a été relâché. Il a rejoint ses camarades maquisards du côté de Djebira, et c'est là qu'il est tombé au champ d'honneur. Tout le monde dans le village était au courant qu'il était mort, sauf moi. C'est bien après que j'ai appris sa mort »*, témoigne-t-elle avec amertume. Pour sa part, le fils du chahid Allaoua Maouche, en l'occurrence El Hachemi, et malgré son jeune âge, à peine 12 ans lors de la mort de son père, se souvient toujours de ces horribles images qui le hantent. *« Je suis monté avec mes frères et sœur pour vérifier si c'était vraiment mon père, qu'on venait d'abattre, mais ils ne nous ont pas laissé le voir. Nous étions trop jeunes, mes oncles ne voulaient pas que nous soyons choqué, car son corps gisait dans une mare de sang. J'avais à peine 12 ans »*, témoigne-t-il.

« Je n'arrive pas à retrouver le corps de mon père »

Dans le même ordre d'idées, Abdelatif, fils du chahid Mohand Ameziane Maouchi, raconte : *« J'en suis déjà un, qui n'arrive pas à retrouver le corps de mon père tombé à la grotte Azrou Iflan, sur les hauteurs d'Aït Ourtilane. C'est juste en ce moment que je suis en train de faire des recherches, pour retrouver au moins ses ossements, pour faire mon deuil »*, relate-t-il. Dans le même sillage, notre interlocuteur affirme que pour le village d'Aït Oumaouche, le combat ne date pas de 1954. *« Depuis le départ, nos martyrs étaient inculqués*

Chahid Mohand Ameziane Maouchi

par les idées de Cheikh El Hedad. Une bataille a eu lieu en haut entre les forces coloniales et des insurgés en 1871, il y a eu deux qui ont été abattus. Le crane de l'un d'eux se trouve au musée de l'homme à Paris, et depuis le combat n'a jamais cessé », affirme-t-il. Le village d'Aït Oumaouche a été une véritable base arrière pour les moudjahidine de toute la région. « Les opérations commençaient ici, dès le début de la guerre, il y a eu une grande bataille, juste au niveau de la colline d'en face. La première cellule de l'ALN a été installée pas loin d'ici, du côté d'Azrou N'Bechar. En plus des gens qui ont rejoint le maquis, notre village a été toujours l'endroit où les moudjahidine venaient se réunir, se réfugier et se ravitailler », se souvient le moudjahid Maouchi El Hocine. *« Si nous n'organisons pas de tels évènements, la mémoire collective du village va finir par disparaître. Alors il est grand temps de la préserver. Cette stèle réalisée en collaboration avec l'APC est notre première action dans ce sens. La prochaine étape, nous allons la consacrer à l'écriture de l'histoire du village »*, s'exclame Maouche Arezki. Dans le même ordre d'idées, notre interlocuteur évoque l'histoire héroïque de ce village révolutionnaire. *« Le village d'Aït Oumaouche est pétri d'une tradition de résistance depuis la nuit des temps. Les martyrs de 1871 et les cimetières de chouhada en sont une parfaite illustration. Vint la guerre de Libération ; Aït Oumaouche était au rendez-vous en fournissant un contingent de moudjahidine et de moussabiline et un soutien logistique important. Ceci sans omettre l'apport de nos concitoyens émigrés de la Fédération de France en moyens humains et matériels »*. Plusieurs autres facettes de la guerre de Libération et des faits historiques ont été évoqués également par ceux qui ont contribué à l'indépendance de l'Algérie. *« C'est un honneur pour nous, comme anciens maquisards, d'être honorés par des jeunes du village. Nos jeunes sont conscients des sacrifices que nous avons consentis pour qu'ils soient libres aujourd'hui. Nous aussi nous sommes fiers de nos enfants »*, nous dit avec fierté et émotion un vieux du village ayant connu les affres de la guerre.

Aït Oumaouche, village des révolutionnaires et sanctuaire des Moudjahidine

Aït Oumaouche. Tribu implantée au village éponyme, au sommet de la colline surplombant l'Oued Amizour sur sa rive droite. Le village fait face à la ville d'Amizour sur l'autre rive. Aït Oumaouche fait partie du Arch des Aït Tamzalt dont le territoire est Azrou N'Béchar, territoire déclaré zone interdite durant la guerre de libération (54/62) et dont les douars furent évacués sous les bombardements de l'armée coloniale. Le village des Aït Oumaouche, de mémoire d'homme et aussi loin que l'on peut remonter dans l'Histoire connue, a marqué de son empreinte toutes les phases de résistance, de luttes et de combats, tant armés que politiques. Dès 1871, le village a rejoint les rangs des insurgés sous la bannière d'El Mokrani, de Cheikh Aheddad, insurrection connue dans la région sous le nom de guerre de Cheikh Aziez, fils de cheikh Aheddad. En plus des mesures coercitives et de sanctions collectives engagées par le colonialisme (telles les mesures de séquestre), la tribu a perdu deux combattants exécutés, bien entendu sans jugement aucun. Décapités, leurs têtes furent ramenées au village sur des piques. Il s'agit de Maouche Arezki Oubournane et Maouche Larbi Oumhand. La tribu, malgré les vicissitudes, les intimidations continues, la misère qui s'est abattue sur elle, reprit le terrain des combats, cette fois-ci, politiques dès la naissance des premiers

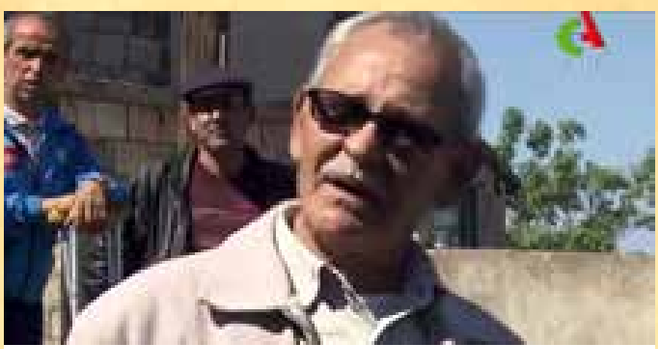
Le groupe de vigilance qui a veillé sur la sécurité de ce grand événement

mouvements nationalistes. Nombreux sont ceux, qui, à la faveur des contacts en métropole comme émigrés à l'instar de milliers de compatriotes, adhérèrent et rejoignirent le PPA, puis le MTLD, d'abord en France, puis en Algérie où ils militèrent ardemment.

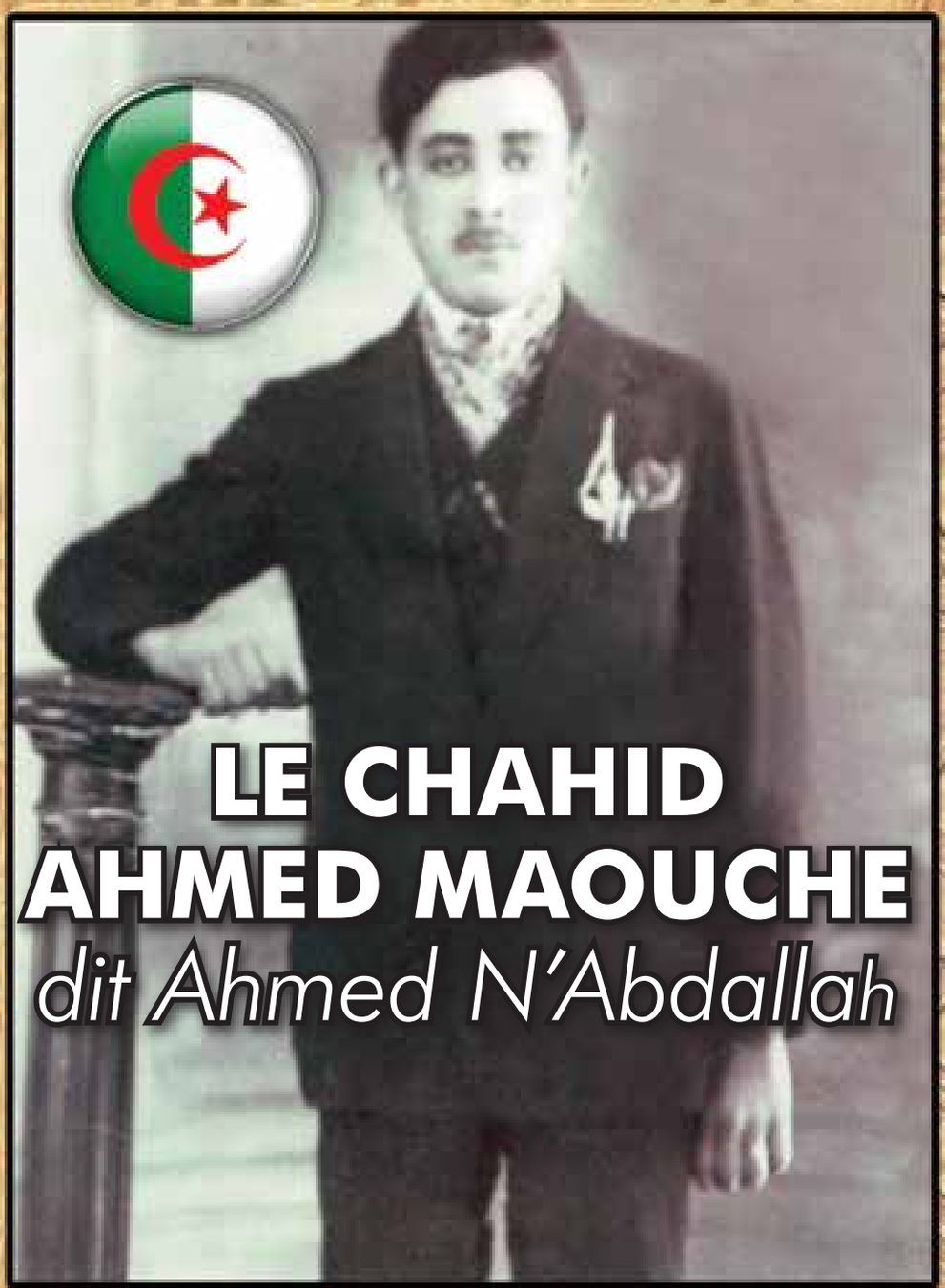
Une stèle érigée par devoir de mémoire

Ainsi, le village d'Aït Oumaouche a joué le rôle de plaque tournante dans la logistique des maquis, de lieu de passage, sécurisé. Dix-sept de ses enfants sont tombés au champ d'honneur, dont le plus jeune n'avait que 16 ans et un autre, Maouche Allaoua, abattu par l'armée française à quelques jours du cessez-le-feu, le 9 mars 1962. Quatre sont rentrés vivants après l'indépendance acquise. La tribu des Aït Oumaouche, riche de ses engagements, très respectée à nos jours s'enorgueillit de sa contribution active aux résistances, aux luttes et aux combats du peuple algérien qui l'ont mené à l'indépendance qui en est le fruit. « Aujourd'hui, nous commémorons la journée de la victoire en général. Mais cette journée revêt un aspect particulier, qui est celui de faire notre devoir de mémoire à la tribu des Aït Oumaouche. La particularité de cette tribu réside dans son engagement et sa participation à tous les combats, à toutes les luttes de résistance à l'occupation française. Ainsi, la stèle que nous avons inaugurée ce 19 mars 2017 à l'occasion de la célébration de la fête de la victoire, est érigée par devoir de mémoire, en hommage aux martyrs tombés au champ d'honneur durant la Révolution armée, et même avant», a tenu à nous rappeler Maouche Arezki. Et d'ajouter :« Pour la guerre de libération, l'engagement de la tribu des Aït Oumaouche ne s'arrête pas au seul Ahmed N'Abdellah. Nombreux sont ceux qui s'engagèrent dans les rangs de l'ALN, nonobstant les moussebelines. Dix-sept de ses enfants sont tombés au champ d'honneur, sur le territoire, les armes à la main. Le plus jeune d'entre eux n'avait que seize ans. Le dernier martyr (Si Allaoua, que Dieu ait son âme) fut tué à une dizaine de jours du cessez-le-feu. Quatre sont rentrés vivants dans leurs foyers après la fin de la guerre », a-t-il affirmé. Ce 19 mars synonyme de la fête la Victoire restera donc gravé à jamais dans la mémoire des habitants de ce village révolutionnaire. Car, en dépit de leur manque d'expérience, l'organisation de cet événement a été vraisemblablement une grande réussite. Un message d'espoir pour les jeunes générations qui devront désormais se montrer à la hauteur des sacrifices de leurs aïeuls.

Yahia Maouchi



Le Moudjahid Maouchi Larbi honoré par l'un des représentants du comité organisateur



LE CHAHID AHMED MAOUCHE

dit Ahmed N'Abdallah

UN GUERRIER HORS PAIR

Par Yahia Maouchi

Guerre de libération

Histoire

Fils de Abdellah et de Chidouche Daouia, né le 12 juillet 1903 au douar Azru n'Bechar à Amizour, dans la wilaya de Béjaïa, il a fréquenté l'école de Oued Amizour, jusqu'au cours moyen, où il a quitté l'école pour aider son frère paysan, Hocine. N'arrivant pas à gagner sa vie face à l'enclavement imposé par le colon, il décide de partir en France. A son retour, il loue un local au centre d'Amizour, où il gérera un commerce, qui le fera connaître et apprécier de la population, par sa générosité, sa bonté, son savoir-faire et son engagement anticolonial. Ce sont les premiers pas d'un grand commissaire politique, qui a sacrifié sa jeunesse pour la lutte contre le colonisateur français et son amour pour son pays. En 1936, il présentera une liste aux élections municipales, mais devant la fraude des harkis, il est battu par la liste de ces derniers : Amis de la France. En 1941, il est arrêté et interné au pénitencier de Mecheria pendant 18 mois, période qu'il mit à profit pour nouer des contacts avec d'autres militants nationalistes d'autres contrées politiques, il sera libéré juste après l'arrivée des alliés en 1943. En 1944, élu représentant du Syndicat général des travailleurs, il organise un défilé à l'occasion de la fête du 1er Mai, avec des slogans et des revendications politiques : « Libérez Messali » « A bas le colonialisme ».

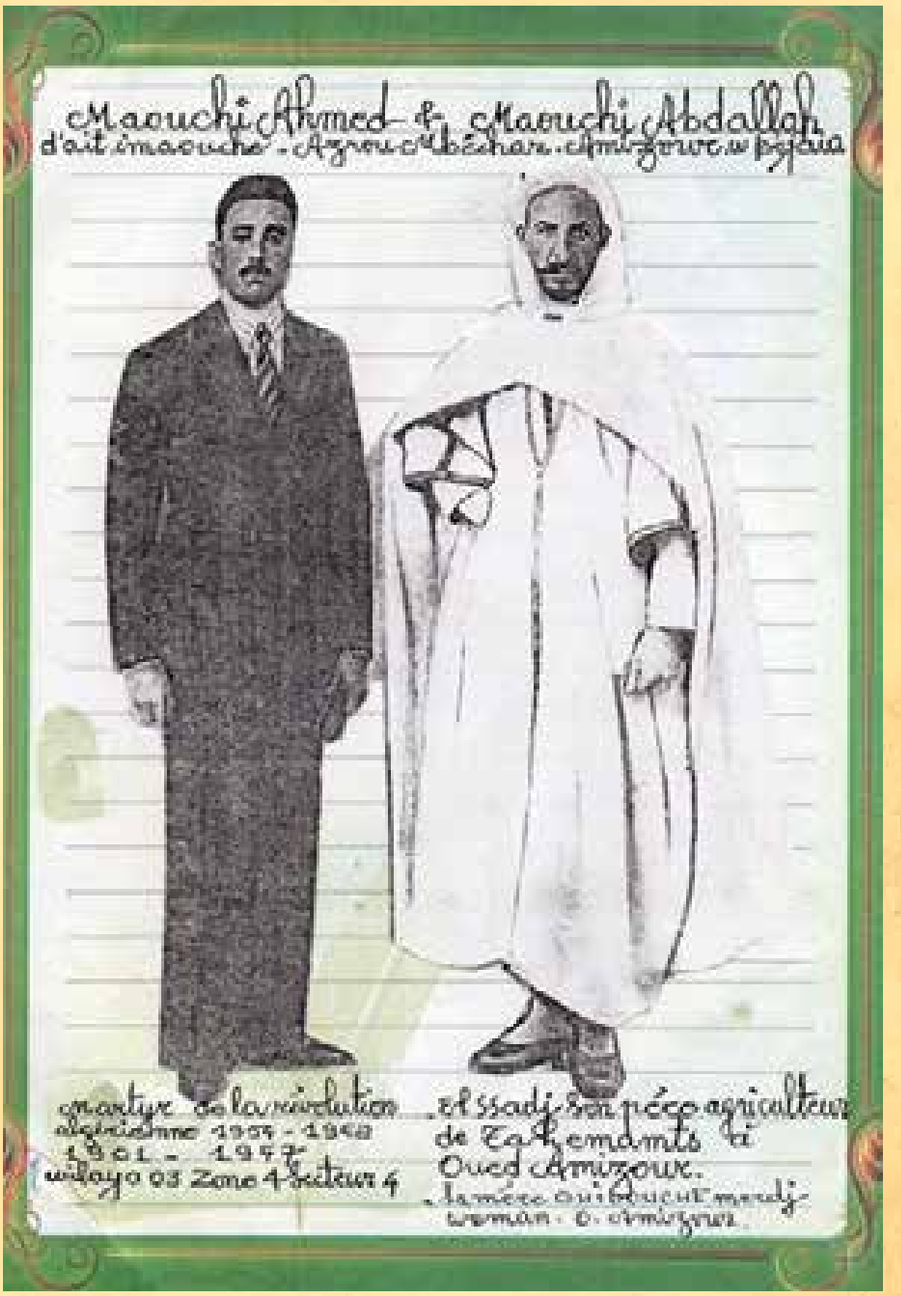
« Ma mère a enfanté un héros »

Saisissant l'occasion du débarquement des Américains durant la Seconde Guerre mondiale à Béjaïa, il achète en cachette et au noir, quelques armes de ses propres fonds auprès des troupes américaines. Le 8 mai 1945 fut l'occasion et l'espoir solide que la guerre de libération va être déclenchée et il prit l'initiative de *« monter »* au maquis accompagné de trois de ses amis : Driès Salah, Zareb Abdelkader et Ben Aïssa Allaoua. Déçus, ils rejoignirent leurs foyers, mais dénoncés, ils furent arrêtés et transférés à Sétif, deux de ses amis seront libérés, tandis que lui et Ben Aïssa seront jugés et condamnés à trois mois d'emprisonnement par la Cour de cassation de Paris. Après ces événements, le PPA sera dissous, il se présentera aux élections municipales, cette fois-ci, sous le sigle du MTLD. Présent lors des dépouillements, et constatant le bourrage des urnes, il déclarera : *« J'ai perdu la compétition, mais je serais toujours là. »* En 1947, il mène une liste pour les élections législatives, les autorités coloniales intimident la population pour l'empêcher de voter pour lui, mais en dépit de cette manœuvre machiavélique, il aura les faveurs de siens, encore une fois on aura recours à la fraude. Le pressentant comme un danger, toute une série de procès est enclenchée contre lui : rapports administratifs de la gendarmerie, du garde-cham-

pêtre et faux témoignages. Des jugements seront rendus à El Kseur par des peines d'emprisonnement et amendes. En pleine audience, il tiendra ces propos héroïques. *« C'est aujourd'hui que je me rends compte que ma mère a enfanté un héros, si vous voulez me tuer, tuez-moi. »* Après plusieurs recours, il sera acquitté par la Cour de cassation de Paris. Son combat ne s'arrête pas pour autant et il continue à militer dans les rangs du PPA-MTLD. En 1948, bravant tous les interdits, il accueille une réunion secrète du bureau politique du PPA-MTLD, dans sa ferme à Tahemmamt

Tahemmamt le sanctuaire des révolutionnaires

Certains assistèrent à cette réunion : Messali Hadj, M'hamed Yazid, Mohamed Khider, Mezerna Ahmed, Hocine Aït Ahmed, Mohamed Boudiaf, Chadli El Mekki, Boukadoum et bien d'autres (une cinquantaine). Il participe ensuite au plan préparatoire de la Révolution et met en place la première organisation militaire de la région avant de rallier leurs différentes katiba. Au déclenchement de la guerre de Libération en 1954, lors d'une réunion secrète à Smaoun dans la wilaya de Bejaia, il sera arrêté et écroué en compagnie d'Amghar Mohand Tahar, et de Benmouhoub Mohand Tayeb. Ils seront relâchés fin 1955, mais il ne renoncera pas au combat. Il sera interpellé encore une fois et arrêté, mais sera acquitté faute de preuves en janvier 1956, ce sera sa dernière arrestation. Entre-temps, la bataille d'Amacin, qui a eu lieu l'année où si Arezki l'Aurès tomba au


Maouchi Ahmed & Maouchi Abdallah
d'ait imaouche - Azrou n'bechar - Amizour w Bejaia
martyr de la révolution algérienne 1954 - 1962
1901 - 1957
wilaya 03 Zone 4 Secteur 4
et ssadj son père agriculteur de Tahemamts ti Oued Amizour.
la mère ouiboucut mendj
veuve - d - Amizour

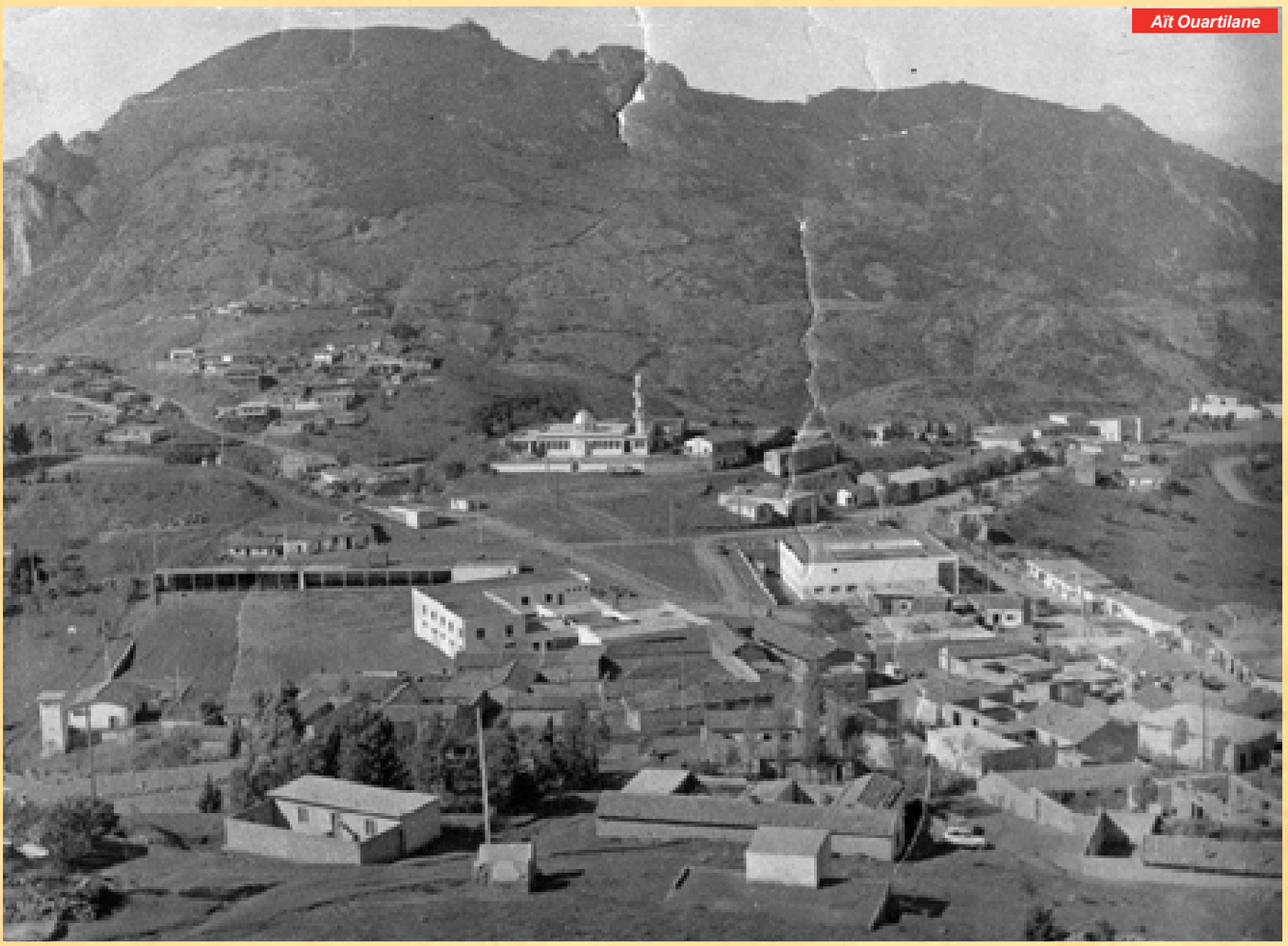
champ d'honneur, et où il sera humilié par le colon. Attaché sur le capot d'un camion militaire, il sera exhibé devant le local commercial de notre héros, voulant lui faire comprendre qu'il sera la prochaine victime. Ses deux frères seront assassinés et tous ses biens incendiés. En apprenant la nouvelle après son retour au village, il décidera de rester définitivement au maquis. Lors d'un accrochage dans la région de Timezrit, il sera blessé et secouru par ses camarades. En dépit, de tous ces maux et blessures, Si Ahmed, toujours intrépide, continuera sa lutte dans les maquis de la région d'Aït Ourtilane et se battra jusqu'à son dernier souffle.

Le village d'Aït Oumaouche

« Mon combat est à l'intérieur »

Ahmed Maouche refuse de rejoindre Tunis sur proposition du FLN et préfère lutter à l'intérieur en disant : *« Mon combat est à l'intérieur. »* Affecté dans la région d'Aït Ourtilane il exerce en qualité de commissaire politique. En juillet 1956, il rendra l'âme les armes à la main sous les tirs des avions bombardiers coloniaux et sera enterré au soleil levant d'Aït Ouartilane. Après l'Indépendance en 1962, ce sera la première dépouille exhumée, rapatriée et enterrée dans son village natal, Aït Oumaouche – un village se situant à 4 km du chef-lieu de la daïra d'Amizour.

Pour avoir plus d'informations sur l'itinéraire de ce grand martyr, nous avons recueilli quelques témoignages au niveau de son village natal, en l'occurrence, Aït Oumaouche, mais également à Aït Ourtilane, la région où il était tombé au champ d'honneur. *« Il a été le premier responsable (commissaire politique) désigné par le front de libération nationale sur la région d'Aït Ourtilane, en compagnie de si El Bachir n Tala n Tinzar et de son secrétaire à savoir Idir Agagoua. Ils s'abritent à Fighou (Tala n Tsefsaft). Oumachiche Cherif, Medjani Layachi (chahid) et Ziata H'mimi, plus tard officiers s'occupent de leur approvisionnement. Ils chargent deux enfants, Medjani Rabia et Aksas Boualem pour leur ramener à manger* », se souvient avec émotion le moudjahid Benghouba Abderrahmane. Et d'ajouter : *« Suite à l'opération Dufour menée par l'ennemi sur l'étendue de la région depuis la bataille du pont de Bousselam, situé à la limite frontalière entre Aït Ourtilane et Aït Maouche, le 29 mai 1956, il est tombé au champ d'honneur en mois de juillet 1956 à Iskarene à Aït Ourti-*


Aït Ouartilane

lane. Il y avait avec lui Saïd Redjdal qui a été blessé, son secrétaire a pu s'échapper. Il rejoint le village Igheldane situé à quelques mètres du lieu des événements. Sa dépouille a été récupérée par l'ennemi pour l'enterrer à Aït Ourtilane centre. Là où il avait tenu son discours de remerciement pour les élections qu'il avait gagnées il y a quelques années contre un membre de la famille Benabid. Il est très connu et très estimé dans la région d'Aït Ourtilane, avant même le déclenchement de la guerre de libération. Après sa mort, en juillet 1956, plusieurs problèmes ont été surgis dans les rangs des moudjahidine dans la région d'Aït Ourtilane, telle l'affaire des neufs citoyens exécutés par l'ALN au village Akrouy n Ouakli. Ils sont réhabilités par le commandant si H'mimi en 1985, car s'il était (Si Ahmed Ndlr) encore vivant, ce genre d'incident ne serait jamais arrivé, car rien ne sert d'éveiller la vengeance » affirme-t-il.

Le bien-aimé de la région d'Aït Ourtilane

Le sergent politique, Mohamed Mezheri rappelle qu'avant de rejoindre Aït Ourtilane en juin 1956, le martyr Ahmed Maouche, était dans la région de Boufanzer (Djaafra), pour préparer avec les responsables du FLN/ALN de la Wilaya III la réunion des cadres prévue pour le 30 juillet 1956. « Il a donc chargé deux moudjahidine à savoir Bella Foudil et Mezheri Mohamed pour acheminer le courrier, onze lettres, qu'ils devaient remettre aux responsables des moussebiline de la région d'Aït Ourtilane et prendre contact avec Bella Lekhder, l'un des responsables du village, Ighil Oufella, afin de récupérer deux fusils de chasse en panne auprès de Siboussi Mouloud dit El Mouloud Oumansour (chahid). Ainsi il leur avait promis avec un troi-

Une stèle érigée à la mémoire des 17 martyrs d'Aït Oumaouche

sième moudjahid d'origine d'El Kseur de les envoyer en Tunis. Malheureusement, à mi-chemin, plus exactement au lieu-dit Takkerart situé pas loin d'Assif n Hmain, les deux moudjahidines tombent dans une embuscade. Gravement blessés, ils sont secourus par Ali Oulhadj (bandit d'honneur). Ils reçoivent les premiers soins puis sont évacués à Adrar Oumaza, vu l'avancement des soldats ennemis vers le village. Si Foudil est pris en charge par le moudjahid si M'hand Sâid Meâalou à Tâalba. Mohamed a perdu un de ses doigts. Il est rentré à son village Ighil Ouffela, quelques semaines après. Le chahid Bella Foudil, est tombé au champ d'honneur le 5 janvier 1961 à Tiouel dans la commune d'Aït Maouche, avec cinq autres martyrs dont deux ont été prisonniers », a tenu à témoigner le moudjahid Mezheri Mohamed.

Yahia Maouchi

Avec le témoignage de :

Mezheri Mostapha
Maouche Arezki
Le Moudjahed Mezheri Mohamed et
Benghouba Abderrahmane
Les citoyens d'Ait Oumaouche,
et ceux d'Aït Ourtilane.

MOHAMED BENAÏSSA

dit Mohamed Ben Mohamed

LA MODESTIE DES GRANDS

Par Leïla Boukli

Guerre de libération

Histoire

C'est dans une ambiance des plus chaleureuses, que seules les familles unies ont la capacité de dégager, que nous reçoit en son domicile, sis à Hydra, Mohamed Benaissa pour nous parler, souvent ému, de son parcours. Autour d'un thé, entouré de ses enfants dans les prunelles desquels on décèle un brin de fierté, le patriarche, qui vient au monde un 24 avril 1931 à Blida, se souvient et raconte ...

La famille Benaissa est originaire du Tafilalet. Le père rebelle, poursuivi, se réfugie en Algérie, s'établit à Blida où il épouse une Algérienne. De cette union naitront trois enfants. Mohamed, sera l'ainé de la fratrie. « J'ai hérité, nous dit-il un sourire aux lèvres, des gènes rebelles de mon père, qui n'admettait pas l'injustice, ni le joug de quiconque. »

De ce père, il ne conservera qu'un vague souvenir, puisqu'il sera orphelin à 13 ans. Après ses études primaires, dans la ville des roses, il rentre au collège où il passe en 1947 son brevet élémentaire. Il est très vite rattrapé par les dures réalités de la vie. Responsable très jeune, il interrompt ses études, cherche du travail, pour subvenir aux besoins des siens. Son premier emploi sera celui de commis greffier. Sportif, il joue à l'USM Blida et évoque encore avec tendresse le médecin de l'équipe, un grand monsieur, qui les soignait gratuitement. *« Repose en paix, Dr Lacheraf, nous ne t'oublions pas »*, s'exclamera-t-il. Comme il rappelle encore les événements du 8 Mai 1945 à Blida. *« Ce jour de l'armistice, tous les enfants scolarisés de Blida ont été réunis autour de la place d'armes, de petits drapeaux français dans les mains, lorsqu'un défilé d'Algériens fait irruption au milieu de la place arborant un drapeau vert et blanc. Des policiers sortent armes au poing et tirent. J'ai vu tomber l'un des manifestants. Cet épisode m'a marqué à ce jour pour la conviction que j'ai gardé du nationalisme. Je tiens aussi à rendre hommage à mon professeur d'arabe M. Zellal qui a hurlé : Nous avons raison de manifester. »*

C'est avec ses valeurs en tête qu'à 20 ans il fait son service militaire, toujours à Blida, termine au bout de quinze mois et s'engage volontairement, pour six autres mois, afin, nous dit-il, d'éviter d'être enrôlé dans la guerre du Vietnam. Nous sommes en 1954, date du déclenchement de la lutte de libération nationale, une cause pour laquelle il milite déjà.

En 1956, l'armée française l'envoie à l'École des officiers de Saint-Maixent d'où il sortira après six mois en décembre 1956 avec le grade de sous-lieutenant. De retour en Algérie, il met à profit une permission de six jours, pour remettre sa carte de jeune officier à l'organisation de Blida, qu'il informe de sa décision de déserter et de son profond désir de rejoindre les rangs de l'ALN. Le Nidam contacte alors le colonel Saddek, qui l'instruit dans les 48 heures de sa décision : rester pour fournir des munitions et tous renseignements utiles à l'organisation. Et c'est ainsi que bravant tous les dangers, le jeune Mohamed remettra sa collecte à chacun de ses déplacements à Blida, généralement les fins de semaine. Mais ces déplacements réguliers éveillent les soupçons à son encontre. Manu militari, il est embarqué sur un bateau via la France et affecté dans un régiment en Bretagne. C'est mal le connaitre, parce que sitôt arrivé en métropole, il contacte la Fédération de France à Paris. Il a la chance de rencontrer El Hadj Mohamed Allahoum et d'autres officiers cherchant le même but que lui : rejoindre l'ALN. C'est alors qu'avec ces quelques officiers décidés à déserter, un membre de la Fédération de Paris les envoie vers Thion Ville en Lorraine pour être pris en charge par les représentants du FLN qui les aideront à traverser la frontière franco-allemande où ils

tombent hélas dans un guet-apens messaliste. Mohamed Benaissa se souvient de la course effrénée vers la gare de Thion Ville et du retour à la case départ pour chacun de ces officiers. L'incident n'affectera en rien leur détermination. Ils se réunissent entre eux, font une mise au point, contactent d'autres membres de la Fédération dont Hacène Feziri qui sera chargé d'organiser une nouvelle désertion, cette fois réussie.

Et c'est ainsi qu'enfin en avril 1958, ils rejoignent le FLN-ALN en Tunisie. *« Nous avons été formés par groupe de deux pour passer qui par la Suisse, qui par l'Allemagne, l'Italie ou la France. »*

Une fois en Tunisie, il est affecté en Wilaya IV où il rejoint des unités basées le long des frontières (Thala et Tadjerouine) et subséquemment, sous la conduite du commandant de compagnie, le défunt Ahmed dit Moustache. « Nous cheminions le long de la ligne Morice jusqu'à l'extrême sud tunisien, plus exactement à Mides qui est la dernière oasis, en tentant de nombreuses fois de traverser la ligne Morice, non sans pertes humaines et échecs », se remémore Mohamed Ben Mohamed, qui ajoute : *« Nous profitions des périodes d'accalmie pour dispenser l'instruction militaire de base dans la perspective de donner une formation militaire complète aux jeunes djounoud qui étaient réellement sans expérience. »*

Très ému, Mohamed Benaissa dit Mohamed Ben Mohamed se souvient, les larmes aux yeux, de la bataille de Mides 15 juillet 1958 entre les forces françaises du poste de Soukies et de Négrine où les compagnies de la Wilaya IV qui se repliaient de la ligne Morice sous les bombardements ininterrompus de l'artillerie furent sauvées in extremis de l'encerclement à la suite de l'explosion d'une mine antichar – qu'il avait posée lui-même –, au passage du premier camion GMC bondé de troupes. C'est à ce moment que l'opération d'encerclement s'arrête net.

En décembre 1959, le CNRA ordonne à tous les officiers supérieurs de l'ALN de rentrer en Algérie pour soutenir l'intérieur. *« Une occasion très attendue par mon compagnon d'armes Ahmed Benchérif et moi-même de même que pour Tahar Zbiri, Hadj Abdelmadjid Abdelssamed, Ali Souai et bien d'autres combattants. En avril 1960, nous traversons la ligne Morice escortés, jusque-là, par un commando dirigé par Khaled Nezzar. Vingt-quatre heures après de durs combats appuyés par des hélicoptères et des avions de chasse, quelques camarades tombent au champ d'honneur, d'autres sont blessés, dont moi à l'épaule et aux côtes. Nous serons les derniers à être passés. Fait prisonnier et amené au DOP (commando de bérets noirs), je suis atrocement torturé, battu pendant des semaines dans un souterrain dit la Casbah, dans le noir permanent, avec pour unique compagnie les cris, les hurlements, les gémissements, les pleurs, d'autres détenus de nuit comme de jour. C'était insoutenable, parce que nous étions à leur merci. »*

Visiblement encore affecté par ses souvenirs qui marquent, Mohamed Ben Mohamed se souvient du soir ou les bérets noirs ont fait irruption dans sa cellule, le menottent, lui mettent un sac sur la tête attaché au niveau du cou, le jettent littéralement sans ménagement au fond d'un fourgon. Persuadé que c'est sa dernière heure, il prononce comme tout bon musulman, la profession de foi et attend... Et par chance, après ce qui lui semble une course folle, le fourgon est stoppé par un autre véhicule. Le choc est violent et les bribes de discussion qui lui arrivent entre les occupants des deux véhicules semblent féroces. Il est arraché du fond du fourgon et ramené de nouveau dans sa cellule du 3 ou 4e sous-sol, sans savoir ce qu'il adviendra de lui. Le lendemain, il est transféré dans un autre lieu de détention dans des cellules individuelles sous la surveillance de gendarmes et de militaires. Il conclut que c'était pour lui éviter la mort. Une élimination qui avait été programmée par les gens du DOP. Deux mois après il est écroué à la maison d'arrêt de Annaba.

Dès l'indépendance avec son frère de combat, le colonel Benchérif, ils sont chargés de mettre en place l'institution de la Gendarmerie nationale dont il sera le premier chef de l'état-major jusqu'en 1965.

Cette même année, accompagné de dix autres officiers, ils partent sur ordre du ministre de la Défense de l'époque, en l'occurrence Houari Boumediene, compléter leur formation à l'École supérieure de gendarmerie de Melun. De retour en 1966, le ministre des Finances, en ce temps-là, Kaid Ahmed, le sollicite pour prendre la direction générale des douanes, poste qu'il occupera pendant six ans.

Après cela, il revient à l'ANP en tant que commandant ; il sera successivement, chef de secteur militaire à Batna puis chef d'état-major de la 3e Région militaire à Béchar. On le retrouve en formation à l'école supérieure de guerre de Paris d'où il sort diplômé, puis deviendra chef d'état-major de la 4e région militaire de Ouargla ; directeur de l'Ecole polytechnique de Bordj El Bahri (Enita) ; directeur général de la Protection civile durant 10 ans, son dernier poste puisqu'il est mis à la retraite.

Une vie bien remplie pour ce père de 3 enfants (2 garçons et une fille), grand-père de 8 petits-enfants, âgé(e)s de 6 à 23 ans.

Le couple nous raccompagne au portail du domicile et nous repartons avec en mémoire ces pages glorieuses de notre guerre de libération, conscients que sans le sacrifice d'hommes et de femmes de la trempe de Mohamed Benaissa dit Mohamed Ben Mohamed, notre devenir aurait été tout autre.

Leila Boukli

Si Salah Boubenider

Alias Sawt Al Arab,
le dernier colonel ALN
de la Wilaya II

Dr Boudjemâa HAICHOUR.
Chercheur universitaire,
ancien ministre

Le génie d'un dirigeant de la Révolution

Guerre de libération

Histoire

« Le sens de la dignité personnelle de l'homme et son exigence de reconnaissance ont été présentés jusqu'ici comme la source des vertus nobles telles que le courage, la générosité et l'amour du pays comme le siège de la résistance à la tyrannie, et comme l'une des raisons du choix de la démocratie ».

Francis Fukuyama (La fin de l'histoire et le dernier homme)

Comment écrire l'histoire de notre Révolution, établir les faits et narrer un récit national sans pouvoir réveiller les souvenirs de notre mémoire collective où se sont déroulés des événements qui ont façonné le devenir de l'Algérie indépendante ? En fait chaque Révolution a sa propre histoire indissociable de son contexte. Il y a des enjeux qui la légitiment ou la discréditent. Si Abdellah Bentobbal à l'occasion du séminaire de la Wilaya II organisé dans l'enceinte de l'auditorium de l'Université des frères Mentouri en 1985 précise que « nous avons fait une Révolution et non une guerre ».
Donc chaque Révolution a sa propre singularité. Nommer une révolution c'est prendre partie et lui imposer un sens. L'enjeu est donc politique et idéologique. La Révolution se construit par les acteurs en fonction de leurs motivations. Elle est une rupture avec l'ordre colonial établi, une mutation socio-politique. Elle est de nature paysanne du fait que plus de 80% habitait la campagne.

Si Salah Boubenider un authentique révolutionnaire

Nous revoilà ensemble Zoheïr fils de Si Salah Boubenider et moi-même en train de revisiter un passé récent de plus d'un demi-siècle, pour rappeler à partir d'informations recueillies et présenter le portrait d'un militant, d'un révolutionnaire qui a marqué par ses qualités d'homme d'action, l'histoire d'un combat anticolonial multiforme dans le Nord Constantinois. Enfant il a fait l'objet d'une humiliation de la part du directeur d'école, racontait sa maman. Avant de rejoindre l'école, sa maman lui remettait une galette écrémée de beurre qu'il mangeait. C'est alors qu'il fut interdit de mettre dans son cartable un tel

aliment. C'était une première atteinte à un élève qui se voit déjà conscient des pratiques anti-arabes.
Depuis, une sorte d'aiguisement de sa conscience allait réveiller en lui l'idée de quitter l'école indigène. Il va s'imprégner en allant fréquenter l'école coranique dont le maître n'était autre que Si Abdelhamid Mehri jusqu'à un âge où il pouvait aller travailler dans le commerce en s'achetant un camion pour faire les souks hebdoma-

Zighoud Youcef

daires. C'est dans cette ambiance qu'il commence à s'intéresser à la politique.

Les premiers pas au PPA/MTLD de Si Salah Boubenider se sont faits grâce à Si Mohamed Keddid ami de Didouche Mourad qui l'accompagnait pendant son séjour dans le Nord Constantinois. Ce qui lui a permis d'adhérer de par, son dynamisme à ce grand parti du peuple algérien et du Mouvement pour le triomphe des libertés et de la démocratie.

Nous constaterons chez l'homme s'élever des désaccords, des controverses dans les plus humbles manifestations, point de départ des divergences entre les hommes. Si Salah avait un sens de jugement moral et de justesse qui l'ont façonné durant tout son parcours militant. Si Salah Boubenider est né en 1929 à Oued Zenati dans la wilaya de Guelma et décédé à l'âge de 76 ans un 27 mai 2005.

Fils de Boubenider Brahim et de Hezili Fatma, Salah Boubenider fait partie déjà des groupes scouts dès l'enfance. Il prendra conscience après les massacres du 8 Mai 1945 de l'action révolutionnaire et sera de l'Organisation Spéciale qui préparera le déclenchement du 1er Novembre après la réunion des 22.

Zighoud/boubenider vaincre ou mourir en martyr

Il rejoint le PPA/MTLD dans l'une des branches de l'OS dirigée par Slimane Barkat, un évadé de la prison d'Annaba. Il fut arrêté lors du démantèlement de l'OS en 1050 à Tébessa et sera condamné à 18 mois de prison. C'est durant son incarcération en prison qu'il se lia d'amitié avec Si Ahmed (Zighoud Youcef).

A sa sortie de prison en 1952, il reprend ses activités et formera dès 1955 son groupe à Oued Zenati composé notamment de Si Abdelmadjid Kahlras, Rabah Belloucif alias Rabah Al Oumma, Mahdjoub Laïfa…pour rejoindre en février de la même année le groupe de Zighoud Youcef qui venait d'assurer la relève de Si Mourad Didouche tombé au champ d'honneur. Si Salah Boubenider sera chargé par Si Ahmed Zighoud du secteur de Constantine-Aïn Abid- Oued Zenati. Il montrera ses capacités d'organisation en tant que meneur d'hommes et un fin stratège.

Salah sawt al arab en premieres lignes du combat

Ce n'est pas par hasard qu'il prit le pseudonyme de « Sawt al Arab » du fait qu'il a le sens de l'éloquence révolutionnaire qui encourage ses élément à aller affronter l'ennemi en se mettant lui-même en première ligne du combat libérateur. Lorsque le Nidham dirigé par

De droite à gauche, debout Mustapha Khalfallah, Salah Boubenider, Messaoud Boudjeriou, Abdelmajid Kahleras.

Aouati Mostefa et Ali Zaâmouche à Constantine fut disloqué, il se charge de réorganiser la ville de Constantine en s'appuyant pour cela sur Si Messaoud Boudjériou dit Al Kasentini. Si Salah Sawt Al Arab à l'issue du congrès de la Soummam, devint chef de zone puis membre du commandement de la Wilaya II (Nord-Constantinois) lors du départ de Si Abdellah Bentobbal pour la Tunisie (première réunion du CCE en Tunisie), lequel avait auparavant succédé à Zighoud Youcef tombé au champ d'honneur à son retour de la Soummam.

Le génie de Si Salah Boubenider face au plan Challe

C'est en sa qualité de responsable militaire qu'il assuma alors pleinement la charge de chef de la Wilaya II en remplacement d'Ali Kafi qui venait de partir aussi pour la Tunisie en janvier 1959 pour le conclave des dix colonels. Pour Si Salah Sawt Al Arab il assumera la plus longue et la plus lourde responsabilité d'un chef de Wilaya dans l'histoire de la résistance intérieure de l'Algérie en guerre.

Il faut dire que jusqu'au début de 1959 hormis les avions d'observation de l'ennemi (mouchara) et les avions de chasse T6, la situation du maquis semblait être en position d'attente. Six mois après, ce sont les opérations ravageuses et terrifiantes de Challe du nom du général qui les dirige avec l'aide du général Crépin qui ont encerclé tous les refuges du maquis où campent les moudjahidines. Dans le Nord Constantinois, ces opérations ont pris le nom de « Pierres précieuses ».

L'échec du plan de Constantine face à la révolution

Pour rappel avec l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir en 1958, un plan de guerre fut élaboré. Il portera le nom de Plan de Constantine, mais c'est surtout les moyens colossaux mis pour venir à bout de la Révolution en doublant les barrages électrifiés sur les deux frontières nord appelées « Lignes Challe et Morice » construites pour arrêter tout acheminement des armes pour les maquisards de Tunisie et du Maroc. L'objectif étant aussi de couper tout contact des populations avec l'ALN et toutes formes de relations pour saper la résistance du peuple.

Boubenider/Boudjeriou, Constantine citadelle du Fida

Pour faire face au plan Challe, Si Salah Boubenider sera aidé par deux de ces adjoints que sont Si Hocine Rouibah et Si Tahar Bouderbala alias Tahar Annabi. A l'issue d'une réunion tenue à Ouled Askar réunissant les chefs de zones, des dispositions furent prises notamment l'approvisionnement en armes et matériel de guerre.

Désormais, les comités de douars composés de cinq membres se voient confier la lourde charge d'assurer à la fois les liaisons et la logistique des groupes et des sections de combat.

Des caches sont spécialement aménagées afin de sauvegarder les archives et autres objets. Constantine fut érigée en zone autonome (zone V) sous la responsabilité de Si Messaoud Boudjeriou et se

voit renforcer en cadres à l'intérieur même de la ville devenant « la citadelle du Fida ».

De Gaulle, la faillite militaro-financière et politique

Il faut rappeler que durant cette période plus de 50 000 soldats français ont encerclé et ratissé tout le massif de Collo. Le plan Challe dans le Nord Constantinois s'éternisa jusqu'au 19 mars 1962. Cette présence était une saignée pour le budget français poussant le général de Gaulle à aller à la table des négociations surtout après les manifestations du 11 décembre 1960 qui pesèrent sur l'opinion internationale pour la revendication du peuple algérien à l'autodétermination.

L'intérieur éprouvait d'énormes difficultés pour traverser ses barrages électrifiés au prix de centaines de vies humaines ; même les mulets qui transportaient armements et provisions périront au travers des fils survoltés électrifiés. Des Ouled Aïdoun dans la région d'El Milia, Si Salah Sawt Al Arab gérait et dirigeait les offensives contre les troupes du général Challe et du colonel Roger Trinquier chargé d'appliquer le plan Challe dans le Nord Constantinois sous le nom de « Pierres précieuses ». Ce dernier qui succéda au colonel Marey fut abattu lors d'une embuscade par nos vaillants moudjahidines.

Foi et bravoure contre opération « Pierres précieuses »

Durant cette période, raconte un moudjahid Omar Chidekh dans son livre (Le Royaume des fellagas), « il y a eu le bombardement des Béni Sbih au mois de février 1958 et Béni Aïcha le mois de mai de la même année avec deux cents bombardiers dans le cadre du plan Sauvignac ». A la mort de Hocine Rouibah, responsable politique de la Wilaya II, un homme éclairé et instruit, Si Salah Boubenider est resté seul à sillonner le territoire de la wilaya et à désigner de nouveaux responsables des moudjahidines tombés au champ d'honneur.

Si Salah Boubenider est parmi les rares à promouvoir et à booster les jeunes cadres intellectuels à prendre des responsabilités dont un bon nombre d'entre eux périrent en plein combat comme Saïd Bentobbal, Bachir Lakehal, Mohamed Boubazine, Bachir Bennacer, Amar Rouag, Kahal Abdellaziz, Fadhila Saâdane, Mériem Bouatoura, Kouicem Abdelhak etc. Ceux qui ont survécu, certains parmi eux, occupèrent de hautes fonctions au lendemain de l'indépendance.

De dr. à g. : Abdelkader Bouchrit, Hachemi Hadjeres, Mohamed Toumi, Hocine Rouibeh, Salah Boubnider dit Sawt El Arab

Salah Sawt al Arab et gestion intelligente de la crise d'été

Pour parler du programme de Tripoli qui a fait émerger au grand jour les divergences tant doctrinales que de leaderships, il y a eu amalgame, comme le précise Mohamed Harbi « d'éléments de conceptions différentes dont le programme reflète une vision nationaliste et populiste

Salah Boubnider dit Sawt El Arab et Brahim Chaïbout

qui sacralise et idéalise le peuple et en même temps déifie l'Etat ».

Ainsi l'histoire du FLN, des origines au cessez-le-feu, a engendré une situation telle qu'aucune question ne pouvait se poser ouvertement et honnêtement.

La réunion de Tripoli consacre la désunion. La Wilaya II se trouve être confrontée à l'EMG pour avoir pas pris position avec le GPRA. Les émissaires de l'EMG que sont Chadli Bendjedid, Hachemi Hdjeres, Mohamed Atailia et Mohamed Salah Bechichi seront arrêtés sur ordre du commandement de la Wilaya II et seront dirigés comme prisonniers vers la région d'El Milia. Il faut dire que les chefs de secteurs de la Wilaya II réunis en assemblée extraordinaire ont pris les décisions importantes. Il s'agit de leur refus d'accepter l'autorité de l'EMG et d'appeler à l'intégration des bataillons de l'armée des frontières dans leur wilaya d'origine. En fait, le conflit éclate au moment de la désignation du bureau politique à la session du CNRA qui se tenait du 25 mai au 7 juin 1962. Même si une commission chargée d'opérer des consultations pour faire partie du BP, qui, selon les sondages, donnait 33 voix sur la liste de Ben Bella contre celle de Krim Belkacem qui a recueilli 31 voix.

Il en ressort que la majorité des deux tiers n'a pas été requise. Il faut donc passer à des alliances sans lesquelles il y aurait un blocage. Certaines procurations vont fausser donc le vote (celui de Yazouren pour la Wilaya III et celle d'Ahmed Bencherif pour la IV qui ont soutenu Ben Bella). Alors que les dirigeants de la Wilaya II expriment des intentions différentes. Les Commandants Larbi Benredjem dit Larbi El Mili (responsable de l'intendance) et Rabah Belloucif alias Rabah El Oumma (responsable des renseignements et des liaisons) se désolidarisent de leurs collègues de la Wilaya II et voteront pour la liste de Ben Bella.

La séance du CNRA sera donc suspendue dans un brouhaha sans commune mesure. Dans la nuit du 6 au 7 juin, Benkhedda quitte Tripoli sans en référer au bureau du CNRA et ses collègues du Gouvernement, mettant l'assemblée dans l'impossibilité de clore normalement et statutairement sa mission. En réalité, l'impasse de juin 1962 est en partie le résultat de la fuite en avant. Selon Mohamed Harbi dans son livre Le FLN-mirage et réalité, quarante membres du CNRA signent personnellement ou par procuration un procès-verbal de carence à l'encontre de Benkhedda. Trente et un seulement d'entre eux sont fermes partisans de Ben Bella (les neuf autres contestent le vote émis en leur nom). lorsque le 10 juin 1962, les deux vice-présidents du GPRA, Belkacem Krim et Mohamed Boudiaf rentrent à Alger, c'est pour rencontrer et s'assurer l'appui de la Wilaya II. Le commandant Ahmed Bencherif a été arrêté à Rovigo et libéré sur intervention du commandant Lakhdar Bouregaâ et assigné à résidence à Blida.

Pour montrer ses bonnes intentions, Ahmed Bencherif déchirera l'ordre de mission qui l'avait nommé en dépit des règlements, chef de Wilaya IV en présence de Hassan Khatib. Pour ce qui est de Kaïd Ahmed, il sera arrêté à Constantine. Seuls Abdelhamid Brahimi et Abderahmmane Bendjaber prendront contact avec les cadres de la Wilaya II, Si Salah Sawt Al Arab était absent et c'est Belkacem Fantazi qui assure la direction en l'absence du colonel Salah Boubenider. Cette rencontre n'a servi à rien.

En ce moment, les 24 et 25 juin 1962 une réunion aura lieu à Zemourah y participent les Wilayas II, III, IV, la ZAA et la Fédération de France. Les Wilayas I, VI ne répondent pas à l'invitation tandis que la Wilaya V tout en étant favorable, reste hésitante. Par contre, Krim Belkacem et Mohamed Boudiaf envoient à la réunion inter wilayas un message de soutien.

L'objectif primordial est de préparer les listes des candidatures à l'Assemblée constituante ainsi que les conditions de déroulement et de participation au Congrès national du FLN, sans oublier l'intégration des unités de l'ALN stationnées aux frontières et de ce fait proclamer l'état d'urgence sur l'ensemble du territoire. Le 26 juin 1962 marque la fin du gouvernement. La crise de la direction devient publique. Les ressentiments, les intrigues envenimment les antagonismes politiques.

Il n'y a pas de règles mais un jeu terrible et complexe dans lequel interfèrent les alliances extérieures et les calculs stratégiques de la Tunisie, du Maroc, de l'Egypte et de la France. L'histoire s'accélère dans le dédale des intrigues, des intérêts personnels et des passions. Si Salah Boubenider négocie avec Ben Bella et Khider la levée de l'état d'urgence dans le Nord Constantinois en vigueur depuis le 24 juin et en échange il obtient la promesse de la convocation du CNRA.

Il revient donc à Constantine le 24 juin 1962 pour annoncer la fin de la crise. Le lendemain Larbi Benredjem, en violation des accords, occupe Constantine grâce aux unités des frontières stationnées à Aïn M'lila et procède à de nombreuses arrestations des cadres de la Wilaya II dont un ministre en la personne de Abdellah Bentobbal. La crise continuera encore quelques jours. Celle-ci a libéré des forces incontrôlées dont le commandant Larbi Beredjem responsable de la région d'El Milia de 1956 à 1961 et accédera plus tard au Conseil de wilaya.

La victoire du Bureau politique sur les wilayas et la Wilaya II se trouve être dans un imbroglio. En fait Ben Bella se trouve être pris en tenaille entre ses alliés de l'EMG et le commandant Larbi Benredjem, d'une part, et les partisans du colonel Salah Boubenider d'autre part. Cette wilaya qui a tant évité les déchirements se trouve être secouée par les divergences au sommet. Le 6 août 1962, Ben Bella se rend à Constantine et procède à la séparation du pouvoir politique et du pouvoir militaire.

Sur les cinq membres du Comité de wilaya, trois d'entre eux sont chargés de former le FLN. Ce sont le colonel Salah Boubenider et les commandants Abdelmadjid Kahlras et Rabah Belloucif. Les deux autres, les commandants Larbi Beredjem et Tahar Bouderbala, ont la direction de l'armée. Mais cette solution n'agrée pas Larbi Beredjem allié à Ali Mendjeli de l'EMG qui refuse d'appliquer cette décision.

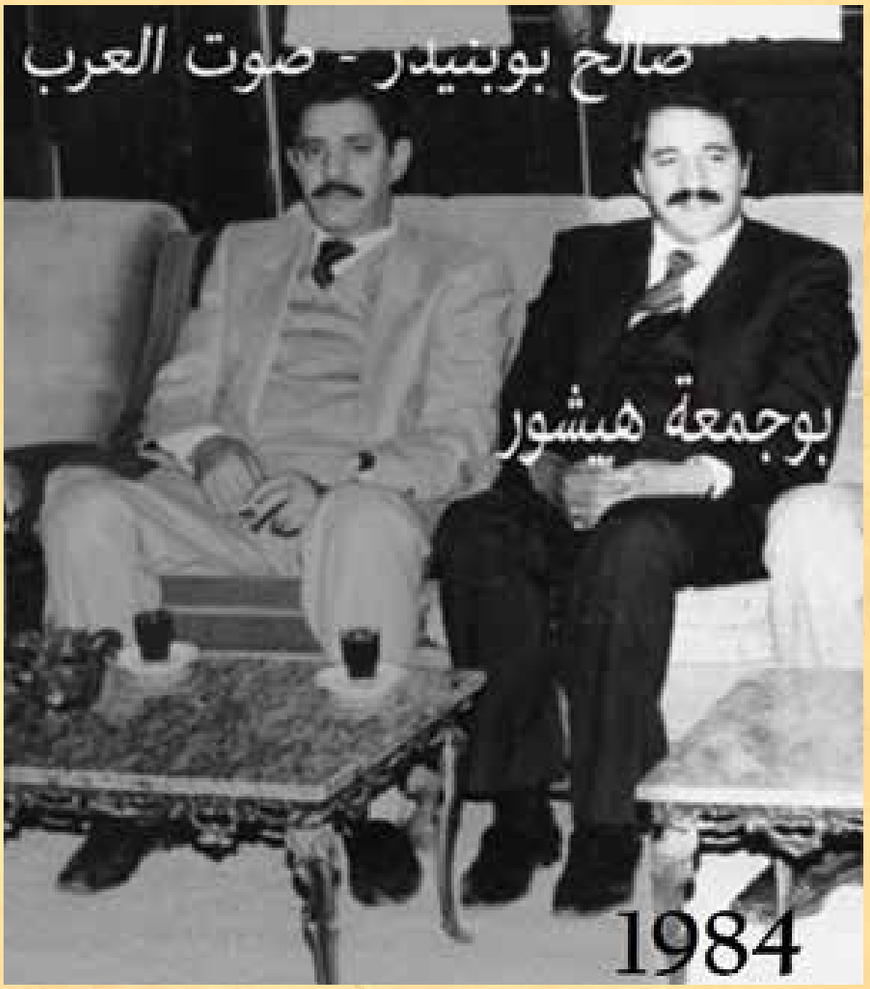
En fait, Larbi Beredjem n'est rien sans l'appui de l'EMG. Mais le

pouvoir réel est entre les mains des commandants Bensalem, Chabou et Chadli Bendjedid qui recouvre sa liberté après la prise de Constantine. Le conflit au sommet de la Wilaya II entre les dirigeants appelle le BP à intervenir et les convoque à Alger. C'est Hadj Ben Alla et Rabah Bitat qui doivent appliquer la décision prise. Si Salah Boubenider est assuré de l'emporter sur ses rivaux. La veille de leur arrivée à Constantine, le commandant Larbi Benredjem fait un coup de force.
Il fait arrêter des centaines de cadres. Kaddour Boumedous est grièvement blessé lui qui s'est distingué au cours du fida à Constantine.

Salah Boubenider et l'été de la discorde

Le BP impuissant et même complaisant croit affirmer son autorité en nommant le colonel Boubenider commissaire national du FLN pour le Nord Constantinois avec deux adjoints que sont Abderahmane Guerras et Bachir Boumaza. Cette solution a été rejetée par l'EMG. De nouveau Si Salah sera arrêté et vite libéré par les siens qui ont intervenu en force.

Le Nord Constantinois vit à l'heure du pillage, selon Mohamed Harbi « Les officiers de l'intérieur, une petite minorité, se servent les premiers et rachètent les commerces européens de luxe de la rue Caraman et de la rue de France à Constantine ».



Certains sont arrêtés avec leur butin et vite libérés. Le capitaine Abdelhamid Brahimi alerte le colonel Boumediene et le commandant Ali Mendjeli et leur fait part du mécontentement de la population exaspérée par l'arbitraire et les seigneurs de la guerre. La réponse qui fut donnée : « Nous avons toujours besoin de Si Larbi » lui répondent-ils. Sidéré par un tel langage, le capitaine Abdelhamid Brahimi donne sa démission et quitte l'armée.
Les chefs de wilaya ont droit de regard dans le choix des députés pour la prochaine assemblée. Il se trouve que les départements contrôlés par les Wilayas II, III, et IV ont eu un quota de 128 députés sur 196, ce qui met le BP dans une situation où leurs adversaires seront majoritaires et constitueront une forte opposition. La crise de la Wilaya IV ramène sur le devant de la scène tous les acteurs de la crise de Juillet.
A la demande du Colonel Hassan Khatib, le colonel Mohand Ould Hadj négocie un cessez-le-feu. Les contingents de la wilaya IV se retirent d'Alger le 9 septembre où les troupes des frontières, devenues ANP font leur rentrée à Alger. La position de l'EMG sort renforcée

de l'épreuve de force avec la wilaya IV. Cette crise du FLN prend fin dans le sang et les larmes.

Le marchandage autour des listes des députés de 1962

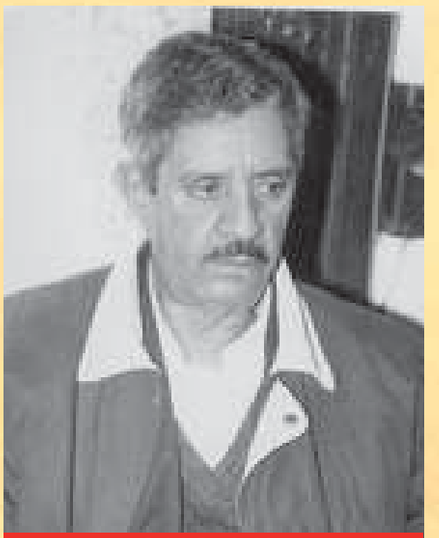
Le marchandage autour des listes de députés est un précieux indice du nouvel équilibre des forces et des tendances. Sont éliminés et rayés des listes de députés une cinquantaine de dirigeants et de cadres dont Benkhedda, Boussouf, Bentobbal, Dahlab, les colonel Boubenider, Ali Kafi, Benaouada, les commandants Tahar Bouderbala, Abelmadjid Kahlras ainsi que Mohamed Benyahia, Mostefa Lacheraf, tous membres du CNRA et Abdesselam Belaïd délégué FLN dans l'exécutif provisoire.

La répartition des postes ministériels dans la formation du nouveau Gouvernement d'une vingtaine de membres partisans du groupe d'Oujda (Tlemcen) le 26 décembre 1962 est un savant dosage entre les tendances en présence.

Si Salah Boubenider que j'ai connu après l'indépendance me laissa une impression d'un grand homme de dialogue et d'écoute. Lui qui a eu la lourde responsabilité de continuer le combat jusqu' à la fin des hostilités avec les Français n'a pas joui de cette allégresse et de la joie de notre indépendance. Il fut arrêté par les forces de l'EMG des frontières à la suite de sa position avec le GPRA. Il sera relâché par Ben Bella et fut arrêté une seconde fois avec Mohamed Boudiaf.

En 1964, Houari Boumediene le désigne comme membre du commandement arabe uni au Caire. Il sera mis au parfum du redressement révolutionnaire ou coup d'Etat et rentre à Alger après le 19 juin 1965 pour être membre du Conseil de la Révolution chargé des organisations de masses au Secrétariat exécutif du Parti FLN que dirigeait Chérif Belkacem alias Si Djamel.

Après le coup d'Etat fomenté par Si Tahar Zbiri contre Boumediene, Si Salah se retire de la politique et va s'occuper de ses activités dans le monde des affaires. En 1994, le Président Zaroual le choisit pour présider la commission nationale des élections dont il s'acquitte avec brio. Il sera désigné ensuite comme sénateur du tiers présidentiel par le Président Zéroual dont il démissionne avec deux de ses compagnons en s'opposant à la loi pénalisant le délit de presse. Il fondera au lendemain de la démission du Président Zéroual, un mouvement de rassemblement des forces républicaines dénommé CCDR (Comité de coordination pour la défense de la République).


Salah Boubnider

Si Salah Boubenider un démocrate au service de la révolution

Si les héros meurent jeunes, ceux qui ont survécu ont connu des situations amères dans le pays qui l'ont libéré. Point de place pour ceux dont la foi et la détermination reflètent les idéaux pour lesquels ils ont combattu. Devant l'impossible personne n'est tenu.

L'Algérie a payé un lourd tribut en vies humaines pour recouvrer son indépendance face à la machine de guerre infernale du colonialisme. L'Histoire retiendra devant Dieu et les hommes la part congrue de leur engagement, de leur sincérité et de leur intégrité à servir la Nation.

Chacun sera comptable de ses actes devant le panthéon de l'Histoire. Si Salah Boubenider alias Sawt al Arab est de cette trompe d'une génération qui a sacrifié sa jeunesse dont la sagesse lui a don-

né toute la mesure et le génie de ne pas entraîner son peuple dans une guerre fratricide en faisant abstraction de tout égo. Seuls comptent la stabilité et le bien-être de son peuple. Le 25 mai 2005, une oraison funèbre est lue par Si Abdelhamid Mehri, devant une foule nombreuse venue rendre un dernier adieu, les hommages unanimes de la Nation à l'homme, à son humilité et à son légalisme envers les institutions de la République dans le cimetière de Sidi Yahia à Alger.

DrBoudjemâa Haichour,
chercheur universitaire- ancien ministre

Bibliographie

1- Gilber meynier : « histoire intérieure du fln 1954/1962 fayard 2002.

2- Yves courrière : « la guerre d'algérie tome iv –les feux du désespoir » collections le livre de poche- librairie générale française.

3- gilbert meynier et mohamed harbi : « le fln – documents et histoire 1954/1962 fayard 2004.

4- Bernard tricot : « les sentiers de la paix – algérie 1958/1962» edition plon 1972.

5- Ali haroun : «algerie 1962 la grande dérive» - éditions l'harmattan, paris 2005

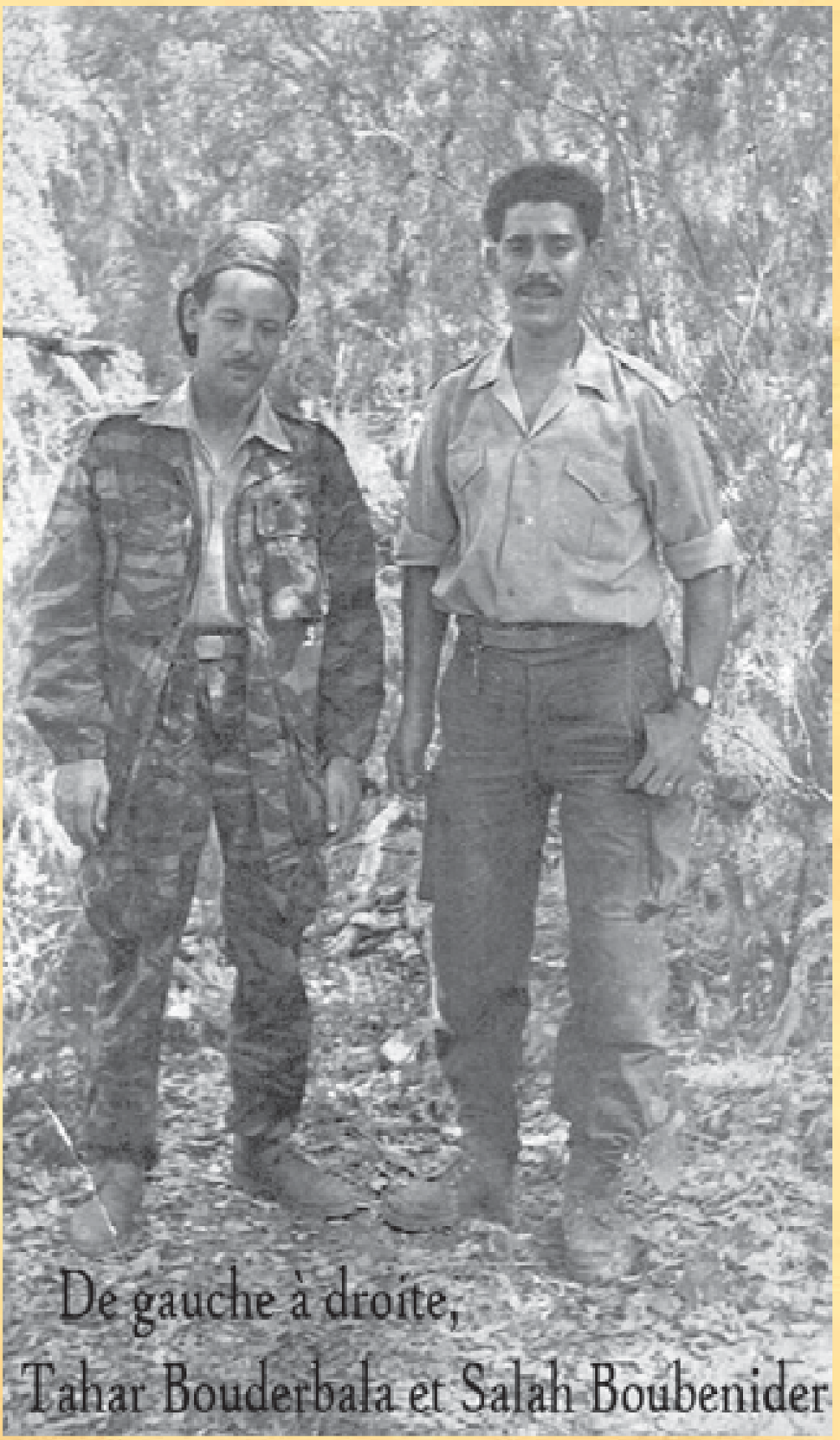
6- Ali haroun : «l'été de la discorde: algérie, 1962 »casbah éditions, alger 2000

7- Chidekh omar el aïdouni : « le royaume des fellaga» imprimerie guerfi batna 2014.

8- Ahmed boudjeriou : « mintaka 25 guerre d'algérie »onda n°365 année 2008.

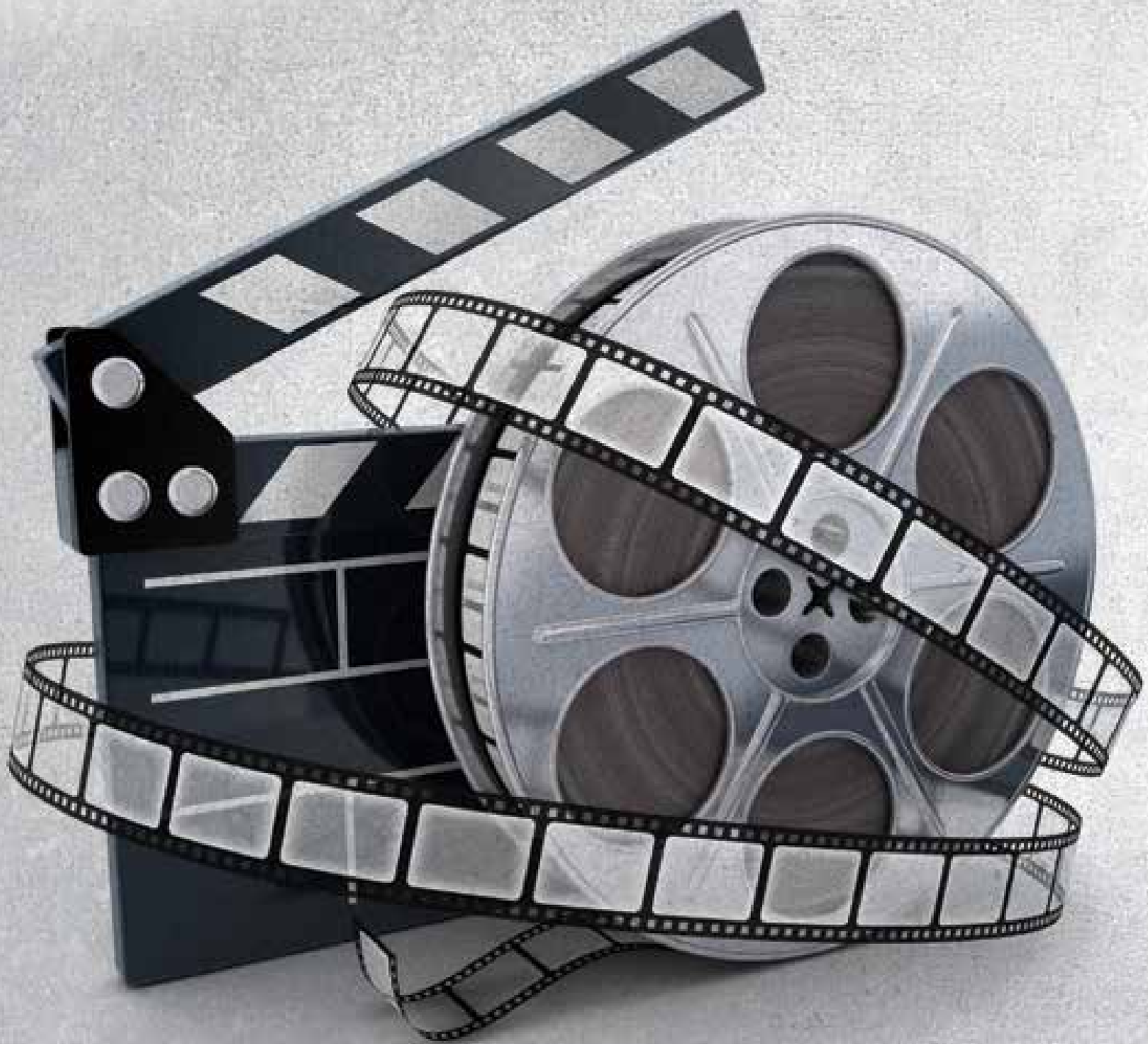
9- Mohammed harbi : « le fln, mirage et réalité des origines à la prise du pouvoir (1945-1962) » ,editions jeune afrique, paris, 1980

10- Slimane chikh : « l'algérie en armes ou le temps des certitudes.» casbah éditions, alger 2005



en avant-première à ***Alger***

LE MALG PAR L'IMAGE



Par Leila Boukli

Guerre de libération

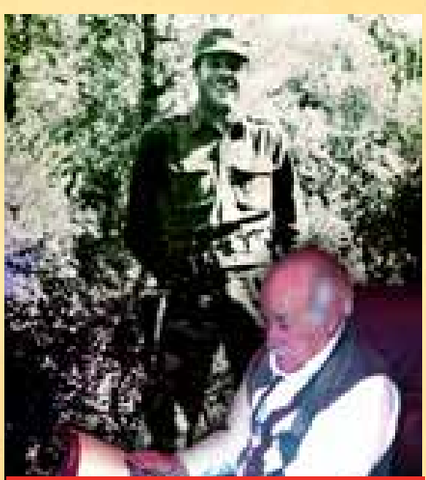
Histoire

Les films documentaires Les transmissions et Les immortelles du MALG consacrés au soutien multiforme des transmissions et des renseignements à la Révolution (1954-1962) ont été projetés le 7 avril dernier, en avant-première à Alger. Le lendemain soit le samedi 8 avril, le documentaire final projeté, résumera en 2h26' l'importance du renseignement, le GPRA et l'impact international ; les accords d'Evian, l'aide des étrangers à la cause algérienne en l'occurrence celle de John Fitzgerald Kennedy, Enrico Mattei et le regretté Salah Bouakouir réhabilité grâce au MALG … La torture, la trahison et l'identité algérienne rabrouée et maltraitée ainsi que le parallèle des événements intérieurs face à la IVe et la Ve République.
Etaient présents, aux trois documentaires projetés, Dahou Ould Kablia, président de l'association des anciens du MALG, des moudjahidine, d'anciens ministres, de hauts responsables et un public venu de divers horizons qui n'a quitté la salle qu'après le débat ouvert, par M. Ould Kablia.

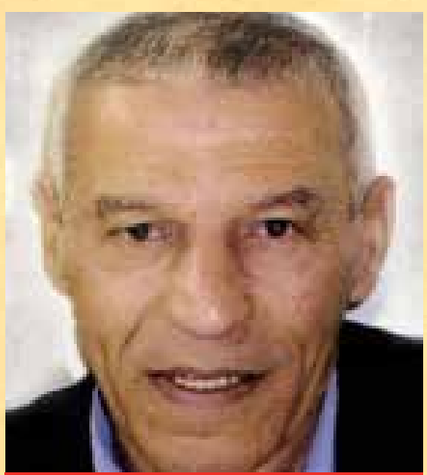
Réalisés par Amine Kaïs, ces documentaires qui font partie d'une série composée de quatre autres œuvres, mettent en lumière l'engagement des hommes et des femmes dans les missions de renseignement et de transmission de l'Armée de libération nationale (ALN/ MALG). Les documentaires se focalisent sur les missions des éléments du Ministère des liaisons générales et des communications en 1958 (MLGC), devenu en 1960, le ministère de l'Armement et des Liaisons générales (MALG).

En première partie, le documentaire Les transmissions de 60 minutes s'attarde sur le rôle «fondamental» des renseignements et le soutien multiforme qu'il a apporté à la Révolution aux plans intérieur et extérieur. Ali Salah, Abdelhamid Lakhdar, Mustapha Tounsi, responsables des centres de transmissions et opérateurs radio du MALG, entité ministérielle du Gouvernement provisoire de la République Algérienne (GPRA), sont revenus sur le recrutement au sein de ce corps de renseignement. Les intervenants ont évoqué l'apport «probant» des centres d'écoute du service du renseignement de l'ALN tant à l'Est qu'à l'Ouest. Ces cellules, installées à travers le pays et à l'étranger, dont la Tunisie, le Maroc, la Libye et l'Egypte permettaient de «décrypter les communications de l'armée coloniale» jusqu'au gouvernement général français.

Le documentaire Les immortelles du MALG retrace, lui, le parcours des femmes qui ont re-



Abdelhamid Lakhdar



Mustapha Tounsi

Guerre de libération

Histoire

Dahou Ould Kablia

Enrico Mattei

John Fitzgerald Kennedy

joint le corps des contrôleurs, une cellule du MALG créée en février 1957. Soutenu par des témoignages de cinq combattantes qui ont fait partie de ce corps d'inspection et de contrôle dans les maquis de la Wilaya V, le documentaire met en valeur le combat de la femme algérienne durant la guerre de Libération et sa contribution aux actions du renseignement. Rachida Miri, Khadidja Brikci-Sid, Malika Hadjadj, Yamina Chellali et Aouali Ouici- Senouci ont partagé avec émotion leurs expériences dans le contrôle des unités de l'armée dans les maquis. Evoquant leur recrutement aux réseaux du MALG, ces femmes, alors lycéennes, se rappellent notamment leur formateur Abdelhafid Boussouf, dit Si Mabrouk.

Les témoignages étaient accompagnés d'images montrant des combattantes dans le maquis et des scènes de bombardement de l'armée coloniale et de villages soumis à cette force présente sur tout le territoire algérien.

Egalement producteur et réalisateur Amine Kaïs, duquel nous nous sommes rapproché, à la fin des projections, a indiqué que la

Le GPRA à Genève

Les immortelles du MALG

A g. : Benchaou Med de Telagh et Benaïssa, 1er responsable de l'écoute

série, qui comprend sept documentaires réalisés dans le cadre du 60e anniversaire de la Révolution, montre l'apport du renseignement à la guerre de Libération. Reste à montrer ceux traitant de « l'aviation » et des pilotes formés de 1957 à 1961, en Syrie, Irak, Egypte puis en Chine et en URSS ; de « l'armement » et des usines de fabrication ; de la famille révolutionnaire, soit les familles algériennes qui ont émigré au Maroc à la fin du XVIIIe siècle pour des raisons de spoliation de terres et de menaces de mort, le typhus, la sécheresse…

Abdelhafid Boussouf et ses hommes (Dar Benyekhlef à Oujda)

Anciens cadres du renseignement DVCR

Abdelhamid Lakhdar dit Benaïssa debout à droite avec ses compagnons d'armes

Ecoute des réseaux ennemis (1957-1958)

Au début du XIXe siècle, cette communauté ira poursuivre des études supérieures possibles à l'époque au Maroc, où ils vont exceller dans diverses disciplines et servir l'administration locale et ce jusqu'au cercle Royal de son excellence le

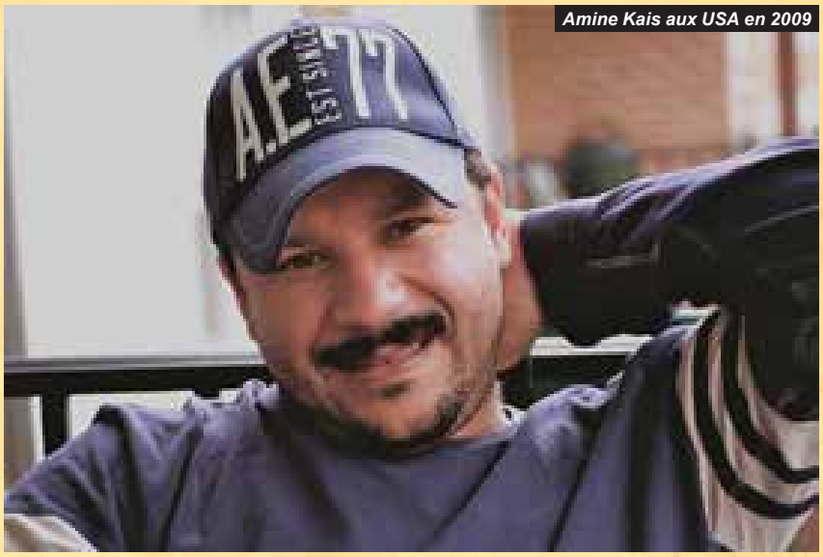
Roi Mohamed V. Un autre documentaire traite de la Wilaya V et du colonel Lotfi, ce visionnaire qui tombera en martyr dans les maquis de Béchar le 27 mars 1960.

Pour Amine Kais, l'expérience bien que difficile a été concluante. Le résultat a été concret et satisfaisant. Il projette de programmer des séances dans d'autres villes d'Algérie en commençant par Oran, Constantine, Mila, Annaba, afin, nous dit-il, que tous puissent voir cette série pour connaitre le sacrifice de leurs ainé(e)s et savoir ce qu'est le vrai patriotisme: aimer son pays et le défendre.

Amine Kais aura donc été durant 6 ans sur les traces de son grand-père qui a cédé sa maison d'Oujda à l'ALN qui deviendra le point névralgique de l'École des cadres du FLN et la naissance des services secrets algériens.

Mais aussi sur les traces d'autres familles, où il a cherché de par le monde les archives de cette page glorieuse de notre guerre de libération.

Leila Boukli



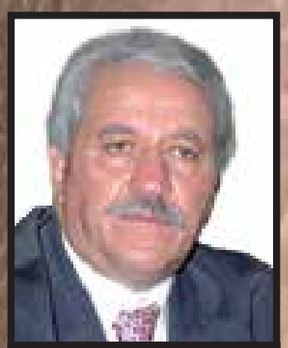
Amine Kais aux USA en 2009

Bio – Express

Amine Kais Seddikioui Benyekhlef est né à Alger un 28 septembre 1967. Il a baigné très jeune dans l'audiovisuel puisqu'il est le fils de feu Abdallah, créateur du service sportif de la Chaine III, et de la productrice, Leila Boutaleb, deux icônes de la Radio nationale. C'est donc tout naturellement qu'après son baccalauréat, il entamera des études audiovisuelles à l'ESAV à Toulouse (France) de 1992 à 1998, une école avec une formation dans tous les métiers (son, image, mixage et musique).

Amine Kais qui est ingénieur maitre en cinéma, ira après 1998 parfaire son aventure au Canada où il étudiera le scénario américain, puis un an après il partira aux USA où il vit actuellement avec sa petite famille. Réaliser un film, une fiction, un documentaire, c'est avoir la liberté d'agir et de raconter une autre vérité à l'image....!

Mila



Dr Boudjemâa HAICHOUR.
Chercheur universitaire,
ancien ministre

CHANSONS DU TERROIR

« DEGGOUNI OU LE CHARME MILEVIEN »

(on m'a dardé) de Benmehdjouba

CHANSONS DU TERROIR

Histoire

Un rêve qui éveille, un rêve étincelant de blancheur et d'ombre qui ne scintille pas mais qui brûle férocement tout seul au fond d'une nuit, Benmahjouba nous convie à un voyage à la recherche de sa Madone. Le moment qui éclot n'est jamais fini et jamais achevé. Il y a dans le cœur du poète une vertu magique. Tout est hérissé et se darde en chevelures et en flèches. Tout palpite dans un désordre d'un voyage imaginaire où les distances sont nulles. Les rêves, les jouissances et les images de l'esprit se bousculent dans une spatialité qui ont pour point de départ et pour point d'arrivée la ville de Mila.

MILA LA CITADINE AU CŒUR D'UN VOYAGE

Mila, la citadine est-elle plus raffinée de son temps pour avoir été un centre de rayonnement culturel ? N'est-ce pas les vers dédiés par Cherif El Gharnati à Abdellah Belkadhi, chantant Mila *« Ghannat Ala Oudhini Al Atayarou Moufassaha- Falamma Dhaoua Ghana Bihi Al Bacharou- Fala Yazalou Alayhi Aou Bihi Taraban – Yahjihi Al Aâjimane : At Tayrou Wal Watarou ».*
Harmonieuse est Mila, différente d'un songe. Celle que le poète Benmehdjouba chante dans *Deggouni (On m'a dardé)*, un morceau fort apprécié par les mélomanes du Malouf. Quel éclat sur les cils aveuglément dorés où *Benmahdjouba*, après avoir voyagé dans le monde, vint accréditer le charme de la milevien. Et dans l'ardente paix du rêve, la splendeur d'un amour retrouvé.

DAGGOUNI OU L'INFORTUNE BLESSE PAR UN DARD

Dans un document de la télévision Antenne 2 repiqué d'un super 8 sur VHS par Maurice Hattab, Raymond Leyris chante avec dévotion et amour Deggouni où il entonne un prélude « Ana akli fi Saatou Yahdhar Way Ghib, Wal Hidjr Limlakni Houa Adwaya » (Aujourd'hui ma raison m'a quitté, à l'écoute de mes lamentations. les corbeaux blanchissent de vieillesse et l'exil intérieur a détruit mon âme. En vain j'ai cherché ma guérison, afin que ses sortilèges me libèrent, qu'ils me guérissent avec l'aide de Dieu, qu'ils me guérissent. J'ai été ensorcelé par le tatouage de ses jambes entrevu sous l'anneau encerclant sa cheville, comme l'infortuné blessé par un dard).

« Deggouni deguet el ghlaghel laysa nabra
men fakd eli hwuitha dabel enaâs
wa li menha fnit ya dha el hadhra
matwalaâ behwaha ou zaidni ethwas

Rekab

wa echikha ya salam djazet sebaâ awsaf
rim fazet ala bnat quacentina
wa el khed elli nmathlou ward yaraf
dhaha kader ekdir mekhlouka fitna
wa el mebssem akik wa djouahar toudaf
wa erragba bahia twatiha ezzina
men alouan lehrir hazet sbaâ asnaf
kamet ou zaâblet ou zadtni mehna

Tawrida

limen khardjet azizti chaheb chegra
faresha fi dha endham ya dha ledjlass
djaid alli nmatlou ya had el hadhra
bkhelkhal men dhab ma sanou sias

CHANSONS DU TERROIR

Histoire

Tarkissa

ya ness toubou hed loughram blia
wa li yachak mahboubou ma yssadou hkalouia

Rekab

el mchawak alli nawassfou alla nadhri bel ain
men touns naatna wa n'zid el djerba
namchi el tarablous loudjaha alla redjlia lethnin
wa mdinet masr dhahra leis taghba
nemchi lechem yadekrouli fiha ezzin
wa bled etork hawasha chaâba chaâba

Tawrida

nagtaâ men berd keis wa bled el guefra
allah yakhli bladhoum arrat ledjness
mada kassit men lamhain wa el kahra
slekt men labhar bdardjet belabbas

Tarkissa

ya ness habet laryah wana ergoudli rihi
lamen yagtlni nertah anssamhou fi rouhi

Rekab

ardh essouden djezt wa tkhatit lemzab
dhamet elouargla ou djazt ala barnou
bled knouz hawastha ala kem men bab
fiha haihet khlel ghair eyranou
merakech hawastha chaib wa chbab
efnit ou rit nasha laysa eyhabou
wa Tlemcen ndhartha ya had leshab
fiha mechwar adjib wa arraiss eizainou
fi mostghanem rait sabaâ lehdeb
rouht lengress oudjaouatha ehzem talou

Tawrida

roht elguit nedjma ki el gamra
fi houmetha el githa debl lenaâs

Tarkissa

fi Mila reit ya bni nedjm ezzahra
kesdi lemdinet el hawa bled errias
wa allah ma netghair wa la errod lagleibi
hkali lehmoum thair hata eyfaredj rabi

Rekab

ya saylni enidlek asl essaba
matwalaâ bel hwa ma sabek maktoub
alaletni zinet lagtati wa el khaba
saber ala fakdha sabr ayoub
asmi machhour yasama Benmahdjouba
raoui nakra esslem wa aghnaya martoub

Tawrida

ankoum nakra esslem ya dha el hadhra
ali yanchi el kalem ala debel enaâs
wa ala djmi'â men ahdhar fi tha esshra
ou ala sahri fi lyali asaâs

Khmassa

ach eddani nchouf fi wadjh el adra
wa echabkha ya slem makhddhoubet lakhmess.

Pour en saisir tout le sens poétique de ce Mahjouz , j'offre aux lecteurs cette tentative modeste de traduction de cette pièce de poésie populaire chantée que les mélomanes à Constantine et Mila savourent avec délectation .

TAILLE DANDINANTE OU PERLE FLAMBOTANTE

« On m'a dardé avec haine et sans regard,
D'une délire je fus pris de son amour intense
Par elle qui m'anéantit ô cette vierge !
Emporté par sa passion m'ajoutant ivresse,
O cheikh , cette splendeur aux sept vertus
Excellent cette gazelle sur les filles de Constantine

Et la taille dandinante comme une perle flamboyante
Je n'ai vu de pareil dans aucune cité.

Quel charme extasiant à ceux qui sont assis
Ce cou éblouissant révélant sa beauté .
De coloris en soie s'habillant aux sept charmes
Par ce regard troublant rajoutant chagrin
Quand elle est sortie mon amante à une blonde ressemblante.
Je l'ai adorée du regard ô ceux des gens assis .

L'ORIENT OU LES BEAUTES SYRIENNES

Et cette joue comparable à celle d'une vierge
Et cette déesse ô Salem ! elle n'a point de rivales
O gens repentis , quelle passion m'a envahi ?
Celui qui aime mourra d'un bonheur solitaire
L'Orient que je cherche apparaît à mes yeux
De Tunisie la nation , je voudrai Gerba
J'irai à Tripoli que je contemplerai de mes yeux
L'Egypte comme où on ne peut s'égarer
J'irai au Echam où on parle de beautés
Et la Turquie que j'ai visitée vallon par vallon
Je me suis rendu au Portugal , pays des mécréants
Que Dieu fasse qu'il soit le dernier des nations.

LA MILEVIENNE AUX YEUX LARMOYANTS

Combien de souffrances j'ai endurées et d'oppression.
Et je m'en suis tiré du pied de Ben Abbas .
O gens , les vents ont soufflé et mon pied prit chemin
A qui me tuera , je serai guéri en lui livrant mon âme.
Terre du Soudan et les parcelles du M'Zab
Passant par Ouargla je sentis le froid
Quant à Marrakech, je l'ai visitée toute entière
Et rencontrant des gens de grande mondanité
Tlemcen je l'ai vue o amis !
Quelle merveilleuse ville aux beautés cachées
A Mezghenna j'ai aperçu celle aux cils noirs
Je suis allé au Maghares visitant les curiosités
Retrouvant l'étoile dans un apparat
Présentant une beauté de plaisir aux yeux larmoyants
A Mila j'ai vu l'étoile polaire.

CONSTANTINE VILLE DES PASSIONS , VILLE DES RAIS

Je veux dire la ville des passions, ville des Raïs
O Dieu , je ne changerai pas cette cordialité
Laisse les souffrances se gérer jusqu'à ce que Dieu en décide
Qui me retient pour te dire de l'action de Saba ?
Ne porte pas plainte chez le Cadi , laisse faire le destin
La cause de mon chagrin est celle à la chevelure abondante
Elle séduit par son allure comme Sayd Ayoub
Mon prénom et connu et le nom Benmehdjouba,
Je vous salue ô ceux des assistants !.
Soignez mes brûlures de paix et considérez le secret du repentir.
A celui qui révèle ses secrets à celle aux yeux fascinants
A la présence de cette patiente
Qui me fait veiller toutes les nuits sous gardiennage.

Voilà un essai de traduction pour la première fois d'un texte dialectal d'une des chansons dont la mélodie est sensationnelle . il est évident qu'il est très difficile de traduire une telle prose poétique ressemblant au Melhoun , mais pour le moins qu'on puisse dire, elle reflète l'état de pauvreté linguistique de l'auteur. On se demande d'ailleurs , comment elle a pu être élaborée en chanson lorsque ni la syntaxe, ni la langue ; ni même la prosodie , n'encouragent à cela ? C'est un éparpillements de mots dans l'expression orale de l'auteur . Tout pour contribue à privilégier des images qui caractérisent la pensée du poète Benmahjouba.

Est-elle consolation de Benmehdjouba dont on ignore sa généalogie , qui a voulu s'enfermer dans un ennui à en mourir de désir rêvé ? c'est une sorte de complainte à la gloire d'une amante dont il décrit peu ses mérites. Il semble s'offrir pour amuser ses yeux dans des rêveries tout un périple qui le mène dans différents pays à la recherche d'une madone . Trésor , gloire splendeur , richesse , rien n'égale la beauté Milevienne Les regards et les pensées rebondissent sans s'arrêter . Mais les dards existent toujours.

CHANSONS DU TERROIR

Histoire

Il essaie d'offrir à son âme une paisible rêverie avec une poésie construite avec peu de matériaux . Et ces beaux lieux qu'il a visités ne lui ont pas donné la félicite attendue , ce monde expire dès son arrivée à Mila à l'oreille incertaine apporté par le vent , l'amour seul est resté comme une grande image survivant au réveil dans un songe effacé .

RESPIRER LE PARFUM EMBAUME DE L'AMANTE

Pour un voyeur plein d'espoir , aux portes de la ville des passions , il respire le parfum embaumé de son amante . laissez-le savourer les délices de la beauté retrouvée dans ce temps qui échappe et qui fuit . dans ces moments d'ivresse gardez-lui cette nuit dans ce temps sui s'efface . On peut dire que la chanson « Deggouni » est une fiction qui met le poète dans une temporalité de stoïque , pouvant s'offrir et mourir sans parler. Faisant parti du répertoire constantinois , « Deggouni » se chante selon les différents timbres . Mohamed Tahar Fergani lui donne une certaine mesure avec une voie chaude , Rahmani Salah lui intègre certains artifices avec une voie baryton pour soutenir cette belle mélodie.

A cette bouche qui sourit , à ces yeux larmoyantes, le voyeur laisse dans son songe s'exercer sur lui le charme irrésistible , intime qui habite son intérieur . à ses boucles , à son parfum rêvés , Benmahdjouba vogue sur la musique sur les bords duvetés de ses mèches pendantes.

Dans cette invitation au voyage Benmehdjouba essaie de montrer les splendeurs orientales dans une langue natale qu'enchantait son sommeil d'un mirage doré dans un texte totalement décousu .

De ces beau yeux derrière la Mlaya , Benmehdjouba nous restitue à travers « Daggouni » ce genre de mahdjouz , propre à l'école de Constantine. Et sous le nom d'une amoureuse flamme , où trouver la belle femme avec ses lèvres pour aimer , avec sa chair tout en beauté , avec des robes pour la montrer ? Comme dans « A qui rêvent les jeunes filles » , où Musset dans la coupe et les lèvres , procède par allusions livresques rapides.

« Au combat sans musique , en voyage sans livre !
Quoi ! Tu n' as pas d'amour , et tu parles de vivre !
Moi , pour un peu d'amour , je donnerais mes jours ;
Et je les donnerais pour rien sans les amours . »

LE DESERT DANS SES PRUNELLES

Benmahjouba tend à nous faire ressentir dans cette invitation au voyage ces femmes qu'il adore telles la Tlemcen qui tient une amphore à sa hanche ondoyante , avançant vers la fontaine , des Khalkhals de corail au galbe du mollet dans une Cité princière langoureusement étalée sur les flancs de la montagne et qui se pare de ses monuments comme cette jeune fille qui se pare de ses joyaux . Il nous emmène vers le Mzab , du côté de Béni Izguene , d'El Ateuf , de Bounoura et de Ghardaia enore plus secrète , la nomade fille ailée qui a tout le désert de ses prunelles où sa chevelure flotte aux pieds des rochers roux .

De Tunis à Tripoli , de Turquie au Echem , la sensualité féminine le subjugue . Ses jours sont faits de roses lorsque du côté de Marrakech , ce site merveilleux , ville fondée par les Almoravides , nichée au milieu d'une immense palmeraie dans la plaine du Haouz , désert recouverts de neige au sommet du Haut Atlas au printemps comme en hiver . Dans son rêve n' a –t-il pas admiré les femmes berbères vêtues de caftans en velours brodés de fils d'or ? Une oasis au parfum violent , la lumière dans les yeux d'une féminité à la senteur troublante .

Est-ce la solitude de l'homme qui lui donne toute cette imagination pour prendre plaisir à rêver ? Benmahjouba raconte dans cette rêverie solitaire cette Milevienne qu'il décrit comme étant la plus belle de toutes les beautés . Un visage de femme aux traits réguliers , aux yeux profonds et humides , à la chevelure sombre encadrant les pommettes . Un visage expressif tout gonflé d'émotions Des bras prêts à étreindre . Geste de l'adoration , geste de la foi , geste du bonheur espéré !

Dr Boudjemaâ HAICHOUR
Chercheur Universitaire - Ancien Ministre

Texte en Arabe

ذقوني ذقة لغلال ليس النضرة
الاولى منها فنيت يا هذه العذرة
الار الشيخ بالسلام حزة سبغ اوصاف
و القد منين تمثل جوهر تنصاف
الا حر الزين لعجيب يا ذا الجلاس
من الالوان لحرير لبست سبع اوصاف
لمن خرجت ولفي شبه شقرة
و الخد الي نمثلوا لها العذرة
يا ناس توبو هذا الغرام بلية
المشرق لوجو على ناضري بالعين
نمشي لطرابلس لو جاء بالعين
نمشي لاشام بذآر و لي فيه الزين
روحت لبورد قيس و بلاد الكفرة
مذا قاسيت من محاين العقمسة
يا ناس صبت لرياح و انا رجلي لاح
ارض السودان بزورة و قطعات لمزاب
مراآش حوستها على آامل
تلمسان نظرتها يا هذا للصحاب
في مزغانة ريتها سابغ لهذاب
روحت نلقى نجم آي ضاهرة
في ميلة يا بني ريت نجم الزهرة
و الله لا تتغير و على دوب القلب
يا ما شادني نعلمك يعمل سبا
سبتي و علتي زينة لقطاطي الغوبة
اسمي مفهوم و آنيني بن محجوبة
داوي مكرا اسلام و عناية مرتوبة
آل من حظرتي ها الصابرة

صرت الاجي من هواها داي الكياس
متولع بالهوى زادني تهواس
و ريمون فازت على بنات قسنطينة
لريت فيها مثيل مثيا آل المدينة
و الرقبة بيضة توطيها زينة
طاحت تسبلت زادني محنة
فرستها بنضارة يا الجلاس
و الشيخة يا سلام مخدودة لخصام
لي يعشق محبوبو نات سعد خلوية
تونس لوطانة و تريد لجرية
دينة مصر ضاهرة ليس تغبر
بلاد الترك حوستها شعبة شعبة
الله يخلي بلادهم عرة لجناس
سلك من ليتمى لدى رجل بن عباس
لمن قتلني نرتاح و تسامحوني و روحي
ذهمت لورقلة و حزت على برد
بعد لريت فيها ناس ليس ينهوا
فيها مشور عجيب و داس ريتو
روحت لمغراس حوست في خيزوتانة
فيه متعة رينها دابلة لنعاس
تهدي لمدينة لهوى بلاد رياس
لي لهموم تتصارف ختى فرج ربي
ما تعمل بلفاظي و لي سابق مكنوب
نسمي على قدها آيف سيد ايوب
داوي نظر يلام عنكم يا هذا الحضار
و اللي يفشي آلامو عن قايل لنعاس
و اللي سهرت في ليالي لعساس

Sid Ali KETRANJI.
Son Excellence,
L'Ambassadeur
de l'Algérie au Japon

LE JAPON ET LA LUTTE POUR L'INDÉPENDANCE DE L'ALGÉRIE

Quiconque s'intéresse à l'histoire des relations algéro-nipponnes serait interpelé en constatant que le lointain Japon a été l'un des tout premiers pays à reconnaître l'Algérie indépendante. Une reconnaissance qui sera notifiée par une lettre datant du 4 juillet 1962, soit exactement à la veille du jour de l'accession de notre pays à l'indépendance, adressée par le ministre nippon des Affaires étrangères, Zentaro Kozaka, au président de l'Exécutif Provisoire (1).

De ce fait, cette prompte reconnaissance semble intervenir moins comme un acte inaugural en soi que comme l'expression formelle d'un rapprochement entre les deux pays, réalisé en amont entre 1957 et 1961, période de la présence du FLN au Japon.

S'agissant de deux pays que la distance géographique et historique n'avait jusqu'alors pas permis de se rencontrer, ce rapprochement présente un intérêt historique et politique certain pour l'Algérie et le Japon. Sans prétendre le décrire dans sa totalité, le présent article en propose un exposé factuel et narratif, à partir surtout de témoignages de Japonais sympathisants de la lutte du peuple algérien, qui ont aidé le FLN à engager, à asseoir et à déployer sa présence au Japon.

Le caractère lacunaire des témoignages oraux recueillis auprès de ces acteurs peu nombreux et d'âge avancé, ayant dû faire appel à leur mémoire, ne peut que limiter l'ambition de ce travail. Comme le fait aussi la grande rareté des sources documentées sur la présence du FLN au Japon, autres que celles de langue japonaise, dont l'accès est, de ce fait, difficile sinon impossible directement. Les témoignages rendus publics de Abderrahmane Kiouane (2) et de Abdelmalek Benhabyles (3), les principaux acteurs de la « diplomatie de guerre » du FLN au Japon, et qui ont permis certains recoupements avec les témoignages japonais, ont bien sûr été d'un précieux secours.

Il convient avant d'aller plus loin de voir comment se présente au moment où commence à s'exercer cette diplomatie, la situation au Japon, un pays sans doute encore largement méconnu des Algériens.

Le Japon des années 1950: un terrain propice pour la diplomatie du FLN

Les années 1950 ont consommé la fin de la période militariste qui a précipité le Pays du Soleil Levant dans la guerre avec son lot de souffrance, de destruction et d'occupation étrangère. Les courants condamnant définitivement le passé impérialiste du Japon, comme ceux qui prônent une orientation progressistes de la société, se libèrent. La gauche mobilise contre les bases américaines, stigmates de l'occupation US. Dans ce pays encore traumatisé par les bombardements atomiques de Hiroshima et de Nagasaki et à peine sorti de l'occupation américaine, des élites mobilisent l'opinion en faveur de la paix et prônent l'harmonie internationale et l'amitié des peuples. Alors que la défaite l'a transformé en poste avancé du monde occidental en Extrême Orient, face au communisme, le Japon recèle des courants qui sympathisent avec les luttes de libération et la solidarité afro-asiatique.

Ce contexte suscite l'intérêt du FLN en quête d'appuis internationaux, qui considère comme propice l'inclusion du Japon dans le champ de son action internationale.

De la conférence de Tokyo contre la bombe atomique à la rencontre de Damas

Dans la phase initiale de son action, qui est aussi une phase d'approche, le FLN va investir une institution emblématique du pacifisme nippon : la conférence mondiale contre les bombes A et H qu'abritent régulièrement Tokyo ou Hiroshima. Le FLN y délèguera dès 1957 Abdelkader Chanderly, puis, en 1958, Abderrahmane Kiouane et Abdelmalek Benhabyles. Selon Susumi Taniguchi, dont on reparlera, Kiouane parviendra à faire partie du présidium de la session de 1958 de cette conférence et, à ce titre, en ouvrira les travaux qui aboutiront à la revendication de l'indépendance de l'Algérie. En 1959 et 1960, la voix de l'Algérie combattante sera encore amplifiée à cette conférence avec la lecture solennelle des messages que lui adressera Krim Belkacem, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères du GPRA.

Le FLN s'appliquera ensuite, grâce à l'appui du comité japonais de solidarité afro asiatique, à concentrer son action plus directement sur les milieux politiques et les milieux représentatifs de la société civile du Japon. L'intérêt de dépêcher dans ce but une délégation du Front au Pays du Soleil Levant sera discutée en novembre 1957, à Damas, à l'occasion d'un congrès de juristes d'Afrique et d'Asie, par Abderrahmane Kiouane et Kunisuke Nagano, avocat et président de la section nipponne des juristes afro-asiatiques. A la suite de cette rencontre Abderrahmane Kiouane se rendra effectivement à Tokyo où il animera le 30 mars 1958 une journée nationale de solidarité avec l'Algérie (4).

Il mènera alors un vaste travail d'information et de sensibilisation auprès des médias, de dirigeants politiques et de responsables du ministère des Affaires étrangères. Cette action se poursuivra à l'occasion du voyage suivant effectué la même année en compagnie de Abdelmalek Benhabyles, pour participer à la 4e conférence de Tokyo contre les bombes A et H.

Il résultera de cette activité la création d'un comité de soutien à l'Algérie, à l'initiative notamment, outre le même Kunisuke Nagano, de Tokutaro Kitamura, ancien ministre des Finances du Parti libéral démocrate au pouvoir et Inejuro Asanuma, du Parti socialiste. Suivront à l'automne 1958 des rassemblements de solidarité, dans plusieurs universités nippones.

Cette phase initiale de « diplomatie de guerre » du FLN, selon la formule passablement oxymorique mais percutante de Abderrahmane Kiouane, permettra de poser d'autres jalons pour consolider l'action du Front au Japon. Ces nouveaux jalons seront représentés successivement par l'ouverture d'une Mission du FLN pour l'Extrême Orient à Tokyo (septembre 1958) puis la création d'une association d'amitié (avril 1961).

La mission du FLN pour l'Extrême Orient

La présence permanente du FLN au Japon débutera avec l'établissement dans la capitale nippone, d'une représentation du FLN pour l'Extrême Orient. Kiouane, accompagné de Benhabyles, en fera l'annonce dans une conférence de presse, le 25 septembre 1958, à l'Hôtel Imperial de Tokyo. Il annoncera à la même occasion la naissance du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA).

A son démarrage, la mission du FLN (5) dirigée par Kiouane que seconde Benhabyles, recevra l'aide de Susumi Taniguchi, étudiant au département de l'université des langues étrangères de Tokyo. Ce dernier s'occupera à titre bénévole du travail de traduction pour le bulletin de la mission Algeria News, dont il existe une version française et une version japonaise, et que sa fiancée étudiante à l'université Waseda de Tokyo, tapera à la machine.

Sensibilisé à l'oppression des peuples colonisés durant son adolescence en Mandchourie sous occupation japonaise, Susumi Taniguchi fait sa première rencontre avec l'Algérie combattante, en mai 1957, avec la venue à Tokyo de Mustapha Negadi et Choaib Taleb, pour représenter l'Union générale des étudiants musulmans algériens (UGEMA) au congrès international pour la paix, qu'organise l'Union nationale de syndicats des étudiants japonais (Zengakuren).

A la demande de Dan Tokusaburo, dirigeant du mouvement japonais de solidarité afro-asiatique, Susumi Taniguchi accompagnera les deux Algériens tout au long de leur séjour de quelques jours au Japon. C'est une rencontre capitale pour ce « pied noir de Mandchourie », ainsi qu'il se définit lui-même, qu'impressionne la force de conviction de Negadi et Taleb, lesquels, aime-t-il rappeler, réaliseront la « prouesse » de faire entonner par les participants du congrès l'air de l'hymne national algérien Kassaman. La présence au congrès des deux militants Algériens aura indiscutablement un impact et ceux-ci veilleront à ce que cette réunion affirme un « soutien total » à la lutte d'indépendance de l'Algérie. Cette présence sera donc loin de passer inaperçue. Le journal du Parti communiste japonais fera un évènement majeur du congrès. Il illustrera sa relation de ses travaux en publiant une photographie de nos deux compatriotes à la tribune.

Au cours de leur séjour au Japon, témoigne Taniguchi, Negadi et Taleb seront « accueillis comme des amis de combat » lors d'une grande manifestation populaire contre la construction d'une base de l'armée américaine à Sunagawa, près de Tokyo. L'un d'eux s'adressera à l'immense assistance pour faire part, sous les acclamations, de la solidarité du peuple algérien avec le peuple japonais. Beaucoup de participants à ce meeting prennent ainsi connaissance du combat de l'Algérie.

De sa rencontre avec Negadi et Taleb, Taniguchi dira qu'elle l'a définitivement conforté dans son engagement anticolonialiste, qui le mènera plus tard à se rapprocher des révolutionnaires camerounais.

C'est à la suite de cette rencontre que Taniguchi accompagnera bénévolement les débuts du bureau du FLN de Tokyo. Par la suite, contraint de chercher un travail rémunéré pour subvenir aux besoins de sa famille qu'il s'apprête à fonder, il se mettra en quête d'un remplaçant. Ce sera Yukitatsu Kato, futur traducteur de l'écrivain français Romain Rolland, de retour de Paris où il était étudiant.

Ce fils de médecin aise poursuivra sa collaboration bénévole à la Mission du FLN jusqu'à la fin de celle-ci et même au-delà, puisque son compagnonnage avec Benhabyles continuera lorsque celui-ci deviendra le premier ambassadeur d'Algérie au Japon, dont il sera le secrétaire (6)

Taniguchi rapporte qu'un jour Yukitatsu Kato sera amené à solliciter le concours de personnes de son entourage pour le paiement du loyer de la Mission. C'est Tokuma Utsonomya, homme d'affaires et député du PLD, qui a été d'une grande utilité pour la création du la mission du FLN qui, aux dires de Taniguchi, l'acquittera de ses propres deniers.

Cet épisode illustrant le degré élevé d'engagement des amis japonais, a lieu à la fin de l'année 1961, à un moment ou Benhabyles qui succède en février à Kiouane à la tête de la Mission du FLN, se trouve hors du Japon à l'approche des négociations d'Evian. En son absence Yukitatsu Kato veillera sur cette dernière, assurant une continuité de représentation de l'Algérie au Japon.

Le soutien des milieux culturels et artistiques

Comme Taniguchi, Yukitatsu Kato, qui décèdera en 2012, est représentatif d'un groupe d'intellectuels nippons admirateurs de la culture française mais indignes par la répression à laquelle se livre la puissance coloniale en Algérie. Michihiko Suzuki, spécialiste de Marcel Proust, est de ceux-là. Etudiant à Paris dans les années 1950, il se rapprochera du milieu maghrébin dans la capitale française et se liera avec Layachi Yaker. Suzuki se rappelle qu'un jour Yaker confiera

à sa garde des documents compromettants liés à ses activités militantes. Sa proximité avec Yaker n'échappera pas à la surveillance policière et lui vaudra d'ailleurs un interrogatoire par la DST.
A son retour au Japon, Michihiko Suzuki se mettra à la disposition de Kiouane et Benhabyles, auxquels il fera des travaux de traduction et grâce auxquels il écrira de nombreux articles sur la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. C'est à travers eux que Suzuki prendra connaissance des écrits de Frantz Fanon, dont il traduira Les damnés de la Terre, et de Francis Janson sur les réseaux de soutien au FLN en France, qu'il fera également connaître au Japon. Suzuki sera à l'origine de la création d'une série d'œuvres théâtrales ayant pour cadre la guerre d'indépendance.
La première de ces pièces de combat est tirée du Dossier sur la torture en Algérie de Jean Muller, que Suzuki traduit en japonais. Ecrite par le dramaturge Asaya Fujita et mise en scène par Yoshiyuki Fukuda, elle sera jouée avec succès au théâtre Nanayokai de Tokyo en octobre 1958, sous le titre L'ombre du soleil. Le même Asaya Fujita écrira, en bénéficiant des conseils de Suzuki, une autre œuvre théâtrale inspirée de La Question, ouvrage dans lequel Henri Alleg journaliste au quotidien Alger Républicain, relate son expérience de la torture en Algérie, entre les mains des militaires français.
Suzuki utilisera également sa correspondance avec l'Algérien Mahmoud Tlemcani, incarcéré à la prison de Fresnes en France, pour créer avec Yoshiyuki Fukuda, dramaturge célèbre, une autre pièce encore, consacrée à la guerre d'Algérie et intitulée Nous allons plus loin qui sera jouée en novembre 1961. Cette pièce dont l'action se déroule en France montre, dira Suzuki, « la possibilité de collaboration dans la lutte de gens qui appartiennent à des peuples différents ». Il indiquera que parmi ses personnages figurent un jeune Japonais qui lui ressemble, lui Michihiko Suzuki, et « deux Algériens du FLN nommés Yaker (en souvenir de Layachi Yaker) et Mahmoud (en souvenir de Mahmoud Tlemcani), ainsi que des jeunes français de diverses tendances dont certains refusent d'aller faire la guerre en Algérie et choisissent de déserter ». (7)

Des personnalités influentes solidaires de l'Algérie

Les sympathisants de l'Algérie qui appartiennent à une mouvance certes minoritaire à l'échelle de la société nipponne mais agissante, comptent aussi parmi eux des hommes importants de la scène politique japonaise agissant à titre personnel. Tokuma Utsonomya et Tokutaro Kitamura, en sont parmi les plus emblématiques. Ils ont du poids au PLD, la formation conservatrice qui aujourd'hui encore gouverne le Japon et joignent leurs efforts à des hommes situés ailleurs dans l'échiquier politique, comme eux anciens parlementaires ou ministres socio-démocrates ou socialistes. Certains sympathisant sont des hommes porteurs simplement d'un idéal humaniste et universaliste, ou sont, selon Benhabyles, simplement des « hommes de bonne volonté » comme Yoshikoru Siguiura responsable au ministère des Affaires étrangères avec lequel Bebhabyles entretiendra une solide relation, d'après le témoignage de Yukitatsu Kato.

Parmi ces personnalités influentes, se remarque particulièrement Tokuma Utsonomya. Ce personnage qui sera présent à la conférence de Bandung des pays non alignés, rencontre Abdelmalek Benhabyles au retour d'un voyage en Algérie qui le marquera. De ce voyage effectué en pleine guerre de libération, il reviendra, dira Benhayles, « offusqué …par (notamment) l'indigence insultante des conditions de vie des autochtones, comme ceux qu'il avait rencontrés à la Casbah d'Alger ».
L'influence de Tokutaro Utsonomya aidera à l'installation de la mission du FLN à Tokyo et permettra un contrepoids aux protestations de l'ambassade de France. Tokuma Utsonomya sera à l'origine d'un groupe d'étude sur l'Algérie au Parlement, précisera en 2014 à l'auteur, Yohei Kono, ancien président de la Chambre des représentants (chambre basse du Parlement) qui en fera lui-même partie et que Tokuma Utsonomya présidera plus tard, après l'indépendance. Benhabyles lui rendra un bel hommage posthume dans un long article paru dans le quotidien algérien la Nouvelle République, en septembre 2001, sous le titre : « La mort d'un des derniers compagnons de voyage ».
Parmi les autres personnalités en vue du cercle des amis de l'Algérie, il faut évoquer en particulier Tokutaru Kitamura, Kanjou Kitamura, un homonyme, et Dan Tokusaburo. Tokutaro Kitamura, député du parti libéral démocrate et ancien président de la banque Shinwa, spécialisée dans les transactions avec l'URSS, conduira la délégation nipponne qui se déplacera, en 1961, au Maroc et en Tunisie, pour apporter des aides en médicaments

aux réfugiés algériens dans ces deux pays et rencontrer dans la capitale tunisienne les responsables du GPRA.
Député socialiste, militant du mouvement ouvrier contre la guerre, et ancien ministre du Travail, Kanjou Kitamura décédé en 1978, sera le premier vice-président de « l'Association Japon-Maghreb » spécialement créée en 1961 pour organiser le soutien à l'Algérie.
Dan Tokusaburo représente une autre figure importante du cercle des amis de l'Algérie. Qualifié à sa mort, en 1977, d'acteur « infatigable de l'amitié algéro-japonaise » par le ministre des Affaires étrangères algérien, Abdelaziz Bouteflika, dans le message de condoléances qu'il adressera à sa famille (8), Dan Tokusaburo, écrivain et journaliste, aura la charge du secrétaire général du comité Algérie-Japon dont il sera question plus bas.
Cette grande figure de l'afro-asiatisme consacrera beaucoup de temps à de nombreuses interventions publiques sur l'Algérie et écrira plusieurs ouvrages sur sa lutte de libération publiés entre 1958 et 1972, tels que La question algérienne (1958), La guerre de libération nationale de l'Algérie (1962), La révolution algérienne-histoire de libération (1972).
D'après le témoignage de sa fille Tamiko Hanaoka, Dan Tokusaburo, prendra fait et cause pour la question algérienne à partir de sa participation à une conférence afro-asiatique tenue au Caire du 26 décembre 1957 au 1er janvier 1958. L'intervention de Hassan Ayad, représentant du FLN, à cette réunion, déterminera son engagement en faveur de l'Algérie. Ce discours, traduit en japonais, sera reproduit dans un des ouvrages de Dan Tokusaburo, intitulé Documentation des nations afro-asiatiques (Edition Ogawa, Tokyo, 1958). Dan Tokusaburo sera invité dans notre pays pour la célébration du dixième anniversaire de l'indépendance et reçu par le président Boumediene.
Parfois, la création de liens utiles à la promotion de la cause de l'Algérie peut être le fruit de circonstances inattendues. Il en est ainsi pour ceux que Benhabyles tissera avec un haut fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères. A ce sujet, Yukitatsu Kato rapporte l'anecdote suivante : un jour de 1961 Abdelmalek Benhabyles, à la tête de la représentation du FLN de Tokyo, depuis le départ de Kiouane en février de cette année, adresse, malgré son statut non officiel, un message de condoléances à la famille impériale, à la suite du décès d'un de ses membres. Le Protocole impérial, ne sachant comment traiter cet envoi, l'un des premiers qu'il reçoit en la circonstance, s'en remet au ministère des Affaires étrangères pour la suite éventuelle à lui donner. C'est alors qu'un responsable de ce département, Yoshikoru Siguiura, demande à rencontrer Benhabyles. Commence alors, rapportera Yukitatsu Kato, une solide relation entre les deux hommes. L'importance d'une telle relation « informelle » avec un haut fonctionnaire de ce ministère ne saurait échapper à quiconque. Cette relation permettra sans doute une juste compréhension de la question algérienne par les autorités nipponnes, y compris dans ses aspects liés aux essais atomiques français en Algérie.

Le comité Japon-Algérie et la rencontre avec les responsables du GPRA

Les rapports de solidarité tissés ont besoin, à un moment donné, d'être consolidés et organisés, à l'aide d'un cadre institutionnel. La création d'une association d'amitié est précisément un des objectifs de Benhabyles. Afin de contourner l'obstacle de la non- reconnaissance du FLN par les autorités officielles du Japon, la structure qui sera mise en place, en avril 1961, prendra le nom d'« association d'amitié Japon-Maghreb » (Nihon Kita-Afrika Kioukai).

Cette appellation permettra de couvrir l'action d'un comité Algérie-Japon (Nihon-Algeria Kioukai) créé comme organe de cette association et dont Dan Tokusaburo sera, comme indiqué plus haut, le Secrétaire général. Dans les faits, les activités de l'Association Japon-Maghreb se réduiront à celle du comité Japon-Algérie. Raison pour laquelle Benhabyles sera le seul maghrébin présent à la grande cérémonie organisée pour son lancement à l'hôtel Prince Akasaka de Tokyo, le 26 avril 1961, en présence de nombreuses personnalités du monde politique, économique, journalistique et culturel (9), outre Tokuma Utsonomya, Kanjou Kato et Dan Tokusaburo.

L'Association Japon-Maghreb prendra le nom d'Association Japon-Algérie à l'indépendance avec à sa tête Tokuma Utsonomya. Comme déjà signalé, elle inscrira à son actif une rencontre historique, en octobre 1961 à Tunis, avec Benyoucef Benkhedda et Krim Belkacem.

Conduite par Tokutaro Kitamura, la délégation japonaise comprendra Kanju Kato, William Yoshimura, président de la maison de commerce Kawakami Trading Corporation, Kikouo Kurotomo de la même compagnie et le docteur Okubo, médecin.

Cette rencontre a lieu, avec probablement le feu vert des autorités nipponnes, alors que l'indépendance est toute proche. L'élargissement futur des horizons politiques et économiques de l'Algérie, appelée à rompre avec les legs de la colonisation, est sans doute présent dans les esprits. Sans doute le Japon, est-il du côté algérien, déjà perçu comme partenaire potentiel de choix dans les efforts à venir pour construire l'Algérie indépendante

La question algérienne « premier lien de solidarité citoyenne » Japon-Afrique(10)

Il est souhaitable avant de conclure, d'évoquer en quelques mots, l'impact du rapprochement algéro-nippon au Japon lui-même. Impact qui fera dire au professeur Akoto Katsumata, directeur de l'Institut de recherche internationale pour la paix de l'université Meiji de Tokyo: « Le premier lien de solidarité citoyenne Japon-Afrique est né de la question algérienne » (11).

De fait, selon lui, le combat de l'Algérie conduira la société nippone des années 1950, à prendre conscience de l'oppression impérialiste exercée par le Japon d'avant-guerre sur les pays voisins, et à se mobiliser contre la discrimination à l'égard des ressortissants coréens déportés dans l'Archipel nippon après l'annexion de leur pays par le Japon. Ainsi, poursuit Katsumata, l'œuvre de Frantz Fanon, que les intellectuels japonais découvrent grâce aux algériens, fait partie « des textes de référence pour soutenir la cause des opprimés sous le joug du Japon d'autrefois ».

L'exemple de Michihiko Suzuku évoqué plus haut, dont la rencontre avec Kiouane et Benhabyles, dans le prolongement de sa proximité de patriotes algériens en France (Layachi Yaker, Mahoud Tlemcani) va marquer l'itinéraire politique, illustre ces propos. Suzuki qui prendra connaissance de l'œuvre de Fanon grâce à Kiouane et Benhabyles, s'engagera pour la cause des Coréens. « Il est naturel, écrit-il que ma réflexion ne puisse pas ne pas revenir vers la relation entre Fanon et le Japon »(12). Le professeur Kasumata soutiendra également que la question algérienne inspirera le soutien à la lutte anti-apartheid au Japon. (13).

Conclusion

Les autorités nippones n'iront certes pas jusqu'à reconnaître le GPRA, ce qu'elles n'avaient d'évidence pas la possibilité politique d'accomplir, étant donné la posture imposée durant la guerre froide au Japon, principal pays asiatique de l'alliance occidentale en Extrême Orient. Mais en reconnaissant l'Algérie indépendante aussi tôt que le 4 juillet 1962, elles feront jouer les ressorts historiques des rapports créés dans un cadre de « solidarité citoyenne » durant la guerre de libération. Cette reconnaissance très rapide, capitalisant sur les liens tissés avec le FLN, projette une vision d'avenir, dont l'élaboration porte probablement l'empreinte du groupe d'étude sur l'Algérie créé à l'initiative de Utsonomya. L'Algérie y apparait comme un pays à potentialités importantes, et point d'entrée au continent africain que le Japon découvre pratiquement à travers notre lutte de libération.

D'évidence, les liens « non officiels » tissés durant la guerre de libération révèleront toute leur importance après l'indépendance. La rencontre de Tunis de 1961, entre les personnalités nipponnes appartenant au cercle des amis de l'Algérie et les responsables du GPRA, s'inscrira, d'une manière ou d'une autre, dans l'optique de cette indépendance qui semble alors s'annoncer et de la contribution que pourrait apporter le Japon à la construction de l'Algérie indépendante.

Dans cet ordre d'idées, on pourrait, au passage, apprécier la symbolique que peut revêtir le fait que c'est auprès de la Kawakami Trading Corp, dont le président sera présent à la rencontre de Tunis avec les responsables du GPRA, que l'Algérie se procurera les premiers uniformes de sa police nationale. De son côté, l'Algérie n'attendra que 6 mois après son indépendance pour envoyer au Japon une mission économique, conduite par Laroussi Khelifa.

C'est peu de temps après l'établissement des relations diplomatiques, entre l'Algérie et le Japon, en novembre 1962, que la grande maison de commerce nipponne Itochu s'implante dans notre pays (1964). Itochu aura un rôle pionnier et catalyseur dans la naissance des rela-

tions d'affaires algéro-japonaises. Des relations qui prendront un sens quai-stratégique durant la phase de récupération et de construction nationale du secteur des hydrocarbures en Algérie. Itochu entrainera dans son sillage la Japan Gas Corporation (JGC) qui construira à Arzew la première raffinerie de l'Algérie post-indépendance, également première réalisation dans les activités aval de la jeune Sonatrach.

Dans les années 1970, la technologie et les crédits nippons étayeront les efforts de l'Algérie pour développer son secteur des hydrocarbures et y asseoir sa souveraineté.

Des dizaines de projets seront menés à bien par des opérateurs nippons, appréciés pour la qualité de leurs prestations. L'Algérie sera d'ailleurs l'un des rares pays du Sud à avoir institué, dans les années 1980, un comité bilatéral avec le Keidaren, la puissante organisation du grand patronat nippon. Et jusqu'au milieu des années 1980, pas moins de 800 Japonais vivaient en Algérie disposant d'une école primaire.

Pourtant, force est de souligner que si les deux pays continuent aujourd'hui de mettre l'accent sur l'existence d'un important potentiel de partenariats, les japonais sur la réserve semblent en attente d'une sorte de déclic institutionnel dans le régime économique de l'Algérie (14). Celui-ci ne leur paraissant pas suffisamment stable et prévale, ou même suffisamment intelligible, pour les inciter à opérer une mue dans leur approche de l'Algérie et sortir du schéma étriqué client-fournisseur qu'ils lui appliquent.

Sans doute, les relations algéro-japonaises ont-elles besoin d'être davantage confortées au plan politique, pour redonner à l'élan, dont témoigne la promptitude avec laquelle les entreprises nipponnes amorcent leur présence en Algérie, le souffle pour le nourrir et le maintenir. Il s'agit de répondre aux espérances des bâtisseurs de l'amitié algéro-japonaise dont les graines one été semées durant le combat pour l'indépendance de l'Algérie.

La partie japonaise n'a pas manqué de marquer l'importance qu'elle attache à ces espérances, en décernant en 2012 à Abdelmalek Benhabyles, le « Grand cordon de l'ordre du Soleil Levant », la plus grande distinction attribuée à un dignitaire étranger par l'Empereur du Japon. Suprême hommage à sa contribution à l'éclosion de cette amitié, en sa double qualité de représentant du FLN à Tokyo durant la guerre de libération et de premier ambassadeur de l'Algérie indépendante au Japon.

SID ALI KETRANDJI

Diplomate de carrière, Sid Ali Ketrandji a longuement servi comme ambassadeur d'Algérie au Japon (2005- 2015). Il a également été ambassadeur à Nairobi (1995-2001) et représentant permanent auprès du Programme des Nations Unies pour l'Environnement et de l'UN Habitat, institutions de l'ONU dont il a présidé les conseils d'administration respectifs. Il a préside le chapitre de Nairobi du Groupe des 77 entre 1998 et 2001.

Il a, en outre, occupé les fonctions de directeur des Affaires économiques et culturelles internationales au ministère des Affaires étrangères, Chef de cabinet du ministre délégué des Affaires étrangères, et Chargé de Mission à la Présidence de la République.

Notes

(1) lettre reproduite dans l'ouvrage collectif « Le Japon et l'Algerie- histoire de 50 ans d'amitie » Alger, editions Casbah, Alger2014

(2) Abderahmane Kiouane : « Les debuts d'une diplomatie de guerre-1956-1962-journal d'un Delegue de l'Exterieur », edition Dahleb, Alger 2000

(3) Abdelmalek Benhabyles : La mort d'un des derniers s compagnon de voyage », quotidien la « Nouvelle Republique « , Alger 2000

(4) Abderahman Kiouane rapporte cette anecdote : arrive a l'aeroport de Tokyo, il est surpris de ne trouver personne pour son accueil. Il y a meprise car un comite d'accueil se trouve bien a l'aeroport muni d'une banderole de bienvenue. Si les hotes japonais ne vont pas a sa rencontre c'est qu'ils ils sont persuades qu'en tant qu'Africain Kiouane est noir. Voir Abderahmane Kiouane « Les debuts d'une diplomatie de guerre-1956-1962-journal d'un delegue de l'exterieur », deja cite.

(5)La mistsion sera logee dans une maison traditionelle construite en bois, dans le quartier de Azabu, non loin de l'actuelle residence de l'ambassadeur d'Algerie. Les services municipauxz concernes conservent dans leurs archives le nom de Kiouane. Toutefois, la maison qui abritait la mission a ete demolie. A sa place a ete erigee un petit immeuble occupe par une clinique dentaire .

(6) Yukitatsu Kato a declare a l'auteur que Benhabyles nomme initialement a la tete de la mission permanente a l'ONU, choisira de servir comme premier ambassadeur de l'Algerie independante au Japon.

(7)Les artistes qui ont contribue a la creation de cette œuvre deviendront connus, a l'exemple de Hideo Kanze, qui la mise en scene, Hiraku Hayashi qui en composera la musique et Masakane, son principale interprete.

(8) Message reproduit dans le livre publie a la memoire de Dan Tokusaburo a Tokyo-1989. Archives de l'ambassade d'Algerie a Tokyo.

(9)A l'exemple de de saburo Hirano , depute PLD, ancien vice-ministre de l'agriculture et des Forets, Tetsu Katayama, depute socio-democrate et ancien Premier ministre, Seido Takatsu, depute socialiste, SATA Ineko ecrivain, Tomoi Myat, journaliste a la chaine de TV pubique NHK. Voir Abdelmalek Benhabyles : « la mort d'un des derniers compagnons de voyage », quotidien « la nouvelle republique », Alger, septembre 2000.

(10)Makato Katsumata « breve histoire entre le Japon et l'Afrique : perspectives des relations Asie-Afrique », « Croisement – Revue de sciences humaines d'Asie de l'Est »- Universite francophone d'ASsie de l'Est –Tokyo, 2014.

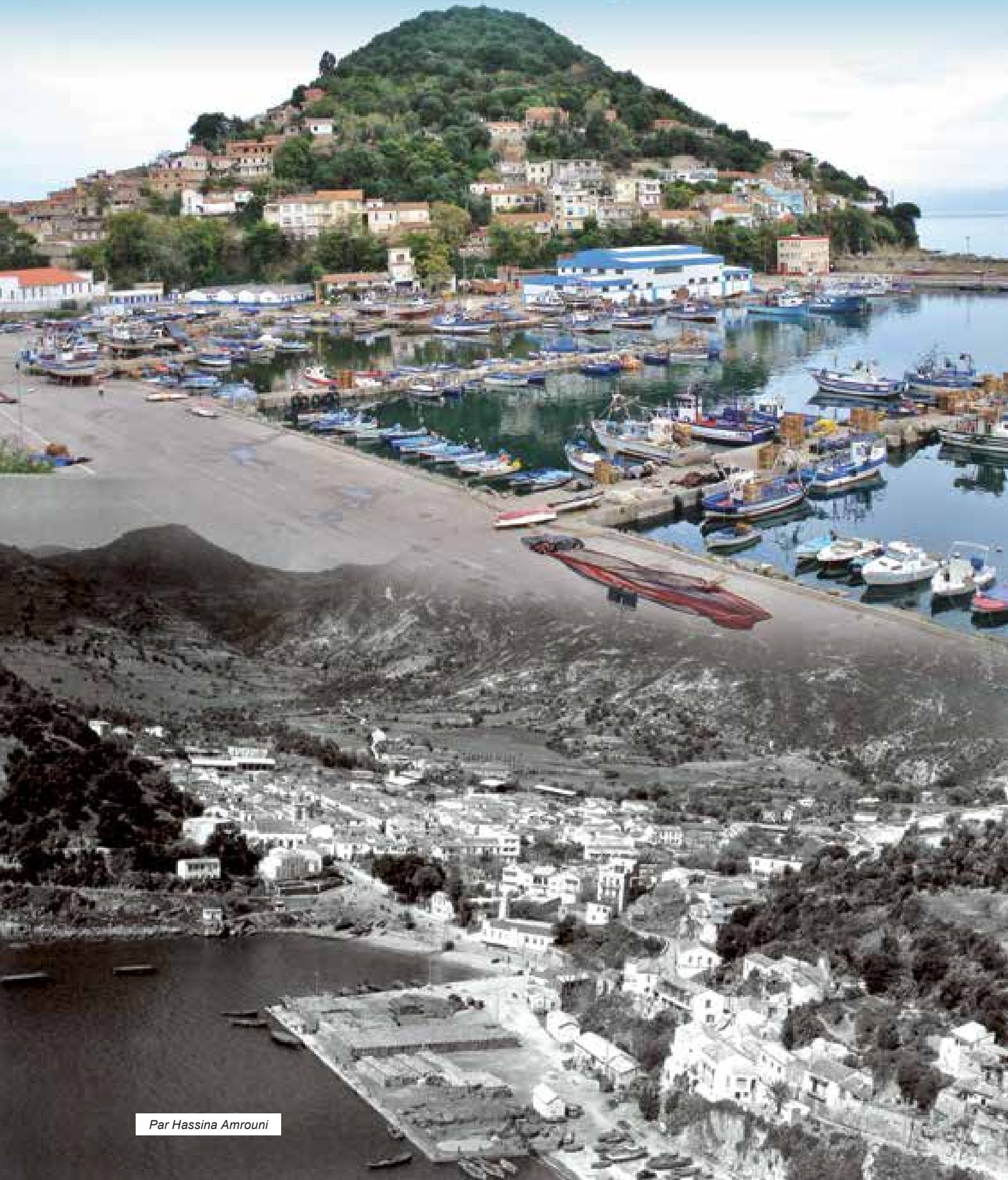
(11) Makato Katsumata

(12) Makato KatsumataMakato

(13) La genese des relations nippo- algeriennes et nippo-sud africaines presentent des elements de similitude. Les autorites japonaises maintiendront des relations avec le regime d'apartheid jusqu'a sa chute. Mais sitot liberee, la nouvelle Afrique du Sud deviendra rapidement, pour le Japon, grace aux relations nouees avec l'ANC par des hommes influents du systeme politique nippon, un terrain d'election pour les entreprises nipponnes en Afrique.

(14) Sid Ahmed Ghozali, contribution a l'ouvrage « Le Japon et l'Algerie : histoire de 50 ans d'amitie » , ouvrage déja cite.

Collo ou l'antique Chullu



Par Hassina Amrouni

Histoire d'une Ville

Collo

Belle ville portuaire, située à quelque 500 km à l'est d'Alger, Collo ou El Qoll, en arabe, s'est développée au fond de la baie du même nom, abritée à l'ouest par un promontoire dont les pics dépassent les 1000 m d'altitude.

Pièces archéologiques trouvées à Collo

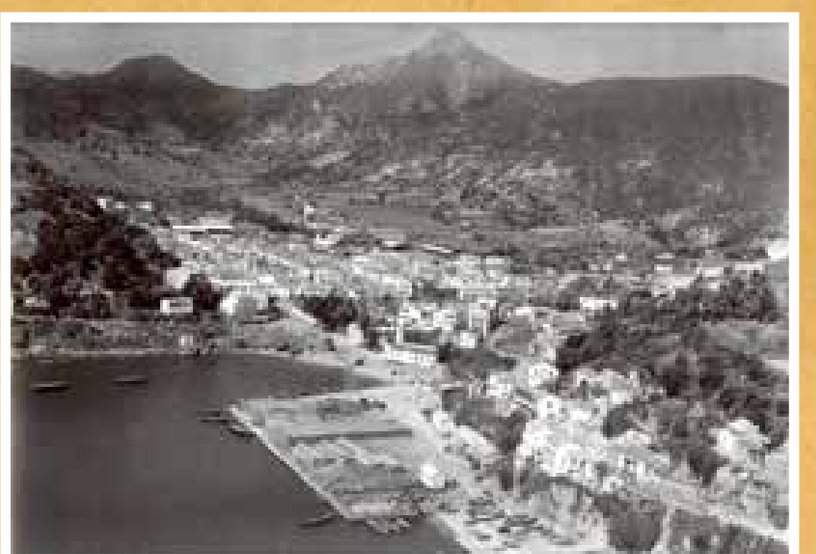
Faisant face à la grande bleue, Collo a été érigée dans une vallée, à seulement 20 m du niveau de la mer. Donnant sur une magnifique plage, dont la rade est limitée à l'est par la presqu'île d'El-Djarda et à l'ouest par le massif de Collo, son célèbre petit port de pêche se niche dans le giron de cette même presqu'île, avec une jetée de 130 mètres qui le protège des vents d'est, connus pour être capricieux.

Collo

A l'instar de la plupart des villes bâties tout au long des côtes algériennes, Collo – Chullu – fut, elle aussi, vers 430 avant notre ère, un comptoir phénicien puis un port numide où avaient lieu de nombreux échanges commerciaux mais c'est aussi à partir de là que le roi Bocchus aurait livré aux Romains son gendre Jugurtha.
Chullu Municipium bénéficiait d'un conseil municipal, elle était, par ailleurs, du temps de l'empereur Trajan, l'une des quatre colonies Cirtenses (Constantine). La cité était connue pour ses teintureries, étoffes, cuirs et bois. Devenue ensuite Collops Magnus de Ptolémée –d'où son nom actuel Collo –, elle finit par à être rasée par les Vandales lorsqu'ils en prennent possession. Mais s'il ne reste presque plus de trace de cette époque, c'est, selon d'autres sources, à cause d'un violent tremblement de terre que la cité a complètement été ruinée.

Les historiens parlent de Collo

Au cours de l'histoire, de grands historiens en feront une description assez éloquente. Ainsi, selon Léon l'Africain : « Il n'y avait pas alors par toute la côte de Tunis, cité plus opulente ni plus sûre, à cause que l'on y gagnait toujours en double sur les marchandises ». Il ajoutera à propos de ses habitants qu'ils « étaient réputés pour leur douceur et leur bonne foi ».
Quant à Marmol, célèbre chroniqueur espagnol, né à Grenade en 1520, il affirmera que « Collo était, autrefois, fort peuplée et avait de hautes murailles que les Goths rasèrent après l'avoir conquise sur les Romains. Cependant, on ne les



Vue aérienne de la ville de Collo à l'époque coloniale

a jamais rétablies depuis, quoiqu'il y ait grand commerce et force marchands et artisans. Le peuple est courtois et civil ; on va y acheter de la cire, des cuirs et d'autres marchandises. La contrée, du côté de la montagne, abonde en blé, en troupeaux de toutes sortes. Les habitants se maintenaient autrefois en liberté et étaient assez puissants pour se défendre des rois de Tunis et des seigneurs de Constantine. Outre que la plupart du pays est montagneux et peuplé de Berbères et d'Azuagues fort vaillants, de sorte qu'il n'y avait pas de ville plus riche ni plus assurée que celle-ci, car elle faisait 10 000 hommes de combat. Elle s'est depuis donnée aux Turcs qui y tiennent garnison, et celui qui commande dans Alger y envoie un gouverneur qui dépend de celui de Constantine, lequel reçoit le revenu de toute la province et a soins que les habitants ne soient pas floués… ».

Collo à l'époque médiévale

Alors que la paix et la sérénité régnaient à nouveau sur la cité et ses habitants, voilà que, vers 1282, le roi Pierre III d'Aragon dirige une expédition sur le port de Collo, espérant, à partir de là, étendre sa conquête jusqu'à la province de Constantine.

Selon M. Perrand (in Histoire des villes du Constantinois) : « Abou Baker, surnommé Ibn al Wazir, gouvernait Constantine vers l'an 1280 de notre ère, au nom du sultan Hafside de Tunis, Abou Ishac. Avide de grandeurs, ce fonctionnaire se laissa emporter par l'ambition, et sachant que Constantine était la place la plus forte de la province, il conçut le projet de s'y maintenir comme chef indépendant ». Recevant les lettres envoyées par Abou Baker, le roi d'Aragon accepte donc sans trop d'hésitation. Informés de cette incursion, les habitants prennent la fuite, en prenant le soin d'emporter leurs biens les plus précieux.

Le roi d'Aragon débarque le 28 juin 1282 dans une ville déserte dont les habitants se sont retranchés dans les montagnes environnantes. Il apprend à son arrivée qu'Abou Baker et ses partisans ont été décapités à Constantine pour leur haute trahison. Comptant sur ses futurs appuis, ce dernier s'était en effet autoproclamé souverain de Constantine, ce qui le conduisit à sa perte.

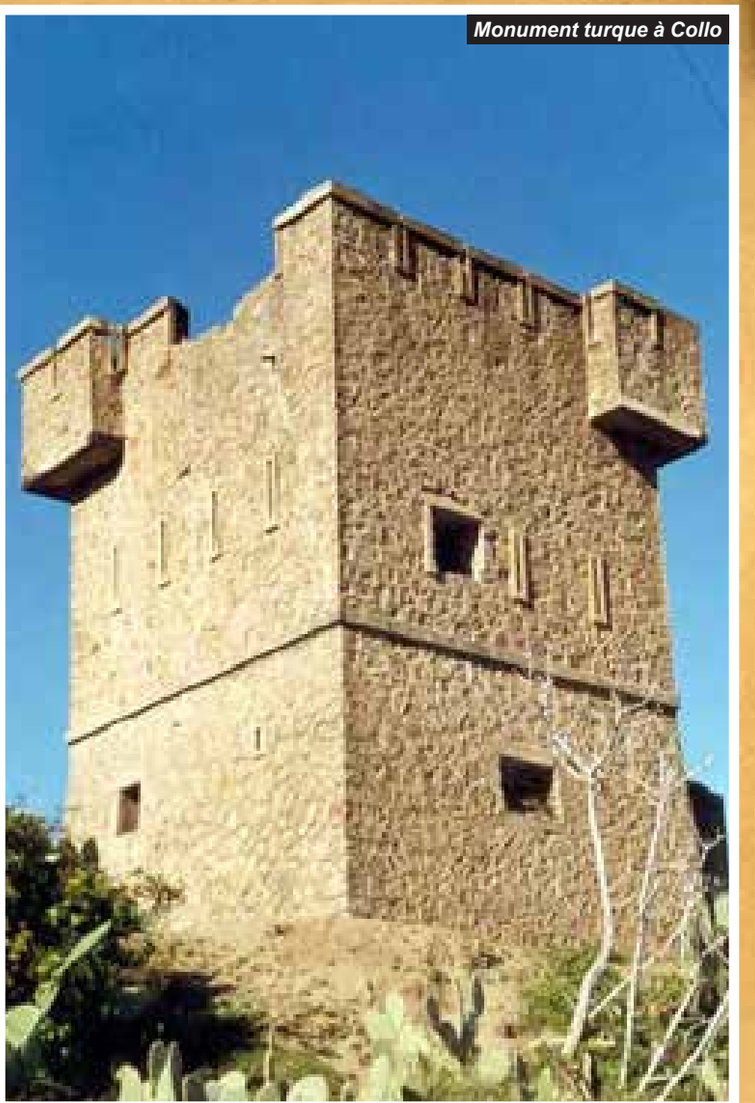
Dès lors, le roi d'Aragon informe ses troupes qu'il compte garder Collo et qu'à partir de là, il se lancerait à la conquête de Constantine. Mais face au refus des instances supérieures de l'Eglise de lui accorder aide et soutien, il renonce à contre cœur à ses projets d'invasion. Aussi, avant de lever les voiles, il laissa Collo en feu.

Le retour des Colliotes dans leur ville se fait dans la douleur. Ils ne retrouvent rien de leurs habitations ou de leur cité. Tout a été dévasté par les flammes. Il leur faut beaucoup de temps, de volonté et de courage pour redonner à leur ville son visage d'avant et c'est désormais farouchement qu'ils la défendent contre les assaillants et les envahisseurs. Ils font notamment face aux princes turcs et Hafsides de Tunis.

Présence turque à Collo

Lorsque le pays se retrouve sous la domination de l'empire ottoman, Collo toujours indépendante, s'attache en 1521 à la fortune de Kheireddine Barberousse. En contrepartie de certaines franchises, le corsaire assure la protection des navires frétés par la ville. Kheireddine Barberousse convenait, par ailleurs, de laisser 200 janissaires sous le commandement d'un kaïd el asker. Ils occupaient une vieille tour, à l'entrée de la ville.

La présence ottomane en Algérie n'est pas un long fleuve tranquille. Alors que des révoltes éclatent ici et là, dans diverses régions du pays, déclenchées par une population excédée par les iniquités subies, les Colliotes décident eux aussi, en 1820 de se soulever et de chasser la garnison de janissaires établie dans le fort de la ville. Cependant, ils ne tardent pas à les rappeler car la défection des commerçants étrangers qui venaient à Collo pour des échanges commerciaux, en raison de l'insécurité, avait laissé la région dans un état de désuétude et de misère. Les Turcs y reviennent donc pour y demeurer jusqu'à l'arrivée des Français.

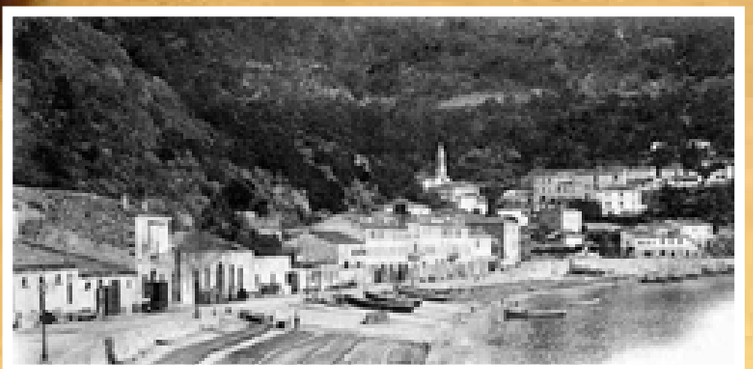


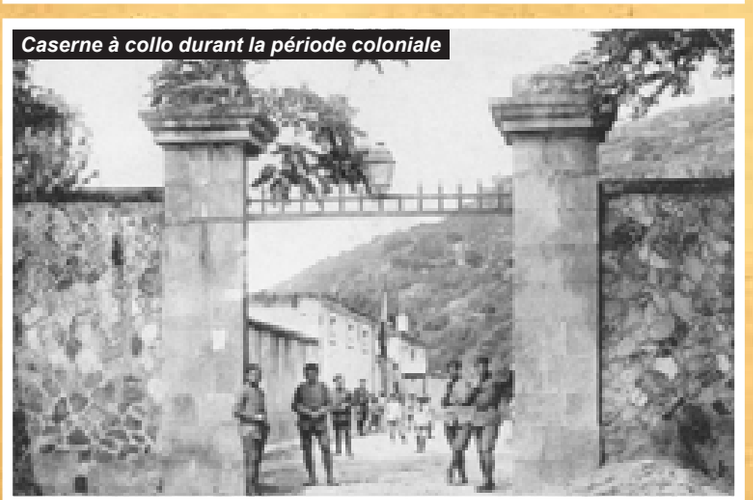
Monument turque à Collo

Résistante puis abdication face à la France

Après l'invasion de plusieurs villes d'Algérie, les troupes françaises arrivent à Collo. Sur place, ils font face à une farouche résistance de la part de la population locale, menée par les cheikhs Zeghoud, Messaoud Benmansour et Mohamed Benabdellah. Ces derniers essuient malheureusement un terrible revers, les moyens humains et maté-

Collo





Caserne à collo durant la période coloniale

riels des deux côtés étant inéquitables. Réduite à quelque 500 habitants, la population autochtone sombre dans la disette et la précarité, d'où ce soulèvement instigué en 1846 par Bou Baghe-riche alias « le sultan de la montagne ». Un an plus tard, une autre insurrection à l'initiative de Mohamed Benabdellah sera sévèrement matée par le général Herbillon. En 1848, ce sont les Achache qui décident de s'insurger contre la situation avilissante à laquelle ils sont astreints par le colonisateur. Attaquant une colonne française, ils parviennent à reprendre le contrôle de la ville, obligeant les Français à fuir vers Philippeville par voie maritime. C'est dans cette dernière qu'une annexe dépendant du bureau arabe de Philippeville est ouverte, ce qui conduit à d'autres soulèvements populaires entre 1856 et 1870, cette dernière étant menée par cheikh El Mokrani. Devenu commune de plein exercice à partir de cette date et dépendant du département de Constantine, Collo fera partie de la Wilaya II, durant la guerre de libération nationale. Dès 1954, les Colliotes s'engagent dans la lutte contre le colonisateur, conscients que seule la voie des armes peut libérer le pays du joug colonial.

Hassina Amrouni

Sources :
http://chima2chima.skyrock.com/
http://www.errashidy.com/
Collo, ville cotiere au nord de l'Algérie

Collo et son patrimoine

Par Hassina Amrouni

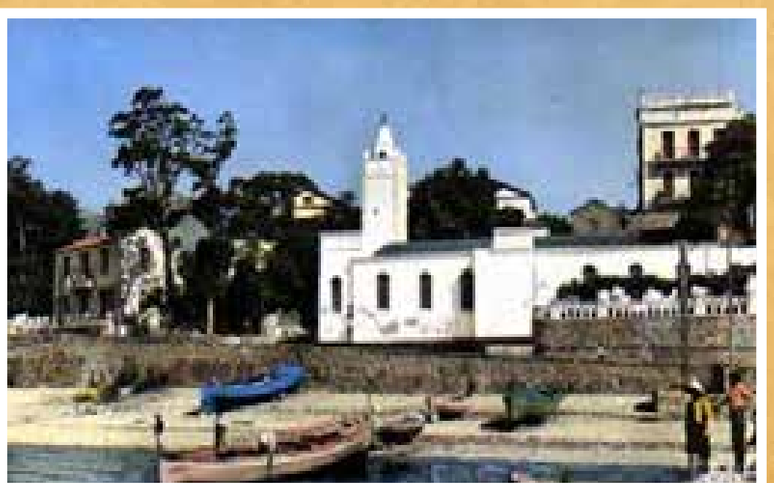
Une ville aux richesses séculaires

Collo

Ville qui a vu défiler les civilisations, Collo en a préservé des traces, ce qui a ajouté à sa superbe.
Bien qu'elle ait connu des calamités (invasions, incendies, séismes), Collo a su renaître de ses cendres. Aujourd'hui, de ce qui reste de ce passé, certains sites méritent le détour de tout visiteur de passage dans la région, à commencer par les quatre villages : Bir El Kaïd, El Azouline, Bir Touil et la presqu'île El Djarda qui, au Moyen Age, représentaient l'essentiel de la ville de Collo.

Mosquée Djamaâ El Kebir

Donnant sur la mer, la mosquée Djamaâ El Kebir date de l'époque ottomane. C'est le bey de Constantine, en l'occurrence Ahmed Ben Ali qui en ordonne la construction en 1756 alors qu'il était encore janissaire dans la ville. Celui que l'on surnommait El Kolli estimait que son passage dans cette ville lui avait apporté la baraka et ouvert la voie au beylicat, d'où la construction de cette mosquée en signe de reconnaissance. Djamaâ El Kébir fait, aujourd'hui, partie des vestiges historiques-phares de la ville.



La mosquée a été édifiée sur le site d'une ancienne nécropole, d'ailleurs, quelques pierres ayant servi à sa construction ont une origine romaine ou punique. Doté d'une salle de prière de 300 m2 pouvant accueillir jusqu'à 800 fidèles, Djamaâ El Kébir est orné de 30 colonnes antiques en marbre blanc et de jarres d'origine romaine, servant aux ablutions.

L'église Saint André

A quelques mètres de là, au centre-ville de Collo, se trouve un autre édifice cultuel : l'église Saint André. Bâtie en 1887, sous la colonisation française, pour accueillir les colons de confession chrétienne, cette église a été définitivement fermée au début des années 1980, suite au décès des derniers fidèles. Elle a, depuis, changé de vocation, faisant désormais, office de centre culturel, dans l'attente de son classement en tant que monument historique.

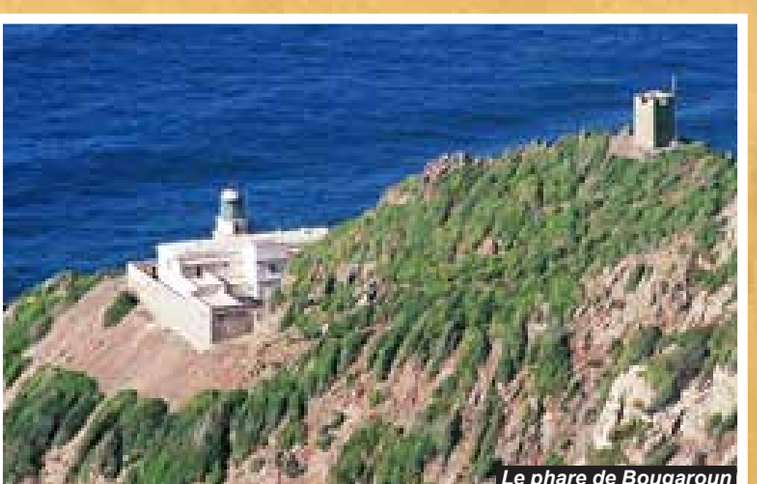
Eglise saint André

Le phare de Bougaroun

Construit en 1869, sur un promontoire, le phare de Bougaroun ou le Cap aux cornes auquel on accède en empruntant une piste, est une tour de forme octogonale d'une hauteur de 15 mètres, culminant à 95 mètres du niveau de la mer. Sa lanterne jaune dotée d'un feu fixe, émettant deux flashes toutes les dix secondes est d'une portée de 26 miles marins soit environ 54 km.

Le mausolée de Sid Achour

Saint patron de la ville, vénéré par tous les Colliotes, surtout par la tribu des Achache, le mausolée de Sidi Achour domine la ville du haut de la crête où il a été érigé. Remontant à 1720 – ou 1750, selon d'autres sources –, cette bâtisse a, par le passé, été au cœur des pourparlers entre les deux tribus des Achache et des Beni Ishak, longtemps en conflit et qui se sont soldées par un traité de paix. Le saint patron Achour Ben Mohamed Tlemçani, qui repose dans ce mausolée, n'était pas originaire


Le phare de Bougaroun

La ville de Collo

de la ville. Il serait venu de Tlemcen pour y donner des prêches aux fidèles de la région et leur enseigner le Saint Coran avant de s'installer définitivement à Collo, sans doute charmé par la beauté de la région et la bonté de ses habitants.

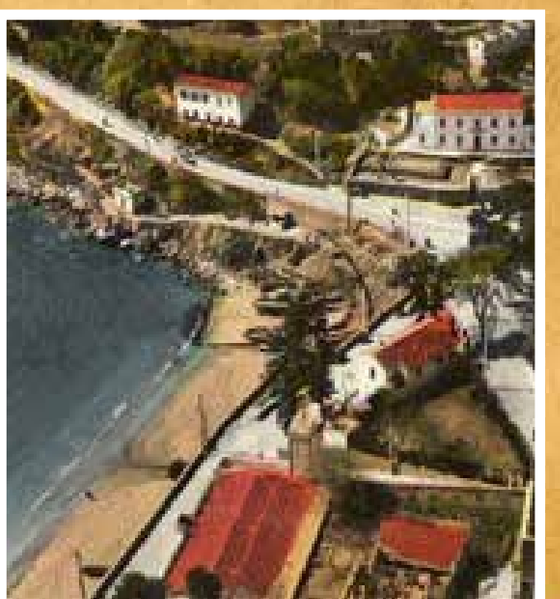
La zerda des Beni Achache

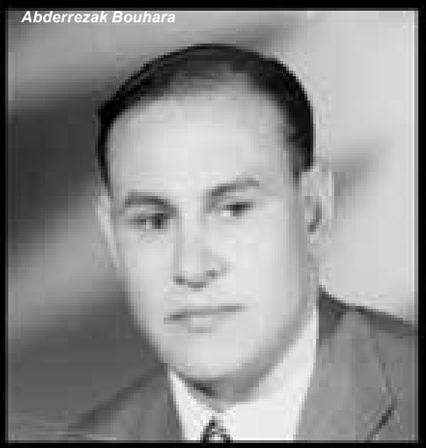
Jusqu'au début des années 1990, la tribu des Achache organisait chaque année une zerda afin d'implorer la bénédiction de Sidi Achour pour réunir tous les enfants de la tribu où qu'ils soient. Durant la décennie noire, cette tradition a été abandonnée et le mausolée vandalisé au grand dam des habitants qui, à travers les générations, ont toujours veillé à le protéger. Sa restauration et sa classification sur la liste du patrimoine historique national restent urgentes.

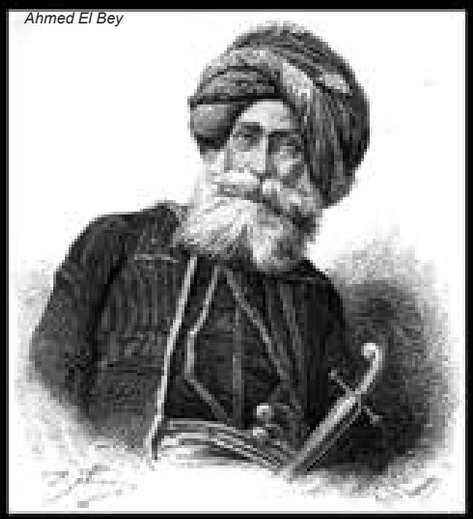
Collo, c'est aussi, le site naturel de Dombo, la baie des jeunes filles, le centre de torture Ettabana et d'autres lieux encore à voir et à valoriser pour préserver la mémoire séculaire et la transmettre intacte aux générations futures.

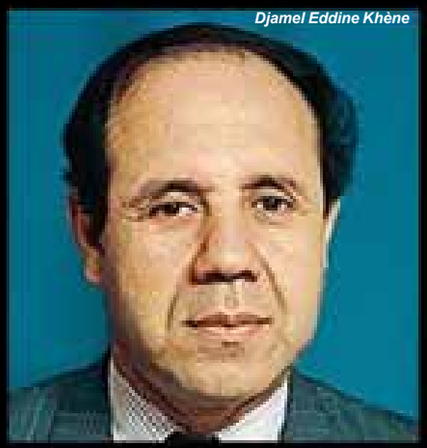
Hassina Amrouni

Sources :
http://colliotte.free.fr/
http://www.jameltourisme.com/




Abderrezak Bouhara


Ahmed El Bey


Djamel Eddine Khène

Personnalités Colliotes

Mouloud Belaouane

Anna Grekki

Bourhandine Gati

Lamine Khène

Abdelhak Kouicem

Boulsane Mohamed

Hassina Amrouni

Cette liste est ouverte à toutes suggestions. Voici des colliotes de naissance ou de coeur à qui j'ai tenu à rendre hommage… D'autres suivront, au fur et à mesure de vos propositions. Mourad Chetti. 2004.

Ahmed Bey El Kolli (1756 - 1771)

Originaire de Roumélie, donc slave d'origine, il servit durant une grande partie de sa carrière militaire à El Koll, où il devint agha nouba en fin de carrière (ce fut pour cette raison qu'on le surnomma El Kolli).

Lorsqu'il était encore un jeune gradé et qu'il faisait souvent la liaison entre Qacentina et El Koll, il marquait toujours une halte à Redjas, près de Mila pour faire reposer son escorte, se restaurer et donner quelques soins à ses montures.

On raconte que lors d'une sortie en mer, le vent se leva brusquement et renversa sa barque. Nageant difficilement dans la tempête, il fit le serment à Dieu de construire une mosquée s'il sortait indemne de ce périple. Arrivé sur le rivage, épuisé et presque mort, il fut sauvé par des Colliotes qui le ramenèrent jusqu'à la garnison turque où il reçut des soins. Nommé Bey de Constantine, il tint sa promesse et entreprit la construction de l'actuelle mosquée Djemâa el Kebir, sur l'emplacement et avec les pierres d'un temple Romain en ruine, dédié à Neptune.

Abderrezak Bouhara

Né en 1934 à Collo. Il fait des études au collège moderne et interrompt sa classe de terminale section-Math/ élém du lycée d'Aumale à Constantine pour rejoindre l'Armée de libération nationale. De 1955 à 1977, il fait sa carrière dans l'armée comme officier de l'ALN puis à l'indépendance au sein de l'ANP où il poursuit sa formation à l'Ecole militaire de Homs en Syrie, il en sor-

Abderrezak Bouhara

tira Major de promotion. Il obtient une licence en sciences militaires de l'Académie de guerre du Caire et sera désigné comme premier officier de l'ANP en stage à l'Ecole d'état-major de Paris.

Successivement il est aide de camp du président Ben Bella en 1962, chef d'état-major de la 3e Région militaire à Béchar en 1964, attaché militaire aux ambassades de Paris (65) et de Moscou (68) entrecoupant cette période par le commandement de la brigade algérienne en mission sur le Canal de Suez lors de la guerre israélo-arabe de 1967. Il occupe ensuite le poste d'ambassadeur à Hanoi pendant les bombardements américains sur cette ville et devient wali d'Alger en 1975. En 1977, il met fin à sa carrière militaire avec le grade de lieutenant-colonel. Il sera ministre de la Santé en 1979 et occupera divers postes de dirigeant au sein du Parti du FLN jusqu'au 7e congrès.

Sénateur et membre du Conseil de la nation depuis janvier 2004, il est l'auteur d'un livre autobiographique Les viviers de la Libération paru aux éditions Casbah en 2001. Il décède le 13 février 2013 à Alger.

Le Docteur Mouloud BELAOUANE

Le docteur Mouloud Belaouane est né le 26 juillet 1928 à Collo (Algérie) et décédé le 1er avril 2009 à l'âge de 80 ans. Il a été inhumé à Tolga (Algérie) le 5 avril 2009 selon ses propres vœux. Connu pour sa piété, sa sagesse et sa culture multidimensionnelle, il aime son pays par dessus tout. Il est issu des rangs de l'ALN mais sa conscience politique est née dès 1945 avec les émeutes de Sétif alors qu'il n'a que 17 ans.

Mouloud BELAOUANE

Etudiant en médecine en France en 1952, membre fondateur puis Président de l'Ugema, il déclenche la grève des étudiants algériens en mai 1956 avant de rejoindre le maquis au Maroc au sein de l'état-major de l'ALN en 1957. Député et vice-président de la première Assemblée constituante en 1962, il devient ministre de l'Information de 1963 à 1965, puis Président de la Compagnie nationale algérienne de navigation (CNAN) de 1965 à 1967. Elu Président du Croissant-Rouge algérien en 1967 (également Président du Club de football le Mouloudia d'Alger à cette même époque), il devient membre de la Ligue internationale de la Croix et du Croissant-Rouge, et exerce ses hautes fonctions caritatives jusqu'en 1994, date à laquelle il part à la retraite.

Figure de la guerre d'indépendance de l'Algérie et de l'édification institutionnelle et politique de son pays, il fut un acteur de premier plan pendant cette période historique unique, contribuant activement à la libération de son peuple. Sa vie fut également tournée vers la spiritualité, il fut profondément attaché à la prestigieuse zaouïa de Tolga près de Biskra où il repose désormais en paix.

Anna GREKI

De son vrai nom, Colette Anna Grégoire, épouse Melki. Née le 14 mars 1931 à Batna, elle passe une partie de son enfance à Collo, où ses parents sont instituteurs à l'école d'indigène. Plus tard, elle se solidarise avec la lutte de libération nationale et devient militante du FLN. Arrêtée en 1957 par les paras de Massu elle est enfermée à Barberousse, prison civile d'Alger, puis expulsée d'Algérie.

Son recueil le plus connu fut publié en 1963 sous le titre « Algérie capitale Alger ». Un autre recueil fut publié à titre posthume. Il s'agit de Temps forts, sorti chez Présence Africaine en 1966. Elle a également publié d'autres textes poétiques dans Révolution Africaine (hebdomadaire créé à Alger en 1963 par le FLN) en 1966 et dans d'autres revues. Ayant repris parallèlement ses études, elle occupe un poste de professeur de littérature française au lycée Emir Abdelkader après avoir achevé sa licence en 1965.

Anna Greki est l'une des premières femmes et, surtout, l'une des premières poétesses algériennes à avoir pris la parole. En même temps que son engagement militant et volontariste, l'histoire de la poétesse est tracée dans une chronique morcelée de son enfance et de sa vie dans le massif aurésien. L'attachement profond à la terre natale est plusieurs fois chanté, notamment dans un poème intitulé Manâa. Elle décède le 6 janvier 1966 à la suite d'une hémorragie.

t

recteur général de la Sonatrach de mai 2003 à juillet 2003. Titulaire d'un Bachelor en engineering et d'un diplôme post-universitaire en control systems, obtenu à l'université de Sheffield en Angleterre, il est entré à la SonatracH en 1971 et y a occupé plusieurs postes avant que sa carrière ne soit interrompue par son décès, survenu le 7 juillet 2003. Avant d'être nommé aux

commandes de la Sonatrach, Il a été rétrospectivement vice-président en charge de l'activité exploration/production en janvier 2001, vice-président d'une filiale en 2000, P-DG du holding Sonatrch Engeneering et Construction en 1997.

En 1996, il a été nommé conseiller auprès du DG de la Sonatrch, et entre 1990 et 1995 il a été directeur de Mariconsult, une filiale Sonatrach/ ENI à Milan, chargée de l'exploitation du gazoduc sous-marin reliant l'Algérie à l'Italie.

HIOUN Mohamed Salah

Né en 1936 à Collo, s'intéresse dès son jeune âge à l'art. Séduit par la technique de la gravure, il fréquente, entre 1952 et 1955, l'ancienne Ecole des beaux-arts d'Alger, où il découvre, parmi d'autres artistes, Mohamed Issiakhem.

En 1955, contraint par les événements de la guerre de Libération, il part en France. Il s'installe à Limoges et, plus tard, il rejoint Paris où il travaille dans une agence de publicité et de décoration.

Après l'Indépendance, il s'inscrit à l'Ecole des beaux-arts d'Alger et travaille en même temps au laboratoire de photo et de gravure de la Banque centrale d'Algérie. Sa première exposition a eu lieu en 1964.

A partir de 1965, il se consacre entièrement à la peinture et, comme de nombreux peintres de sa génération, il est attiré tantôt par le figuratif, tantôt par le non-figuratif.

En 1988, il dirige l'atelier de gravure créé par l'Entreprise nationale des arts graphiques (ENAG).

En tant que peintre expressionniste, sa passion a souvent porté sur le visage et tout particulièrement sur le regard, qui exprime les tourments de l'homme.

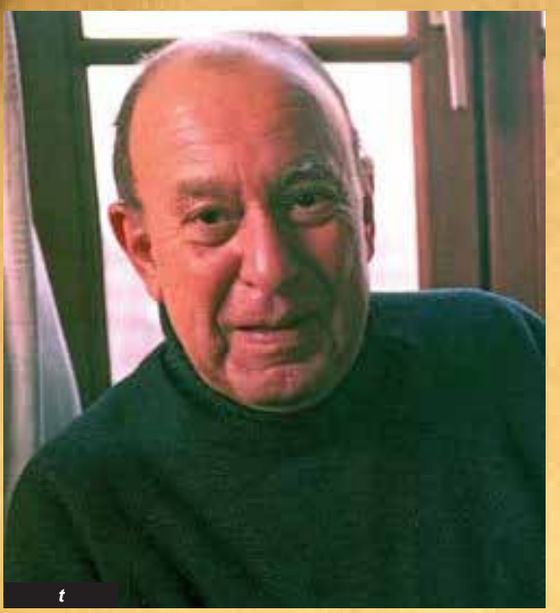
Comme les peintres qui lui ont servi de modèle, Issiakhem ou Mesli, Hioun considère la peinture comme l'expression d'une extase. Les couleurs sont marbrées, lézardées, comme la flamme qui tait son rougeoiement.

Lien vers la galerie de l'artiste : *http://www.rivarts.com/galerie/salah00.htm*

Nabil Farès

Fils de Abderrahmane Fares, President de l'exécutif provisoire algérien, il est né en 1940 à Collo où son père exerçait comme premier notaire autochtone en Algérie.

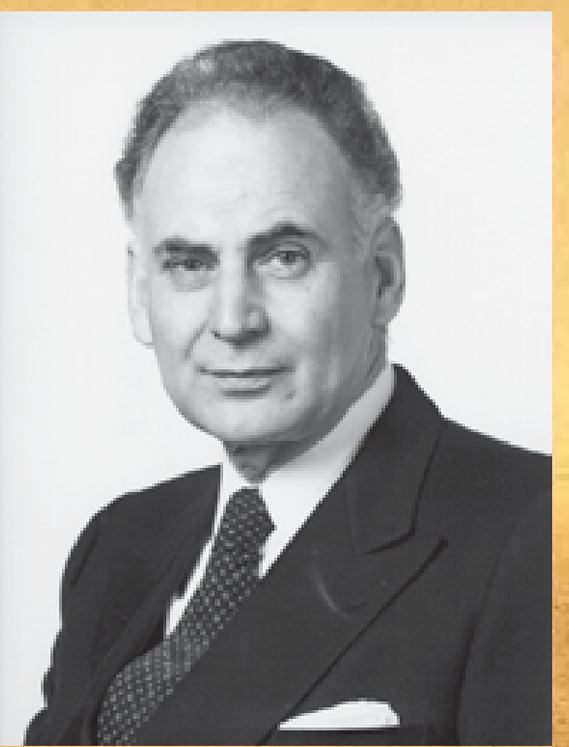
Il participe aux grèves lycéennes



t

de 1956, rejoint le FLN puis l'ALN. Nabil Farès vit à Paris depuis 1964 où il obtient une maîtrise de philosophie en 1967. Il est docteur 3° cycle en ethnologie. En 1981, il enseigne à Aix-en-Provence et active au sein du CIMADE au service des immigrés. Professeur à Alger puis, en 1984 maître de conférences à l'Université de Grenoble 3. Prix Kateb Yacine de la Fondation Noureddine Aba, en 1994. Journaliste, écrivain et psychanalyste, il mène des expériences théâtrales à Aix-en-Provence, Marseille, Paris et collabore à diverses revues littéraires. Il a signé plusieurs romans, essais et recueils de poésies dont L'exil au féminin (L'Harmattan, 1992), L'état perdu, précédé du Discours pratique de l'immigré (ActesSud, 1982). Ses derniers ouvrages parus sont le miroir de Courdoue (L'Harmattan, 1992), L'ogresse dans la littérature orale berbère (Karthala, 1995), le voyage des exils (La Salamandre, 1996).

Abderahmane dit Lamine Khene



Né en 1931 à Collo. Après des études primaires dans cette ville, il adhère au MTLD dès l'âge de 16 ans et devient à partir de 1947 l'un des animateurs nationalistes les plus actifs. Etudiant à la Faculté de médecine d'Alger, il figure parmi les co–fondateurs de l'Ugema en 1955.

Partisan de la grève des étudiants de 1956, il abandonne ses études de médecine en 4e année pour rejoindre le maquis dans la Wilaya II auprès de Zighoud Youcef comme médecin de la résistance où il sera l'un des organisateurs de la santé de l'ALN.

Membre du CNRA en 1957, secrétaire d'Etat à l'intérieur du GPRA dès sa formation en 1958. De 1962 à 1965 il est président du Conseil d'administration de l'organisme franco-algérien de mise en

valeur des richesses du sous-sol algérien. Il devient ministre des Travaux publics en 1966. Fin novembre 1972, il est élu secrétaire général de l'OPEP à compter du 1er janvier 1973 pour une durée de deux ans.

En 1975, Abderrahmane Khene est désigné directeur exécutif de l'Onudi auprès des Nations unies, poste qu'il occupera jusqu'à sa mise en retraite, en 1986.

Boulsane Mohamed

Né en 1908 à Collo. De profession agriculteur, industriel et forestier il fait des études jusqu'au baccalauréat.

Délégué à l'Assemblée algérienne en 1949 et conseiller général de Collo depuis 1955. Il est député de Constantine, proclamé élu le 3 décembre 1958 puis exerce les fonctions de Secrétaire de l'Assemblée nationale du 4 octobre 1960 au 4 juillet 1961. Mohamed Boulsane s'apparente au groupe de l'Entente démocratique en 1959 et finit son mandat le 3 juillet 1962.

Pendant ses mandats, il est successivement membre de la Commission des finances, de l'économie générale et du plan ; de la Commission des affaires étrangères; de la Commission de la défense nationale et des forces ; et de la Commission supérieure de classement des recettes. Il est récompensé de la distinction de Chevalier de l'Ordre des Palmes académiques.

Boulsane Mohamed est décédé le 16 mars1966 à Constantine.

Bourhandine Gati

Né le 8 janvier 1907 à Collo. Après des études primaires dans cette ville, il poursuivra ses études secondaires à Skikda puis les études supérieures à la Médersa de Constantine. Une fois diplômé, il est nommé professeur d'arabe au lycée Dominique-Lu-

Bourhandine Gati

ciani et au collège Maupas de Philippeville (actuellement Skikda). Il participe aux campagnes du Maroc (28/30) et (39/45) dans le cadre du service militaire. Il est conseiller général et Vice-président de 1945 à 1948. De 1959 à l'indépendance de l'Algérie, il est maire adjoint de Philippeville et membre de la commission des élus algériens à Paris jusqu'au mois de mars 1962.

Le 30 juin 1952 il est décoré chevalier d'académie et en juillet 1958 il est officier d'académie. Il est nommé au grade de Chevalier de la légion d'honneur par décret en juillet 1961.

Said Khene

Adhère au PPA en 1938, juste après ses études au cours complémentaire de Sidi Djliss à Constantine et participe activement au développement du mouvement des scouts musulmans algériens. Il est successivement commissaire de district pour la région de Skikda, puis commissaire régional pour le Constantinois. Ses activités de militant de l'Organisation Secrète le mettent en relation régulière avec Aït Ahmed, Ben Bella, Bentobbal et Boussouf. Il organise des réseaux paramilitaires et dirige au niveau local les manifestations du 8 mai 1945. Arrêté en 1947 pour détention d'explosifs, il réussit à réduire sa condamnation en faisant croire que les bâtons de dynamite qu'il transportait étaient destinés à la pêche prohibée.

Abdelhak Kouicem

Abdelhak Kouicem

Né à Collo vers la fin des années 1930. Très jeune il adhère au sein du mouvement des Scouts musulmans algériens. Un peu plus tard, alors qu'il est au lycée de Skikda, il milite au sein du MTLD. Il participe aux manifestations populaires de 1952 à Skikda. A Constantine, il participe à la création du journal l'Essor Estudiantin, aux côtés de Hihi el Mekki et de Lakhdari. Il rejoindra le maquis à la guerre de libération et tombera au champ d'honneur, trois jours avant la proclamation du cessez-le-feu, le 19 mars 1962. La rue nationale de Collo ville porte aujourd'hui le nom du chahid. Une plaque lui est consacrée sur la façade du domicile familial dans cette même rue.

Hassina Amrouni

http://colliotte.free.fr/

Greki, Farès, Hioun

Collo, la ville du coeur

Par Hassina Amrouni

Collo

Ville de naissance ou ville d'adoption, Collo est pour Nabile Farès, Anna Greki ou Salah Hioun, la ville du cœur.

Pour Anna Greki, Collo, c'est la ville des souvenirs d'une enfance joyeuse, passée avec ses parents qui y étaient instituteurs à l'école indigène. Née en 1931 à Ménaâ, dans la wilaya de Batna, c'est pourtant à Collo qu'elle apprend à connaître mais surtout à aimer ce peuple fier et courageux qui prend les armes le 1er novembre 1954 pour lutter contre l'oppresseur. Pour Anna qui a toujours été au plus proche contact de cette population indigène, la cause est juste ce qui l'amène à se solidariser avec les Algériens dont elle embrasse la cause dès les premières heures de la guerre de libération nationale, n'hésitant pas à interrompre ses études universitaires à Paris pour rallier le mouvement des Combattants de la libération (CDL) dont elle devient un membre très actif.

Arrêtée en 1957 par les paras de Massu, elle est conduite à la prison de Barberousse. Durant son incarcération, elle côtoie les prisonnières algériennes et partage leur quotidien carcéral, ce qui lui inspire quelques textes poétiques d'une remarquable prégnance. Transférée en novembre 1958, au Camp de transit et de triage de Beni Messous, elle est expulsée d'Algérie. Elle rejoint alors son mari Jean Malki à Tunis, où elle publie son premier recueil : Algérie, Capitale Alger, préfacé par Mostefa Lacheraf.

Au lendemain de l'indépendance, elle fait le choix de revenir en Algérie. Obtenant sa licence de lettres en 1965, elle enseigne le français au lycée Emir-Abdelkader de Bab-el-Oued, tout en continuant à écrire et à publier ses textes dans les colonnes de l'hebdomadaire Révolution africaine. Victime d'un accident de la route, elle décède le 6 janvier 1966 à Alger, des suites d'une hémorragie. Elle avait 33 ans. Elle laisse un second recueil intitulé : Temps forts, publié chez Présence africaine à Paris, la même année.

Extraits :

« C'est la guerre
Le ciel mousseux d'hélicoptères
Saute à la dynamite
La terre chaude jaillit et glisse

En coulée de miel
Le long des éclats de faïence bleue
Du ciel blanc
Les bruits d'hélices
Ont remplacé les bruits d'abeille »
…..
« Les Aurès frémissent
Sous la caresse
Des postes émetteurs clandestins
Le souffle de la liberté
Se propageant par ondes électriques
Vibre comme le pelage orageux d'un fauve
Ivre d'un oxygène soudain
Et trouve le chemin de toutes les poitrines ».

Nabil Farès, psychanalyste et poète

Né à Collo en 1940, tout juste adolescent au déclenchement de la révolution nationale, il prend une part active aux grèves lycéennes de 1956 avant de rejoindre le FLN puis l'ALN. Au lendemain de l'indépendance, il poursuit ses études, obtenant un doctorat en sociologie en 1971, sous la direction de Germaine Tillion ainsi qu'une maîtrise de philosophie sur Merleau-Ponty et la psychanalyse, sous la direction d'Emmanuel Lévinas. Enseignant en France, en Espagne puis en Algérie, il devient maître de conférences en littérature comparée à l'université Stendhal de Grenoble et directeur d'un centre de recherches en francophonie. En 2004, il entame une carrière de psychanalyste, à l'hôpital La Fontaine à Saint-Denis, puis en privé, à Paris.

En parallèle à sa carrière scientifique, Nabile Farès publie une œuvre foisonnante où la guerre tient une place récurrente. Ses écrits sont autant de questionnements pour parvenir à comprendre mais surtout à exorciser les vieilles douleurs, ancrées au plus profond de son être. Parmi ses titres les

plus connus Yahia pas de chance (Le Seuil, 1970), Mémoire de l'absent (Le Seuil, 1972), Le miroir de Cordoue (L'Harmattan, 1986) etc.

Salah Hioun

Né à Collo en 1936, Mohamed-Salah Hioun affiche très jeune des prédispositions artistiques peu communes. Aussi, c'est la voie de l'art qu'il choisit de suivre, fréquentant entre 1952 et 1955 l'ancienne Ecole des beaux-arts d'Alger où il reçoit une formation en techniques de la gravure. Lorsque l'Algérie se retrouve en guerre, il part s'installer en France, plus particulièrement à Limoges, avant de rejoindre la capitale française où il travaille dans une agence de publicité et de décoration. De retour au pays, il dirige en 1988, l'atelier de gravure créé par l'Entreprise nationale des arts graphiques (ENAG). Grand admirateur de l'œuvre d'Issiakhem et de Mesli, il parvient, lui aussi, à proposer mais surtout à imposer sur la scène plastique algérienne, une œuvre s'inspirant du riche patrimoine culturel algérien, avec une touche contemporaine qui lui donne toute sa dimension et son originalité.

Hioun prend part à des dizaines d'expositions tant en Algérie qu'à l'étranger (Montréal, Tokyo, Pékin, Madrid, Belgrade, Prague, Moscou, la Havane, …). Partout son talent est salué.

Hassina Amrouni

Sources :
http://colliotte.free.fr/
http://www.founounes.com/